U d'/of OTTAWA
39003001930915

dec 9-66

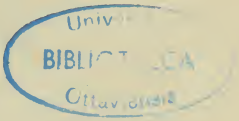
Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/discourssurlh01boss

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE



Il a été imprimé en sus du tirage ordinaire :

500 exemplaires sur papier de Hollande (nos 61 à 560).
30 — sur papier de Chine (nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (nos 31 à 60).

560 exemplaires, numérotés.

Il a été fait, en outre, un tirage en GRAND PAPIER (format in-8°), ainsi composé :

170 exemplaires sur papier de Hollande (nos 31 à 200).
15 — sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15 — sur papier Whatman (nos 16 à 30).

200 exemplaires, numérotés.

Le portrait de Bossuet destiné au tirage en grand papier se trouve dans le volume des ORAISONS FUNÈBRES.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET

Publié avec une Introduction et des Notes

PAR

ARMAND GASTÉ

Professeur à la Faculté des Lettres de Caen

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXV

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

1537 **BOSSUET.** Discours sur l'histoire universelle de J. Bénigne Bossuet, publié avec une introduction et des notes par A. Gasté. *Paris, Libr. des Bibliophiles*, 1885, 2 vol. in-12, brochés. (197) 30 fr.

Dos réparés.

P., Vrin c. 271 (1941)

D
21
.B74
1885
V.1

INTRODUCTION

I

Dans sa Lettre *adressée au pape Innocent XI, au sujet de l'*instruction de Monseigneur le Dauphin, *lettre écrite du palais de Saint-Germain le* 8 *mars* 1679, *Bossuet s'exprimait ainsi, au paragraphe XII :* « *Maintenant que le cours de ses études est presque achevé, nous avons cru devoir travailler principalement à trois choses* [1] :

« *Premièrement à une* Histoire universelle, *qui eût deux parties, dont la première comprît depuis l'origine du monde jusqu'à la chute de l'ancien Empire romain et au couronnement de Charlemagne ; et la seconde, depuis ce nouvel empire, établi par les François. Il y avoit déjà longtemps que nous l'avions composée, et même que nous l'avions fait lire au*

1. Les deux autres *choses*, dont nous n'avons pas à parler ici, sont : *La Politique tirée des propres paroles de la Sainte Écriture,* et *l'État du royaume et de toute l'Europe.*

Prince; mais nous la repassons maintenant, et nous y avons ajouté de nouvelles réflexions, qui font entendre toute la suite de la religion et les changemens des empires, avec leurs causes profondes, que nous reprenons dès leur origine. Dans cet ouvrage, on voit paroître la religion toujours ferme et inébranlable, depuis le commencement du monde; le rapport des deux Testamens lui donne cette force; et l'Évangile, qu'on voit s'élever sur les fondemens de la loi, montre une solidité qu'on reconnoît aisément être à toute épreuve. On voit la vérité toujours victorieuse, les hérésies renversées, l'Église fondée sur la Pierre les abattre par le seul poids d'une autorité si bien établie, et s'affermir avec le temps, pendant qu'on voit au contraire les empires les plus florissans, non seulement s'affoiblir par la suite des années, mais encore se défaire mutuellement et tomber les uns sur les autres [1]. *Nous montrons d'où viennent, d'un côté, une si ferme consistance, et, de l'autre, un état toujours changeant et des ruines inévitables. Cette dernière recherche nous a engagés à expliquer en peu de mots les lois et les*

---

1. Le latin est ici très énergique, car on sait que cette lettre se trouve en latin et en français dans les *Œuvres* de Bossuet : *Imperia vero ipso ævo fatiscentia, ac velut mutuis confecta cædibus, alterum in alterum corruisse.* — Chênedollé s'est inspiré de Bossuet quand il a dit, dans son *Génie de l'homme :*

Entendez-vous le bruit de ces puissants États
S'écroulant l'un sur l'autre avec un long fracas?

coutumes des Égyptiens, des Assyriens et des Perses, celles des Grecs, celles des Romains et celles des temps suivans : ce que chaque nation a eu dans les siennes qui ait été fatal aux autres et à elles-mêmes, et les exemples que leurs progrès ou leur décadence ont donnés aux siècles futurs. Ainsi nous tirons deux fruits de l'histoire universelle. Le premier est de faire voir tout ensemble l'autorité et la sainteté de la religion, par sa propre stabilité et par sa durée perpétuelle. Le second est que, connoissant ce qui a causé la ruine de chaque empire, nous pouvons sur leur exemple trouver les moyens de soutenir les Etats, si fragiles de leur nature, sans toutefois oublier que ces soutiens mêmes sont sujets à la loi commune de la mortalité qui est attachée aux choses humaines, et qu'il faut porter plus haut ses espérances. »

Tel était le plan que Bossuet soumettait au pape Innocent XI. Mais il n'a rempli que la moitié de sa tâche. Il nous arrête à Charlemagne, dont « l'établissement est comme la fin de l'histoire ancienne », parce que c'est là qu'on voit « finir tout à fait l'ancien empire romain [1] *». Il ne nous a pas, — combien devons-nous le regretter ! — donné la suite qui devait être proposée au Dauphin dans une seconde partie, et qui nous aurait menés jusqu'au siècle de Louis XIV* [2].

---

1. *Disc. sur l'Hist. univ.*, Avant-propos.
2. *Ibid.*

Nous avons vu qu'en « repassant » son ouvrage avec le Dauphin, Bossuet y « ajouta de nouvelles réflexions ». « Voici pourquoi, dit M. Lachat[1]*. Dans sa première pensée, il voulait tracer seulement, pour aider les souvenirs de son élève, un abrégé de l'histoire générale, en le faisant précéder de considérations qui devaient servir de préface. Les amis qu'il avait coutume de consulter, après avoir entendu la lecture de ces remarques, l'engagèrent d'y donner plus de développement et plus d'étendue. Alors ce qui devait constituer le corps de l'ouvrage, c'est-à-dire l'exposé des faits, devint comme la préface; et ce qui devait servir de préface, c'est-à-dire les réflexions, forma le corps de l'ouvrage. »*

II

Bien que le Discours sur l'Histoire universelle *de Bossuet soit une œuvre originale au plus haut point, on n'a pas tort cependant de le rapprocher de la* Cité de Dieu *de saint Augustin*[2]*, du traité* du Gouvernement de Dieu *de Salvien*[3]*, ainsi que des* Histoires *de Paul Orose*[4]*. Comme saint Au-*

---

1. *Œuvres de Bossuet,* t. XXIV, Introd., p. VI.

2. *De Civitate Dei.* Saint Augustin, né en 354, mourut en 430.

3. *De Gubernatione Dei et de justo Dei præsentique judicio libri VIII.* Salvien, né vers 390, mourut en 484.

4. *Historiarum adversus paganos libri VII.* Paul Orose est né à la fin du IVe siècle.

gustin, Bossuet croit qu' « il est hors de doute que c'est la divine Providence qui établit les royaumes de la terre [1] *», et que « la cause de la grandeur de l'empire romain n'est ni fortuite ni fatale, à entendre ces mots dans le sens de ceux qui tiennent pour fortuit ce qui paraît être sans cause ou sans convenance avec les règles de la raison, et pour fatal ce qui semble arriver en dehors de la volonté de Dieu et des hommes, par une espèce de nécessité* [2] *».*

Avec Paul Orose, Bossuet regarde la doctrine du gouvernement de la Providence « comme une de ces vérités dont le sentiment appartient à l'ignorant, et l'intelligence à l'homme instruit [3] *». Enfin, de même que Salvien, Bossuet voit en Dieu « un pilote qui tient en sa main le gouvernement de l'univers* [4] *».*

Ce n'est pas sans raison non plus qu'on a rapproché Bossuet de Pascal, et qu'on a dit, — après avoir montré que dans telle ou telle vue de Pascal sur le dogme ou la morale se trouvait le germe heureux de quelques-unes des plus belles considérations qui se mêlent au religieux récit de Bossuet : — « Il y a plus, l'idée même de l'œuvre totale de Bossuet, de cette œuvre immense dans le cadre de laquelle toute l'histoire profane se trouve comprise, aussi bien que celle de la

---

1. *De Civ. Dei*, V, 1.
2. Id., *ibid.*
3. Orosii *Historiæ*, II, 1.
4. Salvian., *De Provid.*, I.

religion, mais profondément subordonnée à celle-ci, cette idée éclate, comme une vive et soudaine lueur, dans quelques mots de Pascal, tels que les suivants : « S'étendant depuis les premiers temps jusqu'aux derniers, l'histoire du peuple juif enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires [1]. » — « *Qu'il est beau de voir, par les yeux de la foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée, Hérode,* agir, sans le savoir, pour le triomphe de l'Évangile [2] ! »

A propos de cette dernière parole, Sainte-Beuve

---

1. P. Jacquinet, *Disc. sur l'Hist. univ. de Bossuet, Préface,* p. 10. Dans son édition classique (Paris, E. Belin, 1876), excellente édition qu'on peut rapprocher de celle des *Pensées* de Pascal, donnée par M. E. Havet, M. Jacquinet a laissé aux annotateurs futurs du *Discours sur l'Histoire universelle* une tâche aussi ardue que délicate. Il est fort difficile, en effet, de rien ajouter à ses notes « philologiques, littéraires et historiques », et il est presque impossible de ne pas se rencontrer très souvent avec lui. — La seule critique qu'on puisse adresser à M. Jacquinet, c'est d'avoir suivi trop scrupuleusement l'édition de Versailles, qui ne donne pas, comme on le verra au § IV de cette *Introduction,* le texte de l'édition de 1700. M. Jacquinet est obligé lui-même de convenir (notamment pages 207 et 222) que « certaines additions, préparées par Bossuet en vue d'une édition nouvelle, et publiées pour la première fois par les éditeurs de Versailles, n'avaient (vu certaines négligences qu'on y rencontre) peut-être pas reçu de l'auteur la dernière main ». — C'est trahir Bossuet que d'introduire dans son texte des notes auxquelles la mort l'a empêché de donner leur forme définitive.

2. Pascal, *Pensées,* édit. Havet, t. I, p. 200.

dira : « C'était là tout un programme, que le génie impétueux de Bossuet dut aussitôt embrasser, comme l'œil d'aigle du grand Condé parcourait l'étendue des batailles [1]. »

Mais, si nous pouvons rapprocher, — sans toutefois forcer le rapprochement, — Bossuet de saint Augustin, de Salvien, de Paul Orose et de Pascal, il convient d'ajouter, avec un de nos anciens et vénérés maîtres, que nous nous plaisons à citer parce que personne n'a ni mieux aimé ni mieux compris Bossuet : « A Bossuet seul revient l'honneur d'avoir élevé à la gloire de la religion, et pour sa défense, un monument complet, harmonieux, d'une structure aussi solide que magnifique et fait pour braver les siècles [2]. »

III

Après avoir essayé d'éclaircir un point assez obscur de chronologie [3], *Bossuet ajoutera : « Je ne prétends*

---

1. *Port-Royal*, 2e édit., t. III, p. 378.

2. P. Jacquinet, *loc. cit.*

3. « Que ceux qui croiroient avoir des raisons pour mettre un peu plus haut ou un peu plus bas le commencement d'Artaxerce, ou la mort de Notre-Seigneur, ne se gênent pas dans leur calcul ; et que ceux qui voudroient tenter d'embarrasser une chose claire par des chicanes de chronologie se défassent de leur inutile subtilité. » (*Discours sur l'Hist. univ.*, partie I, époque x.) Dans une addition laissée manuscrite par Bossuet (addition qu'on trouve dans

plus, Monseigneur, vous embarrasser, dans la suite, des difficultés de chronologie, qui vous sont très peu nécessaires. » *Ces derniers mots ne prouvent nullement que Bossuet fît peu de cas de l'exactitude dans les dates. Bossuet était, à cet égard, aussi scrupuleux qu'on pouvait l'être. On peut voir* (IIIe Époque) *qu'il connaissait et savait mettre à profit les tables de Paros, découvertes en* 1627, *et connues sous le nom de* Marbres d'Arundel. *Mais ce qu'il n'aimait pas, c'est ce qu'il appelait lui-même la chronologie* contentieuse [1]. *Le système qu'il suit lui paraît le meilleur, sans aucun doute, — sans cela il ne l'eût pas suivi, — toutefois il laisse au lecteur toute liberté d'en choisir un autre, pourvu qu'on ne mette pas en doute l'antiquité et la priorité du peuple de Dieu.*

Comme la chronologie de Bossuet diffère très sen-

---

les éditions qui ne suivent pas exactement le texte de 1700), on lit ce qui suit : « Voilà ce qu'il faut savoir pour ne se point embarrasser des auteurs profanes, et pour entendre autant qu'on en a besoin les antiquités judaïques. Les autres discussions de chronologie sont ici fort peu nécessaires. Qu'il faille mettre de quelques années plus tôt ou plus tard la naissance de Notre-Seigneur, et ensuite prolonger sa vie un peu plus ou un peu moins, c'est une diversité qui provient autant des incertitudes des années du monde que de celles de Jésus-Christ. Et, quoi qu'il en soit, un lecteur attentif aura déjà pu reconnoître qu'elle ne fait rien à la suite ni à l'accomplissement des conseils de Dieu. *Il faut éviter les anachronismes qui brouillent l'ordre des affaires, et laisser les savans disputer des autres.* »

1. Voir Tome I, page 164.

*siblement, sur plusieurs points de la plus haute importance, de celle des Bénédictins, nous allons mettre ici en regard les dates données par Bossuet et celles qu'on trouve dans l'*ART DE VÉRIFIER LES DATES :

	Bossuet.	*Art de v. les d.*
	—	—
Création.	4004 (av. J.-C.)	4963
Déluge.	2348	3308
Vocation d'Abraham.	1921	2296
Naissance de Moïse.	1571	1725
Sortie d'Égypte.	1491	1645
Mort de Moïse.	1451	1605
Conquête de la Terre sainte. .	1445	1599
Fondation de Ninive.	1267	1968
Prise de Troie.	1184	1270
Sacre de Saül.	1095	1080
Salomon, ou le Temple achevé.	1004	992
Roboam.	975	962
Fondation de Carthage. . . .	892	860
Fondation de Rome.	753	754
Chute de Sardanapale. . . .	748	759
Défaite de Sennachérib. . . .	710	707
L'archontat à Athènes. . . .	687	684

IV

Le Discours sur l'Histoire universelle, *achevé comme allait finir l'éducation du Dauphin, parut dans les premiers mois de* 1681, *chez Séb. Mabre-Cramoisy, sous le titre suivant :* Discours sur l'Histoire universelle à Monseigneur le Dauphin, *pour expliquer la suite de la religion et les changements des empires, depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Charlemagne, par Messire Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Condom. — In-*4°, *de* 1 *feuillet non chiffré pour le titre,* 561 *pag. chiffr. et* 3 *ff. non chiffrés à la fin pour la table et le privilège ; en-tête, lettre initiale et cul-de-lampe final, gravés en taille-douce d'après Le Pautre par Jolain. — Le privilège du roi pour l'impression, daté du* 11 *février* 1681, *était accordé pour quinze ans* [1].

*La même édition parut en in-*12, *l'année suivante, chez le même libraire* [2]. *Dans une note sur l'article*

---

1. Cette édition fut contrefaite, en Hollande, la même année.

2. Dans un certain nombre d'exemplaires, le frontispice changé porte la date de 1691, avec cette indication : *A Paris, chez S. Mabre-Cramoisy, et se vend présentement chez L. Roulland le fils;* ou tout simplement : *A Paris, chez Louis Roulland,* 1691. (Voir à ce sujet, et pour l'édition parue à Lyon en 1697, le catalogue Rochebilière, nos 245, 246, 247 et 248.)

Bossuet, *de Nicéron* (MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES HOMMES ILLUSTRES, *XI*, 256), *Mercier de Saint-Léger nous dit que « dans la deuxième édition de* 1682, *Bossuet, à la suite d'une longue conversation avec Duguet, mit une addition qui ne se trouve plus dans les éditions suivantes ». On connaît* (*voir* CATAL. ROCHEBILIÈRE, *n°* 245) *des exemplaires cartonnés et non cartonnés. La modification la plus curieuse à noter est celle de la page* 246 *de cette deuxième édition. Dans le premier tirage, on lisait : « Un prince toujours si humble sur le trône* VOYOIT BIEN QU'UN TRONE N'ÉTOIT PAS UN BIEN. » *Dans les exemplaires cartonnés, la phrase* voyoit bien, etc., *ne s'y trouve plus.*

La troisième édition, la dernière parue du vivant de Bossuet, celle que nous reproduisons aussi fidèlement que possible, fut achevée d'imprimer le 21 *mars* 1700. *On lit au-dessous du titre :* Troisième édition, reveüe par l'auteur. *Paris, Louis Roulland,* 1700.

*C'est un in-*12, *de deux ff. préliminaires non chiffrés pour le faux titre et le titre,* 607 *pages chiffrées, et* 4 *ff. non chiffrés pour la table et le privilège* [1].

---

1. La deuxième partie, qui n'a que *treize* chapitres dans les deux premières éditions, est divisée en *trente* dans celle de 1700. Le dernier chapitre de l'ouvrage a été partagé en deux, ce qui donne *huit* chapitres à la troisième partie, au lieu de *sept* qu'elle avait précédemment. L'auteur, en re-

C'est cette édition qui présente le TEXTE DÉFINITIF *de Bossuet; c'est celle qu'il faut suivre. Dans la plupart des éditions qui se donnent comme des reproductions de l'édition de 1700, se trouvent de nombreuses additions laissées en manuscrit par Bossuet* [1]. *Que ces additions soient importantes, nous ne le nierons pas; mais qui nous dit que Bossuet, s'il avait publié une quatrième édition, les eût toutes maintenues,*

---

voyant son livre, y corrigea diverses fautes de dates et de citations, retoucha le style en plusieurs endroits et y fit beaucoup d'additions. Le privilège qui se trouve à la fin est celui de 1695 (qu'on voit au verso des derniers exemplaires de 1691, *Paris, chez Louis Roulland*). Ce privilège est suivi de cette déclaration : « *Achevé de réimprimer pour la première fois depuis l'obtention du dernier privilège, le* 20 *du mois de mars* 1700. » — Louis Roulland dut céder une part de son privilège à un associé, car on trouve, encore en 1703, la même édition chez *Michel David.* (Voir le catalogue Rochebilière, n° 250.)

1. C'est l'abbé Ledieu, secrétaire de Bossuet, qui, dans ses *Mémoires,* nous apprend que l'évêque de Meaux, dans les dernières années de sa vie, ne cessait de revoir son ouvrage. Ces additions de Bossuet furent imprimées pour la première fois, sous le titre de *Variantes,* à la fin de l'édition stéréotype d'Herhan (4 vol. in-18, Paris, 1806). — Les éditeurs de Versailles (1815-1819, 43 vol in-8°) ont, les premiers, inséré les différents passages ajoutés par Bossuet aux endroits indiqués dans le manuscrit ; mais ils sont forcés d'avouer que cette insertion a exigé la substitution d'un certain nombre de mots et la suppression de quelques lignes concernant les Samaritains dans la *VII*e *Époque.* Nous admettons volontiers que ces modifications sont peu considérables; mais enfin ce sont des altérations au texte de Bossuet, que nous n'avons pas cru devoir nous permettre.

et à la place où elles sont aujourd'hui insérées dans le texte de 1700? Qu'on les mette en note, nous le voulons bien; mais nous croyons que rien ne peut autoriser un éditeur à modifier le texte de Bossuet, et, pour notre part, nous aimons mieux être accusé de trop de circonspection que de témérité [1].

A. G.

---

1. On a quelquefois (entre autres, l'éditeur Herhan) ajouté au *Discours sur l'Histoire universelle* une table chronologique, qui commence au couronnement de Charlemagne et qui finit en 1661. Il est vrai que Bossuet avait rédigé, en tout ou en partie, cet abrégé d'histoire; mais ce n'est qu'un canevas informe que Bossuet n'eût jamais publié dans l'état où on l'a trouvé après sa mort. — Ajoutons enfin qu'à partir de 1753, les libraires de Paris qui avaient le privilège du *Discours sur l'Histoire universelle*, au lieu de continuer à le réimprimer d'après l'édition de 1700, reprirent le texte de l'édition originale (1681), ne tenant aucun compte des modifications que Bossuet avait fait subir à son ouvrage dans l'édition de 1700. Nous pouvons donc dire que, depuis Bossuet, les éditeurs ont toujours ajouté ou retranché au texte de 1700. Il est temps que ce texte reparaisse dans toute son intégrité.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

AVANT-PROPOS

DESSEIN GÉNÉRAL DE CET OUVRAGE. SA DIVISION EN TROIS PARTIES.

QUAND l'Histoire seroit inutile aux autres hommes, il faudroit la faire lire aux princes. Il n'y a pas de meilleur moyen de leur découvrir ce que peuvent les passions et les interests, les temps et les conjonctures, les bons et les mauvais conseils. Les histoires ne sont composées que des actions qui les occupent, et tout semble y estre fait pour leur usage. Si l'experience leur est necessaire pour aque-

rir cette prudence qui fait bien regner, il n'est rien de plus utile à leur instruction que de joindre aux exemples des siécles passez les experiences qu'ils font tous les jours. Au lieu qu'ordinairement ils n'apprennent qu'aux dépens de leurs sujets et de leur propre gloire à juger des affaires dangereuses qui leur arrivent, par le secours de l'Histoire, ils forment leur jugement, sans rien hasarder, sur les évenemens passez. Lors qu'ils voyent jusqu'aux vices les plus cachez des princes, malgré les fausses loûanges qu'on leur donne pendant leur vie, exposez aux yeux de tous les hommes, ils ont honte de la vaine joye que leur cause la flaterie, et ils connoissent que la vraye gloire ne peut s'accorder qu'avec le merite.

D'ailleurs il seroit honteux, je ne dis pas à un prince, mais en général à tout honneste homme, d'ignorer le genre humain et les changemens memorables que la suite des temps a faits dans le monde. Si l'on n'apprend de l'Histoire à distinguer les temps, on representera les hommes sous la loy de nature, ou sous la loy écrite, tels qu'ils sont sous la loy évangelique; on parlera des Perses vaincus sous Alexandre comme on parle des Perses victorieux sous Cyrus; on fera la Grece aussi libre du temps de Philippe que du temps de Themistocle ou de Miltiade; le peuple romain aussi fier sous les empereurs que sous les consuls; l'Église aussi tranquille sous Diocletien que sous Constantin, et la France agitée de guerres civiles du temps de Charles IX et d'Henri III aussi puissante que du

temps de Louïs XIV, où, réünie sous un si grand roy, seule elle triomphe de toute l'Europe.

C'est, MONSEIGNEUR, pour éviter ces inconveniens que vous avez leû tant d'histoires anciennes et modernes. Il a fallu avant toutes choses vous faire lire dans l'Écriture l'histoire du peuple de Dieu, qui fait le fondement de la religion. On ne vous a pas laissé ignorer l'histoire grecque ni la romaine, et, ce qui vous estoit plus important, on vous a montré avec soin l'histoire de ce grand royaume, que vous estes obligé de rendre heureux. Mais, de peur que ces histoires et celles que vous avez encore à apprendre ne se confondent dans vostre esprit, il n'y a rien de plus necessaire que de vous representer distinctement, mais en racourci, toute la suite des siécles.

Cette maniere d'histoire universelle est, à l'égard des histoires de chaque païs et de chaque peuple, ce qu'est une carte générale à l'égard des cartes particulieres. Dans les cartes particulieres vous voyez tout le détail d'un royaume ou d'une province en elle-même; dans les cartes universelles vous apprenez à situer ces parties du monde dans leur tout; vous voyez ce que Paris ou l'Isle de France est dans le royaume, ce que le royaume est dans l'Europe, et ce que l'Europe est dans l'univers.

Ainsi les histoires particulieres representent la suite des choses qui sont arrivées à un peuple dans tout leur détail : afin de tout entendre, il faut sçavoir le rapport que chaque histoire peut avoir avec les autres, ce qui se fait par un abregé où l'on voye

comme d'un coup d'œil tout l'ordre des temps.

Un tel abregé, MONSEIGNEUR, vous propose un grand spectacle. Vous voyez tous les siécles précedens se développer, pour ainsi dire, en peu d'heures devant vous; vous voyez comme les empires se succedent les uns aux autres, et comme la religion dans ses differens états se soûtient également depuis le commencement du monde jusqu'à nostre temps.

C'est la suite de ces deux choses, je veux dire celle de la religion et celle des empires, que vous devez imprimer dans vostre memoire; et, comme la religion et le gouvernement politique sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines, voir ce qui regarde ces choses renfermé dans un abregé, et en découvrir par ce moyen tout l'ordre et toute la suite, c'est comprendre dans sa pensée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, et tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers.

Comme donc, en considerant une carte universelle, vous sortez du païs où vous estes né, et du lieu qui vous renferme, pour parcourir toute la terre habitable, que vous embrassez par la pensée avec toutes ses mers et tous ses païs; ainsi, en considerant l'abregé chronologique, vous sortez des bornes étroites de vostre âge, et vous vous étendez dans tous les siécles.

Mais, de même que, pour aider sa memoire dans la connoissance des lieux, on retient certaines villes principales autour desquelles on place les autres,

chacune selon sa distance; ainsi, dans l'ordre des siécles, il faut avoir certains temps marquez par quelque grand évenement auquel on rapporte tout le reste.

C'est ce qui s'appelle Époque, d'un mot grec qui signifie s'arrester, parce qu'on s'arreste là, pour considerer comme d'un lieu de repos tout ce qui est arrivé devant ou aprés, et éviter par ce moyen les anachronismes, c'est à dire cette sorte d'erreur qui fait confondre les temps.

Il faut d'abord s'attacher à un petit nombre d'époques, telles que sont, dans les temps de l'histoire ancienne, Adam, ou la création; Noé, ou le deluge; la vocation d'Abraham, ou le commencement de l'alliance de Dieu avec les hommes; Moïse, ou la loy écrite; la prise de Troye; Salomon, ou la fondation du temple; Romulus, ou Rome bastie; Cyrus, ou le peuple de Dieu delivré de la captivité de Babylone; Scipion, ou Carthage vaincuë; la naissance de Jesus-Christ; Constantin, ou la paix de l'Église; Charlemagne, ou l'établissement du nouvel empire.

Je vous donne cet établissement du nouvel empire sous Charlemagne comme la fin de l'histoire ancienne, parce que c'est là que vous verrez finir tout-à-fait l'ancien empire romain. C'est pour quoy je vous arreste à un point si considerable de l'histoire universelle. La suite vous en sera proposée dans une seconde Partie, qui vous menera jusqu'au siécle que nous voyons illustré par les actions immortelles du Roy vostre pere, et auquel l'ardeur

que vous témoignez à suivre un si grand exemple fait encore esperer un nouveau lustre.

Aprés vous avoir expliqué en général le dessein de cet ouvrage, j'ay trois choses à faire pour en tirer toute l'utilité que j'en espere.

Il faut premierement que je parcoure avec vous les époques que je vous propose, et que, vous marquant en peu de mots les principaux évenemens qui doivent estre attachez à chacune d'elles, j'accoustume vostre esprit à mettre ces évenemens dans leur place, sans y regarder autre chose que l'ordre des temps. Mais, comme mon intention principale est de vous faire observer dans cette suite des temps celle de la religion et celle des grands empires, aprés avoir fait aller ensemble, selon le cours des années, les faits qui regardent ces deux choses, je reprendray en particulier, avec les réflexions necessaires, premierement ceux qui nous font entendre la durée perpetuelle de la religion, et enfin ceux qui nous découvrent les causes des grands changemens arrivez dans les empires.

Aprés cela, quelque partie de l'histoire ancienne que vous lisiez, tout vous tournera à profit. Il ne passera aucun fait dont vous n'apperceviez les consequences. Vous admirerez la suite des conseils de Dieu dans les affaires de la religion; vous verrez aussi l'enchaisnement des affaires humaines, et par là vous connoistrez avec combien de réflexion et de prévoyance elles doivent estre gouvernées.

PREMIERE PARTIE

LES ÉPOQUES OU LA SUITE DES TEMPS

PREMIERE ÉPOQUE

ADAM, OU LA CRÉATION

Premier âge du monde.

La premiere époque vous presente d'abord un grand spectacle : Dieu qui crée le ciel et la terre par sa parole, et qui fait l'homme à son image (1 — 4004)[1]. C'est par où commence Moïse, le plus ancien des historiens, le plus sublime des philosophes et le plus sage des legislateurs.

Il pose ce fondement tant de son histoire que de sa doctrine et de ses loix. Aprés il nous fait voir tous les hommes renfermez en un seul homme, et sa femme même tirée de lui; la concorde des mariages et la societé du genre humain établie sur

---

1. *Le premier nombre indique l'âge du monde, et le second l'année avant Jésus-Christ.* (Note de l'éditeur.)

ce fondement; la perfection et la puissance de l'homme, tant qu'il porte l'image de Dieu en son entier; son empire sur les animaux; son innocence tout ensemble et sa felicité dans le paradis, dont la memoire s'est conservée dans l'age d'or des poëtes; le précepte divin donné à nos premiers parens; la malice de l'esprit tentateur, et son apparition sous la forme du serpent; la chute d'Adam et d'Eve, funeste à toute leur posterité; le premier homme justement puni dans tous ses enfans, et le genre humain maudit de Dieu; la premiere promesse de la redemption, et la victoire future des hommes sur le démon qui les a perdus.

La terre commence à se remplir, et les crimes s'augmentent. Caïn, le premier enfant d'Adam et d'Eve, fait voir au monde naissant la premiére action tragique (129—3875); et la vertu commence deslors à estre persecutée par le vice [1]. Là paroissent les mœurs contraires des deux freres : l'innocence d'Abel, sa vie pastorale et ses offrandes agréables; celles de Caïn rejettées, son avarice, son impieté, son parricide, et la jalousie mere des meurtres; le châtiment de ce crime, la conscience du parricide agitée de continuelles frayeurs; la premiére ville bâtie par ce méchant qui se cherchoit un azile contre la haine et l'horreur du genre humain; l'invention de quelques arts par ses enfans; la tyrannie des passions, et la prodigieuse malignité du cœur humain toûjours porté à faire

1. *Gen.*, IV, 1, 3, 4, 8.

le mal ; la posterité de Seth fidele à Dieu malgré cette dépravation ; le pieux Henoc miraculeusement tiré du monde qui n'estoit pas digne de le posseder (987—3017) ; la distinction des enfans de Dieu d'avec les enfans des hommes, c'est à dire de ceux qui vivoient selon l'esprit d'avec ceux qui vivoient selon la chair ; leur mélange et la corruption universelle du monde ; la rüine des hommes résoluë par un juste jugement de Dieu ; sa colere dénoncée aux pecheurs par son serviteur Noé (1536—2468) ; leur impénitence et leur endurcissement puni enfin par le déluge (1656—2348) ; Noé et sa famille réservez pour la réparation du genre humain.

Voilà ce qui s'est passé en 1656 ans. Tel est le commencement de toutes les histoires, où se découvre la toute-puissance, la sagesse et la bonté de Dieu : l'innocence heureuse sous sa protection ; sa justice à venger les crimes, et en même temps sa patience à attendre la conversion des pecheurs ; la grandeur et la dignité de l'homme dans sa premiére institution ; le genie du genre humain depuis qu'il fut corrompu ; le naturel de la jalousie et les causes secretes des violences et des guerres, c'est à dire tous les fondemens de la religion et de la morale.

Avec le genre humain, Noé conserva les arts, tant ceux qui servoient de fondement à la vie humaine et que les hommes sçavoient dés leur origine que ceux qu'ils avoient inventé depuis. Ces premiers arts que les hommes apprirent d'a-

bord, et apparemment de leur créateur, sont l'agriculture [1], l'art pastoral [2], celui de se vétir [3], et peut-être celui de se loger. Aussi ne voyons-nous pas le commencement de ces arts en Orient, vers les lieux d'où le genre humain s'est répandu.

La tradition du déluge universel se trouve par toute la terre. L'Arche où se sauverent les restes du genre humain a esté de tout temps célebre en Orient, principalement dans les lieux où elle s'arresta aprés le déluge. Plusieurs autres circonstances de cette fameuse histoire se trouvent marquées dans les annales et dans les traditions des anciens peuples [4] : les temps conviennent, et tout se rapporte autant qu'on le pouvoit esperer dans une antiquité si reculée.

---

1. *Gen.*, II, 15; III, 17, 18, 19; IV, 2.
2. *Ibid.*, IV, 2.
3. *Ibid.*, III, 21.
4. Beros. Chald., *Hist. Chald.;* Hieron. Ægypt., *Phœn. Hist.;* Mnas. Nic. Damasc., lib. XCVI; Abyd., *de Med. et Assyr.* ap. Jos., *Antiq. Jud.*, lib. I, c. IV, al. V, et lib. I, *in Apion.*, et Euseb., lib. IX, *Præp. Ev.*, c. XI, XII; Plut., *Opusc.*, *Plusne solert. terr. an aquat. anim.;* Lucian., *de Dea Syr.*

DEUXIÉME ÉPOQUE

NOÉ, OU LE DELUGE.

Deuxiéme âge du monde.

PRÉS du deluge (1656—2348) se rangent le décroissement de la vie humaine, le changement dans le vivre (1657—2347), et une nouvelle nourriture substituée aux fruits de la terre; quelques préceptes donnez à Noé de vive voix seulement; la confusion des langues (1757—2247) arrivée à la tour de Babel, premier monument de l'orgueil et de la foiblesse des hommes; le partage des trois enfans de Noé, et la premiere distribution des terres.

La memoire de ces trois premiers auteurs des nations et des peuples s'est conservée parmi les hommes. Japhet, qui a peuplé la plus grande partie de l'Occident, y est demeuré célebre sous le nom fameux d'Iapet. Cham et son fils Chanaan n'ont pas esté moins connus parmi les Egyptiens et les Pheniciens, et la memoire de Sem a toûjours duré dans le peuple hebreu qui en est sorti.

Un peu aprés ce premier partage du genre hu-

main, Nemrod, homme farouche, devient par son humeur violente le premier des conquerans, et telle est l'origine des conquestes. Il établit son royaume à Babylone [1], au même lieu où la tour avoit esté commencée, et déja élevée fort haut, mais non pas autant que le souhaitoit la vanité humaine. Environ dans le même temps Ninive fut bastie et quelques anciens royaumes établis. Ils étoient petits dans ces premiers temps, et on trouve dans la seule Egypte quatre dynasties ou principautez, celle de Thebes, celle de Thin, celle de Memphis et celle de Tanis : c'estoit la capitale de la basse Egypte. On peut aussi rapporter à ce temps le commencement des loix et de la police des Egyptiens; celui de leurs pyramides qui durent encore et celui des observations astronomiques tant de ces peuples que des Chaldéens (1771 — 2233). Aussi voit-on remonter jusqu'à ce temps, et pas plus haut, les observations que les Chaldéens, c'est à dire, sans contestation, les premiers observateurs des astres, donnerent dans Babylone à Callisthene pour Aristote [2].

Tout commence : il n'y a point d'histoire ancienne où il ne paroisse non seulement dans ces premiers temps, mais encore long-temps aprés, des vestiges manifestes de la nouveauté du monde. On voit les loix s'établir, les mœurs se polir et les empires se former. Le genre humain sort peu à peu

1. *Gen.*, x, 9, 10, 11.
2. Porphyr., ap. Simp., lib. II, *de Cœlo*.

de l'ignorance; l'expérience l'instruit, et les arts sont inventez ou perfectionnez. A mesure que les hommes se multiplient, la terre se peuple de proche en proche : on passe les montagnes et les précipices; on traverse les fleuves, et enfin les mers, et on établit de nouvelles habitations. La terre, qui n'estoit au commencement qu'une forest immense, prend une autre forme : les bois abbatus font place aux champs, aux pasturages, aux hameaux, aux bourgades, et enfin aux villes. On s'instruit à prendre certains animaux, à apprivoiser les autres et à les accoûtumer au service. On eut d'abord à combattre les bestes farouches. Les premiers heros se signalerent dans ces guerres. Elles firent inventer les armes, que les hommes tournerent aprés contre leurs semblables : Nemrod, le premier guerrier et le premier conquerant, est appellé dans l'Écriture un fort chasseur[1]. Avec les animaux, l'homme sceut encore adoucir les fruits et les plantes; il plia jusqu'aux metaux à son usage, et peu à peu il y fit servir toute la nature. Comme il estoit naturel que le temps fist inventer beaucoup de choses, il devoit aussi en faire oublier d'autres, du moins à la plûpart des hommes. Ces premiers arts que Noé avoit conservez, et qu'on voit aussi toûjours en vigueur dans les contrées où se fit le premier établissement du genre humain, se perdirent à mesure qu'on s'éloigna de ce païs. Il fallut ou les rapprendre avec le temps, ou que ceux qui les avoient conser-

1. *Gen.*, x, 9.

vez les reportassent aux autres. C'est pourquoy on voit tout venir de ces terres toûjours habitées, où les fondemens des arts demeurerent en leur entier, et là mesme on apprenoit tous les jours beaucoup de choses importantes. La connoissance de Dieu et la memoire de la création s'y conserva, mais elle alloit s'affoiblissant peu à peu. Les anciennes traditions s'oublioient et s'obscurcissoient; les fables qui leur succederent n'en retenoient plus que de grossieres idées; les fausses divinitez se multiplioient; et c'est ce qui donna lieu à la vocation d'Abraham.

TROISIÉME ÉPOQUE

LA VOCATION D'ABRAHAM,

OU LE COMMENCEMENT DU PEUPLE DE DIEU ET DE L'ALLIANCE.

Troisiéme âge du monde.

QUATRE cens vingt-six ans aprés le déluge, comme les peuples marchoient chacun en sa voye et oublioient celuy qui les avoit faits, Dieu, pour empescher le progrés d'un si grand mal, au milieu de la corruption, commença à se separer un peuple éleû. Abraham fut choisi pour estre la tige et le pere de tous les croyans (2083—1921). Dieu l'appella dans la terre de Chanaan, où il vouloit établir son culte, et les enfans de ce patriarche, qu'il avoit résolu de multiplier comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer. A la promesse qu'il luy fit de donner cette terre à ses descendans, il joignit quelque chose de bien plus illustre; et ce fut cette grande benediction qui devoit estre répanduë sur tous les peuples du monde en Jesus-Christ sorti

de sa race. C'est ce Jesus-Christ qu'Abraham honore en la personne du grand pontife Melchisedech qui le represente ; c'est à luy qu'il paye la dixme du butin qu'il avoit gagné sur les rois vaincus ; et c'est par luy qu'il est beni [1]. Dans des richesses immenses et dans une puissance qui égaloit celle des rois, Abraham conserva les mœurs antiques : il mena toûjours une vie simple et pastorale, qui toutefois avoit sa magnificence, que ce patriarche faisoit paroistre principalement en exerçant l'hospitalité envers tout le monde. Le Ciel luy donna des hostes (2148—1856); les anges luy apprirent les conseils de Dieu; il y crut et parut en tout plein de foi et de pieté.

De son temps, Inachus, le plus ancien de tous les rois connus par les Grecs, fonda le royaume d'Argos.

Aprés Abraham, on trouve Isaac, son fils, et Jacob, son petit-fils, imitateurs de sa foy et de sa simplicité dans la mesme vie pastorale. Dieu leur réïtere aussi les mêmes promesses qu'il avoit faites à leur pere, et les conduit comme luy en toutes choses. Isaac benit Jacob au préjudice d'Esaü, son frère aîné (2245—1759), et, trompé en apparence, en effet il executa les conseils de Dieu et régla la destinée de deux peuples. Esaü eut encore le nom d'Edom, d'où sont nommez les Iduméens dont il est le pere. Jacob, que Dieu protegeoit, excella en tout au-dessus d'Esaü. Un ange contre qui il eut un combat plein de mysteres luy donna

1. *Heb.*, VII, 1, 2, 3 et seq.

le nom d'Israël, d'où ses enfans sont appellez les Israëlites. De luy naquirent les douze patriarches, peres des douze tribus du peuple hebreu : entre autres Levi, d'où devoient sortir les ministres des choses sacrées; Juda, d'où devoit sortir avec la race royale le Christ Roy des Rois et Seigneur des Seigneurs; et Joseph, que Jacob aima plus que tous ses autres enfans. Là se déclarent de nouveaux secrets de la providence divine. On y voit avant toutes choses l'innocence et la sagesse du jeune Joseph toûjours ennemie des vices et soigneuse de les reprimer dans ses freres; ses songes mysterieux et prophetiques; ses freres jaloux, et la jalousie cause pour la seconde fois d'un parricide (2276 — 1728); la vente de ce grand homme; la fidelité qu'il garde à son maistre, et sa chasteté admirable (2287 — 1717); les persecutions qu'elle luy attire; sa prison et sa constance; ses prédictions; sa delivrance miraculeuse; cette fameuse explication des songes de Pharaon (2289 — 1715); le merite d'un si grand homme reconnu; son genie élevé et droit, et la protection de Dieu qui le fait dominer par tout où il est; sa prévoyance; ses sages conseils, et son pouvoir absolu dans le royaume de la basse Egypte; par ce moyen le salut de son pere Jacob et de sa famille.

Cette famille cherie de Dieu s'établit ainsi (2298 — 1706) dans cette partie de l'Egypte dont Tanis estoit la capitale, et dont les rois prenoient tous le nom de Pharaon. Jacob meurt (2315 — 1689), et un peu devant sa mort il fait cette ce-

lebre prophetie où, découvrant à ses enfans l'état de leur posterité, il découvre en particulier à Juda le temps du Messie qui devoit sortir de sa race. La maison de ce patriarche devient un grand peuple en peu de temps : cette prodigieuse multiplication excite la jalousie des Egyptiens ; les Hebreux sont injustement haïs, et impitoyablement persecutez ; Dieu fait naistre Moïse leur liberateur (2433 — 1571), qu'il délivre des eaux du Nil, et le fait tomber entre les mains de la fille de Pharaon : elle l'éleve comme son fils, et le fait instruire dans toute la sagesse des Egyptiens.

En ces temps les peuples d'Egypte s'établirent en divers endroits de la Grece. La colonie que Cecrops amena d'Egypte fonda douze villes, ou plûtost douze bourgs (2448 — 1556), dont il composa le royaume d'Athenes, et où il établit, avec les loix de son païs, les dieux qu'on y adoroit. Un peu aprés arriva le déluge de Deucalion dans la Thessalie, confondu par les Grecs avec le déluge universel [1]. Hellen, fils de Deucalion, regna en Phtie, païs de la Thessalie, et donna son nom à la Grece. Ses peuples, auparavant appellez Grecs, prirent toûjours depuis le nom d'Hellenes, quoyque les Latins leur ayent conservé leur ancien nom. Environ le mesme temps Cadmus, fils d'Agenor, transporta en Grece une colonie de Pheniciens, et fonda la ville de Thebes dans la Beocie. Les dieux de Syrie et de Phenicie entrerent avec luy dans la Grece.

---

1. *Marm. Arund.*, seu *Æra Att.*

Cependant Moïse s'avançoit en âge. A quarante ans (2473 — 1531), il méprisa les richesses de la cour d'Egypte, et, touché des maux de ses freres les Israëlites, il se mit en peril pour les soulager. Ceux-cy, loin de profiter de son zele et de son courage, l'exposerent à la fureur de Pharaon, qui résolut sa perte. Moïse se sauva d'Egypte en Arabie, dans la terre de Madian, où sa vertu, toûjours secourable aux oppressez, luy fit trouver une retraite asseûrée. Ce grand homme, perdant l'esperance de délivrer son peuple, ou attendant un meilleur temps, avoit passé quarante ans à paistre les troupeaux de son beaupere Jethro (2513 — 1491), quand il vit dans le desert le buisson ardent et entendit la voix du Dieu de ses peres qui le renvoyoit en Egypte pour tirer ses freres de la servitude. Là paroissent l'humilité, le courage et les miracles de ce divin legislateur; l'endurcissement de Pharaon, et les terribles chastimens que Dieu luy envoye; la Pasque, et le lendemain le passage de la mer Rouge; Pharaon et les Egyptiens ensevelis dans les eaux, et l'entiere délivrance des Israëlites.

QUATRIÉME ÉPOQUE

MOÏSE, OU LA LOY ÉCRITE.

Quatriéme âge du monde.

Les temps de la loy écrite commencent. Elle fut donnée à Moïse 430 ans aprés la vocation d'Abraham, 856 ans aprés le déluge, et la mesme année que le peuple hebreu sortit d'Egypte (2513 — 1491). Cette date est remarquable, parce qu'on s'en sert pour désigner tout le temps qui s'écoule depuis Moïse jusqu'à Jesus-Christ. Tout ce temps est appellé le temps de la loy écrite, pour le distinguer du temps précedent, qu'on appelle le temps de la loy de nature, où les hommes n'avoient pour se gouverner que la raison naturelle et les traditions de leurs ancestres.

Dieu donc, ayant affranchi son peuple de la tyrannie des Egyptiens pour le conduire en la terre où il veut estre servi, avant que de l'y établir, luy propose la loy selon laquelle il y doit vivre. Il écrit de sa propre main sur deux tables, qu'il donne à Moïse au haut du mont Sinaï, le fondement de cette loy, c'est à dire le Décalogue, ou

les dix commandemens qui contiennent les premiers principes du culte de Dieu et de la societé humaine. Il dicte au mesme Moïse les autres preceptes, par lesquels il établit le tabernacle, figure du temps futur [1]; l'arche, où Dieu se montroit present par ses oracles, et où les tables de la loy estoient renfermées; l'élevation d'Aaron, frere de Moïse; le souverain sacerdoce, ou le Pontificat, dignité unique donnée à luy et à ses enfans; les ceremonies de leur sacre, et la forme de leurs habits mysterieux; les fonctions des prestres, enfans d'Aaron; celles des levites, avec les autres observances de la religion, et, ce qu'il y a de plus beau, les regles des bonnes mœurs, la police et le gouvernement de son peuple éleû, dont il veut estre luy-même le legislateur. Voilà ce qui est marqué par l'époque de la loy écrite. Aprés, on voit le voyage continué dans le desert; les révoltes, les idolatries, les chastimens, les consolations du peuple de Dieu, que ce legislateur tout-puissant forme peu à peu par ce moyen; le sacre d'Eléazar souverain pontife, et la mort de son pere Aaron (2552—1452); le zele de Phinées, fils d'Eléazar, et le sacerdoce asseûré à ses descendans par une promesse particuliere.

Durant ces temps les Egyptiens continuent l'établissement de leurs colonies en divers endroits, principalement dans la Grece, où Danaüs, Egyptien, se fait roy d'Argos, et dépossede les anciens roys

1. *Heb.*, IX, 9, 23.

venus d'Inachus. Vers la fin des voyages du peuple de Dieu dans le desert, on voit commencer les combats, que les prieres de Moïse rendent heureux. Il meurt (2553 — 1451), et laisse aux Israëlites toute leur histoire, qu'il avoit soigneusement digerée dés l'origine du monde jusques au temps de sa mort.

Cette histoire est continuée par l'ordre de Josué et de ses successeurs. On la divisa depuis en plusieurs livres, et c'est de là que nous sont venus le livre de Josué, le livre des Juges et les quatre livres des Rois. L'histoire que Moïse avoit écrite, et où toute la loy estoit renfermée, fut aussi partagée en cinq livres qu'on appelle *Pentateuque,* et qui sont le fondement de la Religion.

Aprés la mort de l'homme de Dieu, on trouve les guerres de Josué (2559 — 1445), la conqueste et le partage de la Terre Sainte, et les rebellions du peuple chastié et rétabli à divers fois. Là se voyent les victoires d'Othoniel, qui le délivre de la tyrannie de Chusan, roy de Mesopotamie (2599 — 1405), et 80 ans aprés celle d'Aod sur Eglon, roy de Moab (2679 — 1325).

Environ ce temps Pelops, Phrygien, fils de Tentale, regne dans le Peloponnese, et donne son nom à cette fameuse contrée (2682 — 1322). Bel, roy des Chaldéens, reçoit de ces peuples les honneurs divins. Les Israëlites ingrats retombent dans la servitude. Jabin, roi de Chanaan, les assujetit (2699 — 1305); mais Débora la prophetesse, qui jugeoit le peuple, et Barac, fils d'Abinoem, défont Sisara, general des armées de ce roy (2719 — 1285). Quarante

ans aprés, Gédeon, victorieux sans combattre, poursuit et abbat les Madianites (2759 — 1245). Abimelec, son fils, usurpe l'autorité par le meurtre de ses freres (2768 — 1236), l'exerce tyrannique-ment, et la perd enfin avec la vie. Jephté (2817 — 1187) ensanglante sa victoire par un sacrifice qui ne peut estre excusé que par un ordre secret de Dieu, sur lequel il ne luy a pas plû de nous rien faire connoistre.

Durant ce siecle, il arrive des choses trés considerables parmi les gentils. Car, en suivant la supputation d'Herodote [1], qui paroist la plus exacte, il faut placer en ces temps, 514 ans devant Rome, et du temps de Débora, Ninus, fils de Bel, et la fondation du premier empire des Assyriens (2737 — 1267). Le siége en fut établi à Ninive, ville ancienne et déja celebre [2], mais ornée et illustrée par Ninus. Ceux qui donnent 1300 ans aux premiers Assyriens ont leur fondement dans l'antiquité de la ville, et Herodote, qui ne leur en donne que 520, ne parle que de la durée de l'empire qu'ils ont commencé, sous Ninus fils de Bel, à étendre dans la haute Asie.

Un peu aprés, et durant le regne de ce conquerant, on doit mettre la fondation ou le renouvellement de l'ancienne ville de Tyr, que la navigation et ses colonies rendent si celebre [3]. Dans la suite,

---

1. Herod., lib. I, c. xcv.
2. *Gen.*, x, 11.
3. *Jos.*, xix, 29; Josèphe, *Antiq. Jud.*, lib. VIII, c. II.

et quelque temps aprés Abimelec (2752 — 1252), on trouve les fameux combats d'Hercule fils d'Amphitryon, et ceux de Thesée, roy d'Athenes, qui ne fit qu'une seule ville des douze bourgs de Cecrops, et donna une meilleure forme au gouvernement des Atheniens. Durant le temps de Jephté, pendant que Semiramis, veuve de Ninus et tutrice de Ninyas, augmentoit l'empire des Assyriens par ses conquestes, la celebre ville de Troye, déjà prise une fois par les Grecs sous Laomédon, son troisiéme roy, fut réduite en cendre, encore par les Grecs, sous Priam, fils de Laomédon, aprés un siege de dix ans (2820 — 1184).

CINQUIÉME ÉPOQUE

LA PRISE DE TROYE.

Cinquiéme âge du monde.

CETTE epoque de la ruïne de Troye (2820 — 1184), arrivée environ l'an 308 aprés la sortie d'Egypte, et 1164 ans aprés le déluge, est considerable, tant à cause de l'importance d'un si grand évenement celebré par les deux plus grands poëtes de la Grece et de l'Italie qu'à cause qu'on peut rapporter à cette date ce qu'il y a de plus remarquable dans les temps appellez fabuleux, ou heroïques: fabuleux, à cause des fables dont les histoires de ces temps sont enveloppées; heroïques, à cause de ceux que les poëtes ont appellé les enfans des dieux et les heros. Leur vie n'est pas éloignée de cette prise. Car, du temps de Laomédon, pere de Priam, paroissent tous les heros de la toison d'or, Jason, Hercule, Orphée, Castor et Pollux, et les autres qui sont connus; et du temps de Priam mesme, durant le dernier siége de Troye, on voit les Achilles, les Agamemnon, les Menelas, les Ulysses, Hector, Sarpedon, fils de Jupiter, Enée, fils de

Venus, que les Romains reconnoissent pour leur fondateur, et tant d'autres dont des familles illustres et des nations entieres ont fait gloire de descendre. Cette époque est donc propre pour rassembler ce que les temps fabuleux ont de plus certain et de plus beau. Mais ce qu'on voit dans l'histoire sainte est en toutes façons plus remarquable : la force prodigieuse d'un Samson, et sa foiblesse étonnante (2887 — 1177); Eli, souverain pontife (2888 — 1176), venerable par sa pieté et malheureux par le crime de ses enfans; Samuel, juge irreprochable et prophete choisi de Dieu pour sacrer les rois (2909 — 1095); Saül, premier roy du peuple de Dieu, ses victoires, sa présomption à sacrifier sans les prestres, sa desobéïssance mal excusée par le prétexte de la religion, sa réprobation, sa chute funeste.

En ce temps, Codrus, roy d'Athenes, se dévoua à la mort pour le salut de son peuple, et luy donna la victoire par sa mort. Ses enfans Medon et Nilée disputerent entre eux le royaume. A cette occasion les Atheniens abolirent la royauté, et déclarerent Jupiter le seul roy du peuple d'Athenes. Ils créérent des gouverneurs, ou presidens perpetuels, mais sujets à rendre compte de leur administration. Ces magistrats furent appellez archontes. Medon, fils de Codrus, fut le premier qui exerça cette magistrature, et elle demeura longtemps dans sa famille. Les Atheniens répandirent leurs colonies dans cette partie de l'Asie Mineure qui fut appellée Ionie. Les colonies Æoliennes se

firent à peu prés dans le mesme temps, et toute l'Asie Mineure se remplit de villes grecques.

Aprés Saül (2949—1055) paroist un David, cet admirable berger, vainqueur du fier Goliat et de tous les ennemis du peuple de Dieu ; grand roy, grand conquerant, grand prophete, digne de chanter les merveilles de la toute puissance divine ; homme enfin selon le cœur de Dieu, comme il le nomme luy-mesme, et qui par sa penitence a fait mesme tourner son crime à la gloire de son créateur (2970—1034). A ce pieux guerrier succeda (2990—1014) son fils Salomon, sage, juste, pacifique, dont les mains pures de sang furent jugées dignes de bastir le temple de Dieu (2992—1012).

SIXIÉME ÉPOQUE

SALOMON, OU LE TEMPLE ACHEVÉ.

Sixiéme âge du monde.

Ce fut environ l'an 3000 du monde, le 488e depuis la sortie d'Egypte, et, pour ajuster les temps de l'histoire sainte avec ceux de la profane, 180 ans aprés la prise de Troye, 250 devant la fondation de Rome, et 1000 ans devant Jesus-Christ, que Salomon acheva ce merveilleux édifice (3001—1004). Il en célebra la dedicace avec une pieté et une magnificence extraordinaire. Cette célebre action est suivie des autres merveilles du regne de Salomon, qui finit par de honteuses foiblesses. Il s'abandonne à l'amour des femmes; son esprit baisse, son cœur s'affoiblit, et sa pieté dégénere en idolatrie. Dieu, justement irrité, l'épargne en memoire de David son serviteur; mais il ne voulut pas laisser son ingratitude entierement impunie : il partagea son royaume aprés sa mort, et sous son fils Roboam. L'orgueil brutal de ce jeune prince luy fit perdre dix tribus, que Jeroboam separa de leur Dieu et de leur roy (3029—975). De peur qu'ils ne retournassent aux rois de Juda, il défen-

dit d'aller sacrifier au temple de Jérusalem, et il érigea ses veaux d'or, ausquels il donna le nom du Dieu d'Israël, afin que le changement parust moins étrange. La mesme raison luy fit retenir la loy de Moïse, qu'il interpretoit à sa mode; mais il en faisoit observer presque toute la police, tant civile que religieuse[1], de sorte que le *Pentateuque* demeura toûjours en vénération dans les tribus separées.

Ainsi fut élevé le royaume d'Israël contre le royaume de Juda. Dans celuy d'Israël triompherent l'impieté et l'idolatrie (3033 — 971). La religion, souvent obscurcie dans celuy de Juda, ne laissa pas de s'y conserver.

En ces temps les rois d'Egypte estoient puissans. Les quatre royaumes avoient esté réunis sous celuy de Thebes. On croit que Sesostris, ce fameux conquerant des Egyptiens, est le Sesac, roy d'Egypte, dont Dieu se servit pour chastier l'impieté de Roboam (3087 — 917). Dans le regne d'Abiam, fils de Roboam, on voit la fameuse victoire que la pieté de ce prince luy obtint sur les tribus schismatiques. Son fils Asa, dont la pieté est loûée dans l'Ecriture, y est marqué comme un homme qui songeoit plus dans ses maladies au secours de la medecine qu'à la bonté de Dieu. De son temps Amri, roy d'Israël, bastit Samarie (3080 — 924), où il établit le siege de son royaume. Ce temps est suivi du regne admirable de Josaphat (3090 — 914), où fleurissent la pieté, la justice, la naviga-

1. III *Reg.*, XII, 32.

tion et l'art militaire. Pendant qu'il faisoit voir au royaume de Juda un autre David, Achab et sa femme Jezabel, qui regnoient en Israël, joignoient à l'idolatrie de Jéroboam toutes les impietez des Gentils (3105—899). Ils perirent tous deux miserablement. Dieu, qui avoit supporté leurs idolatries, résolut de vanger sur eux le sang de Naboth, qu'ils avoient fait mourir parce qu'il avoit refusé, comme l'ordonnoit la loy de Moïse, de leur vendre à perpetuité l'heritage de ses peres. Leur sentence leur fut prononcée par la bouche du prophete Elie. Achab fut tué quelque temps aprés (3107—897), malgré les précautions qu'il prenoit pour se sauver.

Il faut placer vers ce temps (3112—892) la fondation de Carthage, que Didon, venue de Tyr, bastit en un lieu où, à l'exemple de Tyr, elle pouvoit trafiquer avec avantage et aspirer à l'empire de la mer. Il est malaisé de marquer le temps où elle se forma en république; mais le mélange des Tyriens et des Africains fit qu'elle fut tout ensemble guerriere et marchande. Les anciens historiens, qui mettent son origine devant la ruïne de Troye, peuvent faire conjecturer que Didon l'avoit plûtost augmentée et fortifiée qu'elle n'en avoit posé les fondemens.

Les affaires changerent de face dans le royaume de Juda. Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, porta avec elle l'impieté dans la maison de Josaphat (3116—888). Joram, fils d'un prince si pieux, aima mieux imiter son beaupere que son pere. La

main de Dieu fut sur luy. Son regne fut court, et sa fin fut affreuse (3119 — 885). Au milieu de ces chastimens, Dieu faisoit des prodiges inoüïs mesme en faveur des Israëlites qu'il vouloit rappeller à la penitence. Ils virent sans se convertir les merveilles d'Elie et d'Elisée, qui prophetiserent durant les regnes d'Achab et de cinq de ses successeurs. En ce temps Homere fleurit [1], et Hesiode fleurissoit trente ans avant luy. Les mœurs antiques qu'ils nous representent, et les vestiges qu'ils gardent encore, avec beaucoup de grandeur, de l'ancienne simplicité, ne servent pas peu à nous faire entendre les antiquitez beaucoup plus reculées et la divine simplicité de l'Écriture. Il y eut des spectacles effroyables dans les royaumes de Juda et d'Israël. Jézabel fut précipitée du haut d'une tour par ordre de Jehu (3120 — 884). Il ne luy servit de rien de s'estre parée : Jehu la fit fouler aux pieds des chevaux. Il fit tuer Joram, roy d'Israël, fils d'Achab ; toute la maison d'Achab fut exterminée, et peu s'en fallut qu'elle n'entraisnast celle des rois de Juda dans sa ruine. Le roy Ochosias, fils de Joram, roy de Juda, et d'Athalie, fut tué dans Samarie avec ses freres, comme allié et ami des enfans d'Achab. Aussitost que cette nouvelle fut portée à Jerusalem, Athalie résolut de faire mourir tout ce qui restoit de la famille royale, sans épargner ses enfans, et de regner par la perte de tous les siens. Le seul Joas, fils d'Ochosias, enfant encore au

1. *Marm. Arund.*

berceau, fut dérobé à la fureur de son ayeule. Jézabeth, sœur d'Ochosias et femme de Joïada, souverain Pontife, le cacha dans la maison de Dieu, et sauva ce précieux reste de la maison de David. Athalie, qui le crut tué avec tous les autres, vivoit sans crainte.

Lycurgue donnoit des loix à Lacédemone. Il est repris de les avoir fait toutes pour la guerre, à l'exemple de Minos, dont il avoit suivi les institutions [1], et d'avoir peu pourveû à la modestie des femmes, pendant que, pour faire des soldats, il obligeoit les hommes à une vie si laborieuse et si temperante.

Rien ne remuoit en Judée contre Athalie : elle se croyoit affermie par un regne de six ans. Mais Dieu luy nourrissoit un vengeur dans l'asile sacré de son temple. Quand il eut atteint l'âge de sept ans (3126—678), Joïada le fit connoistre à quelques-uns des principaux chefs de l'armée royale, qu'il avoit soigneusement ménagez, et, assisté des levites, il sacra le jeune roy dans le temple. Tout le peuple reconnut sans peine l'heritier de David et de Josaphat. Athalie, accouruë au bruit pour dissiper la conjuration, fut arrachée de l'enclos du temple, et receut le traitement que ses crimes meritoient.

Tant que Joïada vescut, Joas fit garder la loy de Moïse. Aprés la mort de ce saint pontife, corrompu par les flateries de ses courtisans, il s'abandonna avec eux à l'idolatrie. Le pontife Zacharie,

---

1. Plat., *de Republ.*, lib. VIII; *de Leg.*, lib. I; Arist., *Polit.*, lib. II. c. IX.

fils de Joïada, voulut les reprendre, et Joas, sans se souvenir de ce qu'il devoit à son pere, le fit lapider (3164 — 840). La vengeance suivit de prés. L'année suivante Joas, battu par les Syriens et tombé dans le mépris, fut assassiné par les siens; et Amasias, son fils, meilleur que luy, fut mis sur le trone (3165 — 839). Le royaume d'Israël, abbatu par les victoires des rois de Syrie et par les guerres civiles, reprenoit ses forces sous Jéroboam II (3179 — 825), plus pieux que ses prédecesseurs. Ozias, autrement nommé Azarias, fils d'Amasias, ne gouvernoit pas avec moins de gloire le royaume de Juda (3194 — 810). C'est ce fameux Ozias frapé, de la lépre, et tant de fois repris dans l'Écriture pour avoir en ses derniers jours osé entreprendre sur l'office sacerdotal, et, contre la défense de la loy, avoir luy-mesme offert de l'encens sur l'autel des parfums. Il fallut le sequestrer, tout roy qu'il estoit, selon la loy de Moïse; et Joatham son fils, qui fut depuis son successeur, gouverna sagement le royaume. Sous le regne d'Ozias, les saints prophetes, dont les principaux en ce temps furent Osée et Isaïe, commencerent à publier leurs propheties par écrit[1], et dans des livres particuliers, dont ils déposoient les originaux dans le temple pour servir de monument à la posterité. Les propheties de moindre étenduë, et faites seulement de vive voix, s'enregistroient selon la coustume dans les archives du temple avec l'histoire du temps.

1. *Os.*, I, 1; *Is.*, I, 1.

Les jeux Olympiques, instituez par Hercule et long-temps discontinuez, furent rétablis (3228—776). De ce rétablissement sont venus les Olympiades, par où les Grecs comptoient les années. A ce terme finissent les temps que Varron nomme fabuleux, parce que jusqu'à cette date les histoires profanes sont pleines de confusion et de fables et commencent les temps historiques, où les affaires du monde sont racontées par des relations plus fideles et plus précises. La premiere Olympiade est marquée par la victoire de Corebe. Elles se renouvelloient tous les cinq ans, et aprés quatre ans révolus. Là, dans l'assemblée de toute la Grece, à Pise premierement, et dans la suite à Elide, se célebroient ces fameux combats, où les vainqueurs estoient couronnez avec des applaudissemens incroyables. Ainsi les exercices estoient en honneur, et la Grece devenoit tous les jours plus forte et plus polie.

L'Italie estoit encore presque toute sauvage. Les rois latins de la posterité d'Enée regnoient à Albe. Phul estoit roy d'Assyrie. On le croit pere de Sardanapale, appellé, selon la coustume des Orientaux, Sardan Pul, c'est à dire, Sardan fils de Phul. On croit aussi que ce Phul, ou Pul, a esté le roy de Ninive qui fit penitence avec tout son peuple à la prédication de Jonas. Ce prince, attiré par les brouïlleries du royaume d'Israël, venoit l'envahir (3233—771); mais, appaisé par Manahem, il l'affermit dans le trone qu'il venoit d'usurper par violence, et receut en reconnoissance un

tribut de mille talens. Sous son fils Sardanapale, et aprés Alcmæon, dernier archonte perpetuel des Atheniens, ce peuple, que son humeur conduisoit insensiblement à l'état populaire, diminua le pouvoir de ses magistrats, et réduisit à dix ans l'administration des archontes. Le premier de cette sorte fut Charops. Romulus et Remus, sortis des anciens rois d'Albe par leur mere Ilia, rétablirent dans le royaume d'Albe leur grand-pere Numitor, que son frere Amulius en avoit dépossedé; et incontinent aprés ils fonderent Rome, pendant que Joathan regnoit en Judée.

SEPTIÉME ÉPOQUE

ROMULUS, OU ROME FONDÉE.

CETTE ville qui devoit estre la maistresse de l'univers, et dans la suite le siege principal de la religion, fut fondée sur la fin de la troisiéme année de la VIe Olympiade, 430 ans environ aprés la prise de Troye, de laquelle les Romains croyoient que leurs ancestres estoient sortis, et 753 ans devant Jesus-Christ (3250—754). Romulus, nourri durement avec les bergers et toûjours dans les exercices de la guerre, consacra cette ville au dieu de la guerre, qu'on croyoit son pere. Vers les temps de la naissance de Rome, arriva, par la mollesse de Sardanapale, a chute du premier empire des Assyriens (6—748). Les Medes, peuple belliqueux, animez par les discours d'Arbace, leur gouverneur, donnerent à tous les sujets de ce prince effeminé l'exemple de le mépriser. Tout se révolta contre luy, et il perit enfin dans sa ville capitale, où il se vit contraint à se brusler luy-mesme avec ses femmes,

1. *Désormais le premier nombre indique l'an de Rome, et le second l'année avant Jésus-Christ.* (Note de l'éditeur.)

ses eunuques et ses richesses. Des ruines de cet empire on voit sortir trois grands royaumes. Arbace, ou Orbace, que quelques-uns appellent Pharnace, affranchit les Medes, qui, aprés une assez longue anarchie, eurent des rois tres puissans. Outre cela, incontinent aprés Sardanapale (7 — 747), on voit paroistre un second royaume des Assyriens, dont Ninive demeura la capitale, et un royaume de Babylone. Ces deux derniers royaumes ne sont pas inconnus aux auteurs profanes, et sont célebres dans l'histoire sainte. Le second royaume de Ninive est fondé par Thilgath ou Theglath fils de Phalasar, appellé pour cette raison Theglathphalasar, à qui on donne aussi le nom de Ninus le Jeune. Baladan, que les Grecs nomment Belesis, établit le royaume de Babylone, où il est connu sous le nom de Nabonassar. De là, l'ere de Nabonassar, célebre chez Ptolomée et les anciens astronomes, qui comptoient leurs années par le regne de ce prince.

Il est bon d'avertir icy que ce mot d'ere signifie un dénombrement d'années commencé à un certain point que quelque grand évenement fait remarquer.

Achaz, roy de Juda, impie et méchant, pressé par Razin, roy de Syrie, et par Phacée, fils de Romelias, roy d'Israël, au lieu de recourir à Dieu qui luy suscitoit ces ennemis pour le punir, appella (14 — 740) Theglathphalasar, premier roy d'Assyrie ou de Ninive, qui réduisit à l'extremité le royaume d'Israël et détruisit tout

à fait celuy de Syrie; mais en mesme temps il ravagea celuy de Juda qui avoit imploré son assistance.

Ainsi les rois d'Assyrie apprirent le chemin de la terre sainte, et en résolurent la conqueste. Ils commencerent par le royaume d'Israël, que Salmanasar, fils et successeur de Theglathphalasar, détruisit entierement (33 — 721). Osée, roy d'Israël, s'estoit fié au secours de Sabacon, autrement nommé Sua ou Sous, roy d'Ethiopie, qui avoit envahi l'Egypte. Mais ce puissant conquerant ne put le tirer des mains de Salmanasar. Les dix tribus, où le culte de Dieu s'estoit éteint, furent transportées à Ninive, et, dispersées parmi les gentils, s'y perdirent tellement qu'on ne put plus en découvrir aucune trace. Il en resta quelques-uns, qui furent meslez parmi les Juifs et firent une petite partie du royaume de Juda.

En ce temps arriva la mort de Romulus (39 — 715). Il fut toûjours en guerre et toûjours victorieux; mais au milieu des guerres il jetta les fondemens de la religion et des loix. Une longue paix donna moyen à Numa, son successeur (40 — 714), d'achever l'ouvrage. Il forma la religion, et adoucit les mœurs farouches du peuple romain. De son temps les colonies venuës de Corinthe et de quelques autres villes de Grece fonderent Syracuse en Sicile, Crotone, Tarente, et peut-estre quelques autres villes dans cette partie de l'Italie à qui de plus anciennes colonies grecques répanduës dans tout le païs avoient déja donné le nom de Grande Grece.

Cependant Ezechias, le plus pieux et le plus juste de tous les rois aprés David, regnoit en Judée. Sennacherib, fils et successeur de Salmanasar, l'assiegea dans Jerusalem avec une armée immense : elle perit en une nuit par la main d'un ange (44 — 710). Ezechias, délivré d'une maniere si admirable, servit Dieu, avec tout son peuple, plus fidelement que jamais. Mais, aprés la mort de ce prince (56 — 698) et sous son fils Manasses, le peuple ingrat oublia Dieu, et les desordres s'y multiplierent. L'état populaire se formoit alors parmi les Atheniens, et ils commencerent à choisir les archontes annuels, dont le premier fut Créon (67 — 687).

Pendant que l'impieté s'augmentoit dans le royaume de Juda, la puissance des rois d'Assyrie, qui devoient en estre les vengeurs, s'accrut sous Asaraddon, fils de Sennacherib. Il réünit (73 — 681) le royaume de Babylone à celuy de Ninive, et égala dans la grande Asie la puissance des premiers Assyriens (77 — 677). Sous son regne les Cuthéens, peuples d'Assyrie, depuis appellez Samaritains, furent envoyez pour habiter Samarie[1]. Ceux-cy joignirent le culte de Dieu avec celui des idoles, et obtinrent d'Asaraddon un prestre israélite qui leur apprist le service du Dieu du païs, c'est à dire les observances de la loy de Moïse[2]. Dieu ne voulut pas que son nom fust entierement aboli dans une terre qu'il avoit donnée à son peuple, et il y laissa sa

1. IV *Reg.*, XVII, 24 ; I *Esd.*, IV, 2.
2. IV *Reg.*, XVII, 27, 28, etc.

loy en témoignage. Mais leur prestre ne leur donna que les livres de Moïse, que les dix tribus révoltées avoient retenus dans leur schisme. Les écritures composées depuis par les prophetes, qui sacrifioient dans le temple, estoient détestées parmi eux; et c'est pourquoy les Samaritains ne reçoivent encore aujourd'hui que le *Pentateuque*.

Pendant qu'Asaraddon et les Assyriens s'établissoient si puissamment dans la grande Asie, les Medes commençoient aussi à se rendre considerables. Déjoces, leur premier roy, que quelques-uns prennent pour l'Arphaxad nommé dans le livre de Judith, fonda la superbe ville d'Ecbatanes, et jetta les fondemens d'un grand empire. Ils l'avoient mis sur le trône pour couronner ses vertus et mettre fin aux desordres que l'anarchie causoit parmi eux [1]. Conduits par un si grand roy, ils se soustenoient contre leurs voisins, mais ils ne s'étendoient pas.

Rome s'accroissoit, mais foiblement. Sous Tullus Hostilius, son troisiéme roy (83—671), et par le fameux combat des Horaces et des Curiaces, Albe fut vaincuë et ruinée; ses citoyens, incorporez à la ville victorieuse, l'agrandirent et la fortifierent. Romulus avoit pratiqué le premier ce moyen d'augmenter la ville, où il receut les Sabins et les autres peuples vaincus. Ils oublioient leur defaite et devenoient des sujets affectionnez. Rome en étendant ses conquestes regloit sa milice; et ce fut sous Tullus Hostilius qu'elle commença à apprendre

1. Herod., lib. I, c. XCVI.

cette belle discipline qui la rendit dans la suite maistresse de l'univers. Le royaume d'Égypte, affoibli par ses longues divisions, se rétablissoit sous Psammitique (84 — 670). Ce prince, qui devoit son salut aux Ioniens et aux Cariens, les établit dans l'Egypte fermée jusqu'alors aux étrangers. A cette occasion, les Egyptiens entrerent en commerce avec les Grecs; et depuis ce temps aussi l'histoire d'Egypte, jusques-là meslée de fables pompeuses par l'artifice des prestres, commence, selon Herodote [1], à avoir de la certitude.

Cependant les rois d'Assyrie devenoient de plus en plus redoutables à tout l'Orient. Saosduchin, fils d'Asaraddon, qu'on croit estre le Nabuchodonosor du livre de Judith, défit en bataille rangée (97 — 657) Arphaxad, roy des Medes, quel qu'il soit. Si ce n'est pas Déjoces lui-même, premier fondateur d'Ecbatanes, ce peut estre Phraorte ou Aphraarte, son fils, qui en éleva les murailles. Enflé de sa victoire, le superbe roy d'Assyrie entreprit de conquerir toute la terre (98 — 656). Dans ce dessein, i passa l'Euphrate et ravagea tout jusqu'en Judée. Les Juifs avoient irrité Dieu, et s'estoient abandonnez à l'idolatrie à l'exemple de Manasses; mais ils avoient fait penitence avec ce prince : Dieu les prit aussi en sa protection. Les conquestes de Nabuchodonosor et d'Holopherne, son general, furent tout à coup arrestées par la main d'une femme. Déjoces, quoy-que batu par les Assyriens, laissa

1. Herod., lib. II, c. CLIV.

son royaume en estat de s'accroistre sous ses successeurs. Pendant que Phraorte, son fils, et Cyaxare, fils de Phraorte, subjuguoient la Perse et poussoient leurs conquestes dans l'Asie Mineure jusques aux bords de l'Halys, la Judée, vit passer le regne detestable d'Amon (111—640), fils de Manasses; et Josias, fils d'Amon, sage dés l'enfance, travailloit à réparer les desordres causez par l'impieté des rois ses prédecesseurs (113—641).

Rome, qui avoit pour roy Ancus Martius, domptoit quelques Latins sous sa conduite, et, continuant à se faire des citoyens de ses ennemis, elle les renfermoit dans ses murailles. Ceux de Veies, déja affoiblis par Romulus, firent de nouvelles pertes. Ancus poussa ses conquestes jusqu'à la mer voisine, et bastit la ville d'Ostie à l'embouchure du Tibre.

En ce temps le royaume de Babylone fut envahi par Nabopolassar (128—626). Ce traistre, que Chinaladan, autrement Sarac, avoit fait général de ses armées contre Cyaxare, roy des Medes, se joignit avec Astyage, fils de Cyaxare, prit Chinaladan dans Ninive, détruisit cette grande ville si longtemps maistresse de l'Orient, et se mit sur le trone de son maistre. Sous un prince si ambitieux Babylone s'enorgueillit. La Judée, dont l'impieté croissoit sans mesure, avoit tout à craindre. Le saint roy Josias (130—624) suspendit pour un peu de temps, par son humilité profonde, le chastiment que son peuple avoit merité; mais le mal s'augmenta sous ses enfans (144—610). Nabucho-

donosor II, plus terrible que son pere Nabopolassar, lui succeda (147—607). Ce prince, nourri dans l'orgueil et toûjours exercé à la guerre, fit des conquestes prodigieuses en Orient et en Occident; et Babylone menaçoit toute la terre de la mettre en servitude. Ses menaces eurent bientost leur effet à l'égard du peuple de Dieu. Jerusalem fut abandonnée à ce superbe vainqueur, qui la prit par trois fois : la premiere au commencement de son regne et à la quatriéme année du regne de Joakim, d'ou commencent les soixante-dix ans de la captivité de Babylone, marquez par le prophete Jeremie[1]; la seconde sous Jechonias, ou Joachin, fils de Joakim (155—599); et la derniere sous Sedecias, où la ville fut renversée de fond en comble, le temple reduit en cendre, et le roy mené captif à Babylone avec Saraïa, souverain pontife, et la meilleure partie du peuple (156—598). Les plus illustres de ces captifs furent les prophetes Ezechiel et Daniel. On compte aussi parmi eux les trois jeunes hommes que Nabuchodonosor ne put forcer à adorer sa statuë, ni les consumer par les flammes. La Grece estoit florissante, et ses sept sages se rendoient illustres. Quelque temps devant la derniere desolation de Jerusalem, Solon, l'un de ces sept sages, donnoit des loix aux Atheniens (160—594) et établissoit la liberté sur la justice; les Phocéens d'Ionie menoient à Marseille leur premiere colonie. Tarquin l'Ancien, roy de Rome, aprés avoir subjugué une partie de

1. *Jerem.*, XXV, 11, 12; XXIX, 10.

la Toscane et orné la ville de Rome par des ouvrages magnifiques, acheva son regne (176 — 578). De son temps les Gaulois, conduits par Bellovese, occuperent, dans l'Italie, tous les environs du Pô, pendant que Segovese, son frere (188 — 566), mena bien avant dans la Germanie un autre essaim de la nation. Servius Tullius, successeur de Tarquin, établit le cens, ou le dénombrement des citoyens distribuez en certaines classes, par où cette grande ville se trouva reglée comme une famille particuliere.

Nabuchodonosor embellissoit Babylone, qui s'estoit enrichie des dépouilles de Jerusalem et de l'Orient. Elle n'en joûit pas long-temps. Ce roy, qui l'avoit ornée avec tant de magnificence, vit en mourant (192 — 562) la perte prochaine de cette superbe ville[1]. Son fils Evilmerodac, que ses débauches rendoient odieux, ne dura gueres, et fut tué (194 — 560) par Neriglissor, son beau-frere, qui usurpa le royaume. Pisistrate usurpa aussi dans Athenes l'autorité souveraine, qu'il sceut conserver trente ans durant parmi beaucoup de vicissitudes, et qu'il laissa même à ses enfans. Neriglissor ne put souffrir la puissance des Medes, qui s'agrandissoient en Orient, et leur déclara la guerre. Pendant qu'Astyage, fils de Cyaxare I, se préparoit à la résistance, il mourut et laissa cette guerre à soustenir à Cyaxare II, son fils, appellé par Daniel Darius le Mede. Celuy-cy nomma (195 — 559) pour gé-

1. Abyd., apud Euseb., *Præp. Evang.*, lib. IX, c. XLI.

néral de son armée Cyrus, fils de Mandane sa sœur et de Cambyse, roy de Perse, sujet à l'empire des Medes. La réputation de Cyrus, qui s'estoit signalé en diverses guerres sous Astyage, son grand-pere, réunit la pluspart des rois d'Orient sous les étendards de Cyaxare. Il prit (206—548) dans sa ville capitale Crœsus, roy de Lydie, et joüit de ses richesses immenses; il dompta les autres alliez des rois de Babylone, et étendit sa domination non seulement sur la Syrie, mais encore bien avant dans l'Asie Mineure (211—543). Enfin il marcha contre Babylone: il la prit (216—538), et la soumit à Cyaxare, son oncle, qui, n'estant pas moins touché de sa fidelité que de ses exploits, lui donna sa fille unique et son heritiere en mariage.

Dans le regne de Cyaxare (217—537) Daniel, déja honoré sous les regnes précedens de plusieurs celestes visions où il vit passer devant lui en figures si manifestes tant de rois et tant d'empires, apprit par une nouvelle révelation ces septante fameuses semaines où les temps du Christ et la destinée du peuple juif sont expliquez. C'estoit des semaines d'années, si bien qu'elles contenoient 490 ans; et cette maniere de compter estoit ordinaire aux Juifs, qui observoient la septiéme année aussi-bien que le septiéme jour avec un repos religieux. Quelque temps aprés cette vision, Cyaxare mourut (218—536) aussi-bien que Cambyse, pere de Cyrus; et ce grand homme, qui leur succeda, joignit le royaume de Perse, obscur jusqu'alors, au royaume des Medes si fort augmenté par ses conquestes. Ainsi il fut

maistre paisible de tout l'Orient, et fonda le plus grand empire qui eust esté dans le monde. Mais ce qu'il faut le plus remarquer pour la suite de nos époques, c'est que ce grand conquerant, dés la premiere année de son regne, donna son decret pour rétablir le temple de Dieu en Jerusalem et les Juifs dans la Judée.

Il faut un peu s'arrester en cet endroit, qui est le plus embroûillé de toute la chronologie ancienne par la difficulté de concilier l'histoire profane avec l'histoire sainte. Vous aurez sans doute, Monseigneur, déja remarqué que ce que je raconte de Cyrus est fort different de ce que vous en avez lû dans Justin ; qu'il ne parle point du second royaume des Assyriens, ni de ces fameux rois d'Assyrie et de Babylone, si célebres dans l'histoire sainte ; et qu'enfin mon recit ne s'accorde gueres avec ce que nous raconte cet auteur des trois premieres monarchies, de celle des Assyriens finie en la personne de Sardanapale, de celle des Medes finie en la personne d'Astyage, grand-pere de Cyrus, et de celle des Perses commencée par Cyrus et détruite par Alexandre.

Vous pouvez joindre à Justin Diodore, avec la pluspart des auteurs grecs et latins dont les écrits nous sont restez, qui racontent ces histoires d'une autre maniere que celle que j'ay suivie, comme plus conforme à l'Écriture.

Mais ceux qui s'étonnent de trouver l'histoire profane en quelques endroits peu conforme à l'histoire sainte devoient remarquer en même temps

qu'elle s'accorde encore moins avec elle-même. Les Grecs nous ont raconté les actions de Cyrus en plusieurs manieres differentes. Herodote en remarque trois, outre celle qu'il a suivie[1], et il ne dit pas qu'elle soit écrite par des auteurs plus anciens ni plus recevables que les autres. Il remarque encore lui-même[2] que la mort de Cyrus est racontée diversement, et qu'il a choisi la maniere qui lui a paru la plus vrai-semblable, sans l'autoriser davantage. Xenophon, qui a esté en Perse au service du jeune Cyrus, frere d'Artaxerxes nommé Mnemon, a pû s'instruire de plus prés de la vie et de la mort de l'ancien Cyrus dans les annales des Perses et dans la tradition de ce païs, et, pour peu qu'on soit instruit de l'antiquité, on n'hésitera pas à preferer avec S. Jerôme[3] Xenophon, un si sage philosophe aussi bien qu'un si habile capitaine, à Ctesias, auteur fabuleux que la plûpart des Grecs ont copié, comme Justin et les Latins ont fait les Grecs; et plûtost même qu'Herodote, quoy-qu'il soit tres-judicieux. Ce qui me détermine à ce choix, c'est que l'histoire de Xenophon , plus suivie et plus vray-semblable en ellemesme, a encore cet avantage qu'elle est plus conforme à l'Écriture, qui, par son antiquité et par le rapport des affaires du peuple juif avec celles de l'Orient, meriteroit d'estre préferée à toutes les

1. Herod., lib. I, c. xcv.
2. *Ibid.*, c. ccxiv.
3. Hier., *in Dan.*, c. v, t. III, col. 1091.

histoires grecques, quand d'ailleurs on ne sçauroit pas qu'elle a esté dictée par le Saint Esprit.

Quant aux trois premieres monarchies, ce qu'en ont écrit la plûpart des Grecs a paru douteux aux plus sages de la Grece. Platon fait voir en général, sous le nom des prestres d'Egypte, que les Grecs ignoroient profondément les antiquitez [1]; et Aristote a rangé parmi les conteurs de fables [2] ceux qui ont écrit les *Assyriaques*.

C'est que les Grecs ont écrit tard, et que, voulant divertir par les histoires anciennes la Grece toujours curieuse, ils les ont composées sur des memoires confus, qu'ils se sont contentez de mettre dans un ordre agréable, sans se trop soucier de la verité.

Et certainement la maniere dont on arrange ordinairement les trois premieres monarchies est visiblement fabuleuse. Car, aprés qu'on a fait perir sous Sardanapale l'empire des Assyriens, on fait paroistre sur le theatre les Medes, et puis les Perses, comme si les Medes avoient succedé à toute la puissance des Assyriens, et que les Perses se fussent établis en ruinant les Medes.

Mais, au contraire, il paroist certain que, lors qu'Arbace révolta les Medes contre Sardanapale, il ne fit que les affranchir, sans leur soumettre l'empire d'Assyrie. Herodote distingue le temps de leur affranchissement d'avec celui de leur premier roy

---

1. Plat., *in Tim.*
2. Arist., *Polit.*, lib. V, c. x.

Déjoces[1], et, selon la supputation des plus habiles chronologistes, l'intervalle entre ces deux temps doit avoir esté environ de quarante ans. Il est d'ailleurs constant par le témoignage uniforme de ce grand historien et de Xenophon[2], pour ne point ici parler des autres, que, durant les temps qu'on attribuë à l'empire des Medes, il y avoit en Assyrie des rois tres-puissans que tout l'Orient redoutoit, et dont Cyrus abbatit l'empire par la prise de Babylone.

Si donc la pluspart des Grecs et les Latins qui les ont suivis ne parlent point de ces rois babyloniens; s'ils ne donnent aucun rang à ce grand royaume parmi les premieres monarchies dont ils racontent la suite; enfin si nous ne voyons presque rien dans leurs ouvrages de ces fameux rois Teglathphalasar, Salmanasar, Sennacherib, Nabuchodonosor, et de tant d'autres si renommez dans l'Ecriture et dans les histoires orientales, il le faut attribuer ou à l'ignorance des Grecs, plus éloquens dans leurs narrations que curieux dans leurs recherches, ou à la perte que nous avons faite de ce qu'il y avoit de plus recherché et de plus exact dans leurs histoires.

En effet, Herodote avoit promis une histoire particuliere des Assyriens[3] que nous n'avons pas, soit qu'elle ait esté perduë ou qu'il n'ait pas eu le

1. Herod., lib. I. c. XCVI.
2. Herod., lib. I. Xenoph., *Cyrop.*, V, VI, etc.
3. Herod., lib. I, c. CVI, CLXXXIV.

temps de la faire; et on peut croire d'un historien si judicieux qu'il n'y auroit pas oublié les rois du second empire des Assyriens, puisque même Sennacherib, qui en estoit l'un, se trouve encore nommé dans les livres que nous avons de ce grand auteur [1], comme roy des Assyriens et des Arabes.

Strabon, qui vivoit du temps d'Auguste, rapporte [2] ce que Megastene, auteur ancien et voisin des temps d'Alexandre, avoit laissé par écrit sur les fameuses conquestes de Nabuchodonosor, roy des Chaldéens, à qui il fait traverser l'Europe, penetrer l'Espagne et porter ses armes jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Ælien nomme Tilgamus, roy d'Assyrie [3], c'est à dire sans difficulté le Tilgath, ou le Teglath de l'Histoire Sainte; et nous avons dans Ptolomée un dénombrement des princes qui ont tenu les grands empires, parmi lesquels se voit une longue suite de rois d'Assyrie inconnus aux Grecs, et qu'il est aisé d'accorder avec l'histoire sacrée.

Si je voulois rapporter ce que nous racontent les annales des Syriens, un Berose, un Abydenus, un Nicolas de Damas, je ferois un trop long discours. Joseph et Eusebe de Césarée nous ont conservé les précieux fragmens de tous ces auteurs [4], et d'une infinité d'autres qu'on avoit entiers de

---

1. Herod., lib. II, c. CXLI.
2. Strab., lib. XV, *init.*
3. Ælian., *Hist. anim.*, lib. XII, c. XXI.
4. Joseph., *Ant. Jud.*, lib. IX, c. ult., et lib. X, c. XI; ib. I, *Cont. Apion.*, Euseb., *Præp. Evang.*, lib. IX.

leur temps, dont le témoignage confirme ce que nous dit l'Ecriture Sainte touchant les antiquitez orientales, et en particulier touchant les histoires assyriennes.

Pour ce qui est de la monarchie des Medes, que la pluspart des historiens profanes mettent la seconde dans le dénombrement des grands empires, comme separée de celle des Perses, il est certain que l'Ecriture les unit toûjours ensemble; et vous voyez, Monseigneur, qu'outre l'autorité des Livres saints, le seul ordre des faits montre que c'est à cela qu'il s'en faut tenir.

Les Medes avant Cyrus, quoy-que puissans et considerables, estoient effacez par la grandeur des rois de Babylone. Mais, Cyrus ayant conquis leur royaume par les forces réûnies des Medes et des Perses, dont il est ensuite devenu le maître par une succession legitime, comme nous l'avons remarqué aprés Xenophon, il paroist que le grand empire dont il a esté le fondateur a deû prendre son nom des deux nations : de sorte que celui des Medes et celui des Perses ne sont que la mesme chose, quoy-que la gloire de Cyrus y ait fait prévaloir le nom des Perses.

On peut encore penser qu'avant la guerre de Babylone les rois des Medes, ayant étendu leurs conquestes du costé des colonies greques de l'Asie Mineure, ont esté par ce moyen célebres parmi les Grecs, qui leur ont attribué l'empire de la grande Asie, parce qu'ils ne connoissoient qu'eux de tous les rois d'Orient. Cependant les rois de Ninive et

de Babylone, plus puissans, mais plus inconnus à la Grece, ont esté presque oubliez dans ce qui nous reste d'histoires greques; et tout le temps qui s'est écoulé depuis Sardanapale jusqu'à Cyrus a esté donné aux Medes seuls.

Ainsi il ne faut plus tant se donner de peine à concilier en ce point l'histoire profane avec l'histoire sacrée. Car, quant à ce qui regarde le premier royaume des Assyriens, l'Ecriture n'en dit qu'un mot en passant, et ne nomme ni Ninus fondateur de cet empire, ni, à la réserve de Phul, aucun de ses successeurs, parce que leur histoire n'a rien de commun avec celle du peuple de Dieu. Pour les seconds Assyriens, la pluspart des Grecs ou les ont entierement ignorez, ou, pour ne les avoir pas assez connus, ils les ont confondus avec les premiers.

Quand donc on objectera ceux des auteurs grecs qui arrangent à leur fantaisie les trois premieres monarchies, et qui font succeder les Medes à l'ancien empire d'Assyrie sans parler du nouveau que l'Ecriture fait voir si puissant, il n'y a qu'à répondre qu'ils n'ont point connu cette partie de l'histoire, et qu'ils ne sont pas moins contraires aux plus curieux et aux mieux instruits des auteurs de leur nation qu'à l'Ecriture.

Et, ce qui tranche en un mot toute la difficulté, les auteurs sacrez, plus voisins par les temps et par les lieux des royaumes d'Orient, écrivant d'ailleurs l'histoire d'un peuple dont les affaires sont si meslées avec celles de ces grands empires,

quand ils n'auroient que cet avantage, pourroient faire taire les Grecs et les Latins qui les ont suivis.

Si toutefois on s'obstine à soustenir cet ordre célebre des trois premieres monarchies, et que, pour garder aux Medes seuls le second rang qui leur est donné, on veuille leur assujettir les rois de Babylone, en avoûant toutefois qu'aprés environ cent ans de sujetion ceux-ci se sont affranchis par une révolte, on sauve en quelque façon la suite de l'Histoire Sainte, mais on ne s'accorde gueres avec les meilleurs historiens profanes, ausquels l'Histoire Sainte est plus favorable en ce qu'elle unit l'empire des Medes à celui des Perses.

Il reste encore à vous découvrir une des causes de l'obscurité de ces anciennes histoires. C'est que, comme les rois d'Orient prenoient plusieurs noms, ou si vous voulez plusieurs titres, qui ensuite leur tenoient lieu de nom propre, et que les peuples les traduisoient, ou les prononçoient differemment, selon les divers idiomes de chaque langue, des histoires si anciennes, dont il reste si peu de bons memoires, ont deû estre par là fort obscurcies. La confusion des noms en aura sans doute beaucoup mis dans les choses mesmes et dans les personnes; et de là vient la peine qu'on a de situer dans l'histoire greque les rois qui ont eû le nom d'Assuérus, autant inconnu aux Grecs que connu aux Orientaux.

Qui croiroit en effet que Cyaxare fust le même nom qu'Assuérus, composé du mot *Ky*, c'est à dire Seigneur, et du mot *Axare*, qui revient mani-

festement à Axuérus ou Assuérus ? Trois ou quatre princes ont porté ce nom, quoy-qu'ils en eussent encore d'autres. Ainsi il n'y a nul doute que Darius le Mede ne puisse avoir esté un Assuérus ou Cyaxare, et tout quadre à lui donner un de ces deux noms. Si on n'estoit averti que Nabuchodonosor, Nabucodrosor et Nabocolassar ne sont que le mesme nom, ou que le nom du mesme homme, on auroit peine à le croire; et cependant la chose est certaine. C'est un nom tiré de Nabo, un des dieux que Babylone adoroit, et qu'on inseroit dans les noms des rois en differentes manieres. Sargon est Sennacherib; Ozias est Azarias; Sedecias est Mathanias; Joachas s'appelloit aussi Sellum; on croit que Soüs ou Sua, est le mesme que Sabacon, roy d'Ethiopie; Asaraddon, qu'on prononce indifferemment Esar-Haddon ou Asorhaddan, est nommé Asenaphar par les Cuthéens [1]; on croit que Sardanapale est le mesme que quelques historiens ont nommé Sarac; et, par une bizarrerie dont on ne sçait point l'origine, ce mesme roy se trouve nommé par les Grecs Tonos Concoleros. Nous avons déja remarqué que Sardanapale étoit vraisemblablement Sardan fils de Phul ou Pul. Mais qui sçait si ce Pul ou Phul dont il est parlé dans l'Histoire Sainte [2] n'est pas le mesme que Phalasar? car une des manieres de varier ces noms étoit de les abreger, de les alonger, de les terminer

1. I *Esdr.*, IV, 2, 10.
2. IV *Reg.*, XV, 19; I *Paralip.*, V, 26.

en diverses inflexions selon le genie des langues? Ainsi Teglath-Phalasar, c'est-à-dire Teglath fils de Phalasar, pourroit estre un des fils de Phul, qui, plus vigoureux que son frere Sardanapale, auroit conservé une partie de l'empire qu'on auroit osté à sa maison. On pourroit faire une longue liste des Orientaux dont chacun a eû dans les histoires plusieurs noms differens; mais il suffit d'estre instruit en général de cette coustume. Elle n'est pas inconnuë aux Latins, parmi lesquels les titres et les adoptions ont multiplié les noms en tant de sortes. Ainsi le titre d'Auguste et celui d'Afriquain sont devenus les noms propres de César Octavien et des Scipions; ainsi les Nerons ont esté Césars. La chose n'est pas douteuse, et une plus longue discussion d'un fait si constant est inutile.

Pour ceux qui s'étonneront de ce nombre infini d'années que les Egyptiens se donnent eux-mêmes, je les renvoye à Herodote qui nous asseure précisément, comme on vient de voir, que leur histoire n'a de certitude que depuis le temps de Psammitique [1], c'est-à-dire six à sept cens ans avant Jésus-Christ. Que si l'on se trouve embarrassé de la durée que le commun donne au premier empire des Assyriens, il n'y a qu'à se souvenir qu'Herodote l'a réduite à cinq cens vingt ans [2], et qu'il est suivi par Denys d'Halicarnasse, le plus docte des historiens, et par Appien. Et ceux qui

1. Herod., lib. II, c. CLIII.
2. *Ibid.*, lib. I, c. XXVI.

aprés tout cela se trouvent trop resserrez dans la supputation ordinaire des années pour y ranger à leur gré tous les évenemens et toutes les dates qu'ils croiront certaines peuvent se mettre au large tant qu'il leur plaira dans la supputation des Septante que l'Église leur laisse libre ; pour y placer à leur aise tous les rois qu'on veut donner à Ninive, avec toutes les années qu'on attribuë à leur regne ; toutes les dynasties des Egyptiens, en quelque sorte qu'ils les veulent arranger, et encore toute l'histoire de la Chine sans mesme attendre, s'ils veulent, qu'elle soit plus éclaircie.

Je ne prétens plus, Monseigneur, vous embarrasser dans la suite des difficultez de chronologie, qui vous sont tres-peu necessaires. Celle-ci estoit trop importante pour ne la pas éclaircir en cet endroit, et, aprés vous en avoir dit ce qui suffit à notre dessein, je reprens la suite de nos époques.

HUITIÉME ÉPOQUE

CYRUS, OU LES JUIFS RÉTABLIS.

Sixiéme âge du monde.

Ce fut donc 218 ans aprés la fondation de Rome, 536 ans avant Jesus-Christ, après les soixante-dix ans de la captivité de Babylone, et la mesme année que Cyrus fonda l'empire des Perses, que ce prince, choisi de Dieu pour estre le liberateur de son peuple (218 — 536) et le restaurateur de son temple, mit la main à ce grand ouvrage. Incontinent aprés la publication de son ordonnance, Zorobabel, accompagné de Jesus fils de Josedec, souverain pontife, ramena les captifs, qui rebâtirent l'autel et poserent les fondemens du second temple. Les Samaritains, jaloux de leur gloire, voulurent prendre part à ce grand ouvrage, et, sous prétexte qu'ils adoroient le Dieu d'Israël, quoy-qu'ils en joignissent le culte à celui de leurs faux dieux, ils prierent Zorobabel de leur permettre de rebastir avec lui le temple de Dieu [1]. Mais les enfans de Juda, qui détestoient leur culte meslé, rejetterent

1. I *Esdr.*, IV, 2, 3.

leur proposition (219—535). Les Samaritains irritez traverserent leur dessein par toute sorte d'artifices et de violences.

Environ ce temps Servius Tullius, aprés avoir agrandi la ville de Rome, conceut le dessein de la mettre en république. Il perit au milieu de ces pensées par les conseils de sa fille et par le commandement de Tarquin le Superbe, son gendre (221—533). Ce tyran envahit le royaume, où il exerça durant un long temps toute sorte de violences. Cependant l'empire des Perses alloit croissant : outre ces provinces immenses de la grande Asie, tout ce vaste continent de l'Asie inférieure leur obéït; les Syriens et les Arabes furent assujetis; l'Égypte, si jalouse de ses loix, receut les leurs (229—525). La conqueste s'en fit par Cambyse, fils de Cyrus. Ce brutal ne survescut gueres à Smerdis, son frère, qu'un songe ambigu ui fit tuer en secret (232—522). Le mage Smerdis regna quelque temps sous le nom de Smerdis, frere de Cambyse; mais sa fourbe fut bien-tost découverte. Les sept principaux seigneurs conjurerent contre lui, et l'un d'eux fut mis sur le trône (233—521). Ce fut Darius fils d'Hystaspe, qui s'appelloit dans ses inscriptions le meilleur et le mieux fait de tous les hommes [1]. Plusieurs marques le font reconnoistre pour l'Assuérus du livre d'Esther, quoy-qu'on n'en convienne pas. Au commencement de son regne le temple fut achevé,

1. Herod., lib. IV, c. CLIX.

aprés diverses interruptions causées par les Samaritains[1]. Une haine irréconciliable se mit entre les deux peuples, et il n'y eut rien de plus opposé que Jérusalem et Samarie.

C'est du temps de Darius que commence la liberté de Rome et d'Athenes, et la grande gloire de la Grece. Harmodius et Aristogiton, Atheniens, delivrent leur païs d'Hipparque, fils de Pisistrate, et sont tuez par ses gardes (241 — 513). Hippias, frere d'Hipparque, tasche en vain de se soustenir. Il est chassé (244 — 510); la tyrannie des Pisistratides est entierement éteinte. Les Atheniens affranchis dressent des statuës à leurs liberateurs, et rétablissent l'estat populaire. Hippias se jette entre les bras de Darius, qu'il trouva déja disposé à entreprendre la conqueste de la Grece, et n'a plus d'esperance qu'en sa protection.

Dans le temps qu'il fut chassé, Rome se défit aussi de ses tyrans. Tarquin le Superbe avoit rendu par ses violences la royauté odieuse : l'impudicité de Sexte, son fils, acheva de la détruire. Lucrece, des-honorée, se tua elle-mesme : son sang et les harangues de Brutus animerent les Romains. Les rois furent bannis (245 — 509), et l'empire consulaire fut établi suivant les projets de Servius Tullius; mais il fut bientost affoibli par la jalousie du peuple. Dés le premier consulat, P. Valerius consul, célebre par ses victoires, devint suspect à ses citoyens; et il fallut pour les contenter établir la

1. I *Esdr.*, v, vi.

loy qui permit d'appeller au peuple du Senat et des consuls dans toutes les causes où il s'agissoit de chastier un citoyen. Les Tarquins chassez trouverent des défenseurs : les rois voisins regarderent leur bannissement comme une injure faite à tous les rois; et Porsena, roy des Clusiens, peuples d'Etrurie, prit les armes contre Rome (247—507). Réduite à l'extrémité et presque prise, elle fut sauvée par la valeur d'Horatius Cocles. Les Romains firent des prodiges pour leur liberté : Scevola, jeune citoyen, se brusla la main qui avoit manqué Porsena ; Clelie, une jeune fille, étonna ce prince par sa hardiesse ; Porsena laissa Rome en paix, et les Tarquins demeurerent sans ressource. Hippias, pour qui Darius se déclara, avoit de meilleures esperances (254—500). Toute la Perse se remuoit en sa faveur, et Athenes estoit menacée d'une grande guerre. Durant que Darius en faisoit les préparatifs, Rome, qui s'étoit si bien défenduë contre les étrangers, pensa perir par elle-mesme : la jalousie s'estoit réveillée entre les patriciens et le peuple ; la puissance consulaire, quoy-que déja moderée par la loy de P. Valerius, parut encore excessive à ce peuple trop jaloux de sa liberté. Il se retira au Mont-Aventin (261—493) : les conseils violens furent inutiles ; le peuple ne put estre ramené que par les paisibles remontrances de Menenius Agrippa ; mais il fallut trouver des temperamens, et donner au peuple des tribuns pour le défendre contre les consuls. La loy qui établit cette nouvelle magistra-

ture fut appelée la Loy Sacrée, et ce fut là que commencérent les tribuns du peuple.

Darius avoit enfin éclaté contre la Grece. Son gendre Mardonius, aprés avoir traversé l'Asie, croyoit accabler les Grecs par le nombre de ses soldats; mais Miltiade défit cette armée immense dans la plaine de Marathon avec dix mille Atheniens (264—490).

Rome batoit tous ses ennemis aux environs, et sembloit n'avoir à craindre que d'elle mesme. Coriolan, zelé patricien et le plus grand de ses capitaines, chassé malgré ses services par la faction populaire, medita la ruine de sa patrie (265—489), mena les Volsques contre elle, la réduisit à l'extrémité, et ne put estre appaisé que par sa mere (266—488).

La Grece ne joüit pas long-temps du repos que la bataille de Marathon luy avoit donné. Pour venger l'affront de la Perse et de Darius, Xerxes, son fils et son successeur, et petit-fils de Cyrus par sa mère Atosse, attaqua les Grecs avec onze cens mille combattans (d'autres disent dix-sept cens mille), sans compter son armée navale de douze cens vaisseaux. Leonidas, roy de Sparte, qui n'avoit que trois cens hommes, luy en tua vingt mille au passage des Thermopyles, et perit avec les siens (274—480). Par les conseils de Themistocle, Athenien, l'armée navale de Xerxes est défaite la mesme année, prés de Salamine. Ce prince repasse l'Hellespont avec frayeur; et, un an aprés (275—479), son armée de terre, que

Mardonius commandoit, est taillée en pieces auprés de Platée, par Pausanias, roy de Lacedémone, et par Aristide, Athenien, appellé le Juste. La bataille se donna le matin ; et, le soir de cette fameuse journée, les Grecs Ioniens, qui avoient secoûé le joug des Perses, leur tuerent trente mille hommes dans la bataille de Mycale, sous la conduite de Leotychides. Ce general, pour encourager ses soldats, leur dit que Mardonius venoit d'estre défait dans la Grece. La nouvelle se trouva veritable, ou par un effet prodigieux de la renommée, ou plûtost par une heureuse rencontre ; et tous les Grecs de l'Asie Mineure se mirent en liberté. Cette nation remportoit par tout de grands avantages; et un peu auparavant les Carthaginois, puissans alors, furent batus dans la Sicile, où ils vouloient étendre leur domination à la sollicitation des Perses. Malgré ce mauvais succés, ils ne cesserent depuis de faire de nouveaux desseins sur une isle si commode à leur asseûrer l'empire de la mer, que leur république affectoit. La Grece le tenoit alors, mais elle ne regardoit que l'Orient et les Perses. Pausanias venoit d'affranchir l'isle de Chypre de leur joug (277—477), quand il conceut le dessein d'asservir son païs (278 — 476). Tous ses projets furent vains, quoique Xerxes luy promist tout : le traistre fut trahi par celuy qu'il aimoit le plus, et son infame amour luy cousta la vie (280—474).

La mesme année Xerxes fut tué par Artaban[1],

1. Arist., *Polit.*, lib. V, c. x.

son capitaine des gardes, soit que ce perfide voulust occuper le trône de son maistre, ou qu'il craignist les rigueurs d'un prince dont il n'avoit pas exécuté assez promptement les ordres cruels. Artaxerxe à la Longue Main, son fils, commença son regne, et receut peu de temps aprés une lettre de Themistocle, qui, proscrit par ses citoyens, luy offroit ses services contre les Grecs (281—473). Il sceut estimer autant qu'il devoit un capitaine si renommé, et luy fit un grand établissement malgré la jalousie des satrapes. Ce roy magnanime protegea le peuple juif (287—467)[1], et, dans sa vingtiéme année, que ses suites rendent memorable, il permit à Nehemias de rétablir Jerusalem avec ses murailles [2] (300—454). Ce decret d'Artaxerxe differe de celuy de Cyrus en ce que celuy de Cyrus regardoit le temple, et celuy-cy est fait pour la ville.

A ce decret préveû par Daniel, et marqué dans sa prophetie [3], les quatre cens quatre-vingt-dix ans de ses semaines commencent. Cette importante date a de solides fondemens. Le bannissement de Themistocle est placé dans la *Chronique* d'Eusebe à la dernière année de la soixante-seiziéme Olympiade, qui revient à l'an 280 de Rome. Les autres chronologistes le mettent un peu au dessous : la difference est petite, et les circonstances du temps

1. I *Esdr.*, VII, VIII.
2. *Ibid.*, I, 1 ; VI, 3 ; II *Esdr.*, II, 1, 2.
3. *Dan.*, IX, 25.

asseurent la date d'Eusebe. Elles se tirent de Thucydide, historien tres-exact, et ce grave auteur contemporain presque, aussi-bien que concitoyen de Themistocle, luy fait écrire sa lettre au commencement du regne d'Artaxerxe [1]. Cornelius Nepos, auteur ancien et judicieux autant qu'élegant, ne veut pas qu'on doute de cette date aprés l'autorité de Thucydide [2] : raisonnement d'autant plus solide qu'un autre auteur plus ancien encore que Thucydide s'accorde avec luy. C'est Charon de Lampsaque cité par Plutarque [3]; et Plutarque ajoute luy-mesme que les annales, c'est-à-dire celles de Perse, sont conformes à ces deux auteurs. Il ne les suit pourtant pas, mais il n'en dit aucune raison; et les historiens qui commencent huit ou neuf ans plus tard le regne d'Artaxerxe ne sont ni du temps ni d'une si grande autorité. Il paroist donc indubitable qu'il en faut placer le commencement vers la fin de la soixante-seiziéme Olympiade, et approchant de l'année 280 de Rome, par où la vingtiéme année de ce prince doit arriver vers la fin de la quatre-vingt-uniéme Olympiade, et environ l'an 300 de Rome. Au reste, ceux qui rejettent plus bas le commencement d'Artaxerxe, pour concilier les auteurs, sont réduits à conjecturer que son pere l'avoit du moins associé au royaume quand Themistocle écrivit sa

---

1. Thucyd., lib. I.
2. Corn. Nep., *in Themist.*, c. IX.
3. Plutarq., *in Themist.*

lettre; et, en quelque façon que ce soit, nostre date est asseurée. Ce fondement étant posé, le reste du compte est aisé à faire, et la suite le rendra sensible.

Aprés le decret d'Artaxerxe les Juifs travaillerent à rétablir leur ville et ses murailles, comme Daniel l'avoit prédit[1]. Nehémias conduisit l'ouvrage avec beaucoup de prudence et de fermeté au milieu de la résistance des Samaritains, des Arabes et des Ammonites. Le peuple fit un effort, et Eliasib, souverain pontife, l'anima par son exemple.

Cependant les nouveaux magistrats qu'on avoit donnez au peuple romain augmentoient les divisions de la ville; et Rome, formée sous des rois, manquoit des loix necessaires à la bonne constitution d'une république. La réputation de la Grece, plus célebre encore par son gouvernement que par ses victoires, excita les Romains à se regler sur son exemple. Ainsi ils envoyerent des députez (302—452) pour rechercher les loix des villes de Grece, et sur tout celles d'Athenes plus conformes à l'estat de leur république. Sur ce modele, dix magistrats absolus, qu'on créa l'année d'après (303—451) sous le nom de Décemvirs, redigerent les loix des XII Tables, qui sont le fondement du droit romain. Le peuple, ravi de l'équité avec laquelle ils les composerent, leur laissa empieter le pouvoir supreme (304—450), dont ils userent tyrannique-ment. Il se fit alors de grands mouvemens par l'in-

1. *Dan.*, IX, 25.

temperance d'Appius Clodius, un des décemvirs, et par le meurtre de Virginie (305 — 449) que son pere aima mieux tuer de sa propre main que de la laisser abandonnée à la passion d'Appius. Le sang de cette seconde Lucrece réveilla le peuple romain, et les décemvirs furent chassez.

Pendant que les loix romaines se formoient sous les décemvirs, Esdras, docteur de la loy, et Nehémias, gouverneur du peuple de Dieu nouvellement rétabli dans la Judée, réformoient les abus et faisoient observer la loy de Moïse qu'ils observoient les premiers[1]. Un des principaux articles de leur réformation fut d'obliger tout le peuple, et principalement les prestres, à quitter les femmes étrangeres qu'ils avoient épousées contre la défense de la loy. Esdras mit en ordre les Livres Saints, dont il fit une exacte révision, et ramassa les anciens memoires du peuple de Dieu pour en composer les deux livres des Paralipomenes ou Chroniques, ausquelles il ajousta l'histoire de son temps, qui fut achevée par Nehémias. C'est par leurs livres que se termine cette longue histoire que Moïse avoit commencée, et que les auteurs suivans continuerent sans interruption jusqu'au rétablissement de Jérusalem. Le reste de l'Histoire Sainte n'est pas écrit dans la mesme suite. Pendant qu'Esdras et Nehémias faisoient la derniere partie de ce grand ouvrage, Herodote, que les auteurs profanes appellent le Pere de l'histoire, commençoit à écrire. Ainsi les

1. I *Esdr.*, IX, X; II *Esdr.*, XIII; *Deut.*, XXIII, 13.

derniers auteurs de l'Histoire Sainte se rencontrent avec le premier auteur de l'histoire greque; et, quand elle commence, celle du peuple de Dieu, à la prendre seulement depuis Abraham, enfermoit déja quinze siecles. Herodote n'avoit garde de parler des Juifs dans l'histoire qu'il nous a laissée ; et les Grecs n'avoient besoin d'estre informez que des peuples que la guerre, le commerce, ou un grand éclat leur faisoit connoistre. La Judée, qui commençoit à peine à se relever de sa ruine, n'attiroit pas les regards. Ce fut dans des temps si malheureux que la langue hébraïque cessa d'estre vulgaire. Durant la captivité, et ensuite par le commerce qu'il fallut avoir avec les Chaldéens, les Juifs apprirent la langue chaldaïque assez approchante de la leur, et qui avoit presque le même genie. Cette raison leur fit changer l'ancienne figure des lettres hébraïques, et ils écrivirent l'hebreu avec les lettres des Chaldéens plus usitées parmi eux et plus aisées à former. Ce changement fut aisé entre deux langues voisines dont les lettres estoient de mesme valeur et ne differoient que dans la figure. Depuis ce temps on ne trouve l'Ecriture Sainte parmi les Juifs qu'en lettres chaldaïques ; mais les Samaritains retinrent toûjours l'ancienne maniere de l'écrire. Leurs descendans ont perseveré dans cet usage jusqu'à nos jours, et nous ont par ce moyen conservé le *Pentateuque*, qu'on appelle Samaritain, en anciens caracteres hébraïques tels qu'on les trouve dans les médailles et dans tous les monumens des siecles passez.

Les Juifs vivoient avec douceur sous l'autorité d'Artaxerxe. Ce prince, réduit par Cimon, fils de Miltiade, général des Atheniens, à faire une paix honteuse, desespera de vaincre les Grecs par la force, et ne songea plus qu'à profiter de leurs divisions. Il en arriva de grandes entre les Atheniens et les Lacedémoniens. Ces deux peuples, jaloux l'un de l'autre, partagerent toute la Grece. Pericles, Athenien, commença la guerre du Peloponese (323—431), durant laquelle Theramene, Thrasybule et Alcibiade, Atheniens, se rendent célebres. Brasidas et Myndare, Lacedémoniens, y meurent en combatant pour leur païs. Cette guerre dura 27 ans, et finit à l'avantage de Lacedémone, qui avoit mis dans son parti Darius nommé le Bastard, fils et successeur d'Artaxerxe. Lysandre, général de l'armée navale des Lacedémoniens, prit Athenes (350—404) et en changea le gouvernement. Mais la Perse s'apperceut bien-tost qu'elle avoit rendu les Lacedémoniens trop puissans. Ils soustinrent (353—401) le jeune Cyrus dans sa révolte contre Artaxerxe son aisné, appellé Mnemon à cause de son excellente memoire, fils et successeur de Darius. Ce jeune prince, sauvé de la prison et de la mort par sa mere Parysatis, songe à la vengeance, gagne les satrapes par ses agrémens infinis, traverse l'Asie Mineure, va presenter la bataille au roy son frere dans le cœur de son empire, le blesse de sa propre main, et, se croyant trop tost vainqueur, perit par sa témérité. Les dix mille Grecs qui le servoient font cette retraite étonnante

où commandoit à la fin Xenophon, grand philosophe et grand capitaine, qui en a écrit l'histoire. Les Lacedémoniens continuoient à attaquer l'empire des Perses, qu'Agesilas, roy de Sparte, fit trembler dans l'Asie Mineure (358—396); mais les divisions de la Grece le rappellerent en son païs.

En ce temps la ville de Veies, qui égaloit presque la gloire de Rome, aprés un siege de dix ans et beaucoup de divers succés, fut prise par les Romains sous la conduite de Camille. Sa générosité luy fit encore une autre conqueste. Les Falisques, qu'il assiégeoit, se donnerent à luy (360—394), touchez de ce qu'il leur avoit renvoyé leurs enfans, qu'un maistre d'école luy avoit livrez. Rome ne vouloit pas vaincre par des trahisons, ni profiter de la perfidie d'un lasche qui abusoit de l'obéïssance d'un âge innocent. Un peu aprés les Gaulois Senonois entrerent en Italie, et assiegerent Clusium (363 — 391). Les Romains perdirent contre eux la fameuse bataille d'Allia (364 — 390). Leur ville fut prise et bruslée. Pendant qu'ils se défendoient dans le Capitole, leurs affaires furent rétablies par Camille qu'ils avoient banni. Les Gaulois demeurerent sept mois maistres de Rome, et, appellez ailleurs par d'autres affaires, ils se retirerent chargez de butin [1].

Durant les brouïlleries de la Grece, Epaminondas, Thebain, se signala par son équité et par sa modération autant que par ses victoires (383—371).

---

1. Polyb., lib. I, c. VI; lib. II, c. XVIII, XXII.

On remarque qu'il avoit pour regle de ne mentir jamais, mesme en riant. Ses grandes actions éclatent dans les dernieres années de Mnemon et dans les premieres d'Ochus. Sous un si grand capitaine les Thebains sont victorieux, et la puissance de Lacedémone est abbatuë.

Celle des rois de Macédoine commence avec Philippe, pere d'Alexandre le Grand (395—359). Malgré les oppositions d'Ochus et d'Arses son fils, rois de Perse, et malgré les difficultés plus grandes encore que luy suscitoit dans Athenes l'éloquence de Demosthene, puissant défenseur de la liberté, ce prince, victorieux durant vingt ans, assujettit toute la Grece, où la bataille de Cheronée, qu'il gagna (416—338) sur les Atheniens et sur leurs alliez, luy donna une puissance absoluë. Dans cette fameuse bataille, pendant qu'il rompoit les Atheniens, il eut la joye de voir Alexandre, à l'âge de dix-huit ans, enfoncer les troupes thebaines de la discipline d'Epaminondas, et entre autres la troupe Sacrée qu'on appelloit des amis, qui se croyoit invincible. Ainsi maistre de la Grece et soustenu par un fils d'une si grande esperance, il conceut de plus hauts desseins, et ne médita rien moins que la ruine des Perses contre lesquels il fut déclaré capitaine general (417—337). Mais leur perte estoit réservée à Alexandre. Au milieu des solennitez d'un nouveau mariage, Philippe fut assassiné (418—336) par Pausanias, jeune homme de bonne maison à qui il n'avoit pas rendu justice. L'eunuque Bagoas tua dans la mesme année Arses, roy de Perse, et fit

regner à sa place Darius, fils d'Arsame, surnommé Codomanus. Il merite par sa valeur qu'on se range à l'opinion, d'ailleurs la plus vray-semblable, qui le fait sortir de la famille royale.

Ainsi deux rois courageux commencerent ensemble leur regne, Darius, fils d'Arsame, et Alexandre, fils de Philippe. Ils se regardoient d'un œil jaloux, et sembloient nez pour se disputer l'empire du monde. Mais Alexandre voulut s'affermir avant que d'entreprendre son rival. Il vengea la mort de son pere; il dompta les peuples rebelles qui méprisoient sa jeunesse; il batit les Grecs qui tenterent vainement de secoûër le joug, et ruina Thebes (419—335) où il n'épargna que la maison et les descendans de Pindare, dont la Grece admiroit les Odes. Puissant et victorieux, il marche aprés tant d'exploits à la teste des Grecs (420—334) contre Darius, qu'il défait en trois batailles rangées (421—333), entre triomphant dans Babylone et dans Suse (423—331), détruit Persepolis, ancien siege des rois de Perse (424—330), pousse ses conquestes jusqu'aux Indes (427—327), et vient mourir à Babylone âgé de trente-trois ans (430—324).

De son temps Manasses, frere de Jaddus, souverain Pontife, excita des brouilleries parmi les Juifs. Il avoit épousé (421 — 333) la fille de Sanaballat, Samaritain, que Darius avoit fait satrape de ce païs. Plûtost que de répudier cette étrangere, à quoy le conseil de Jerusalem et son frere Jaddus vouloient l'obliger, il embrassa le schisme

des Samaritains. Plusieurs Juifs, pour éviter de pareilles censures, se joignirent à luy. Deslors il résolut de bastir un temple prés de Samarie, sur la montagne de Garizim, que les Samaritains croyoient beniste, et de s'en faire le Pontife. Son beaupere, tres-accredité auprés de Darius, l'asseura de la protection de ce prince, et les suites luy furent encore plus favorables. Alexandre s'éleva ; Sanaballat quitta son maistre, et mena des troupes au victorieux durant le siege de Tyr (422—332). Ainsi il obtint tout ce qu'il voulut; le temple de Garizim fut basti, et l'ambition de Manasses fut satisfaite. Les Juifs cependant, toûjours fideles aux Perses, refuserent à Alexandre le secours qu'il leur demandoit. Il alloit à Jerusalem, résolu de se venger; mais il fut changé à la vûë du souverain pontife, qui vint au devant de luy avec les sacrificateurs revestus de leurs habits de ceremonie et précedez de tout le peuple habillé de blanc. On luy montra des propheties qui prédisoient ses victoires : c'estoit celles de Daniel. Il accorda aux Juifs toutes leurs demandes, et ils luy garderent la mesme fidelité qu'ils avoient toûjours gardée aux rois de Perse.

Durant ses conquestes, Rome estoit aux mains avec les Samnites, ses voisins (428—429—430), et avoit une peine extrême à les réduire malgré la valeur et la conduite de Papyrius Cursor, le plus illustre de ses généraux.

Après la mort d'Alexandre (430—324), son empire fut partagé. Perdiccas, Ptolomée fils de

Lagus, Antigonus, Seleucus, Lysimaque, Antipater et son fils Cassander, en un mot tous ses capitaines nourris dans la guerre sous un si grand conquerant songerent à s'en rendre maistres par les armes : ils immolerent à leur ambition toute la famille d'Alexandre, son frere, sa mere (430—436—438), ses femmes, ses enfants (443—445), et jusqu'à ses sœurs ; on ne vit que des batailles sanglantes et d'effroyables révolutions.

Au milieu de tant de désordres, plusieurs peuples de l'Asie Mineure et du voisinage s'affranchirent, et formerent les royaumes de Pont, de Bithynie et de Pergame. La bonté du païs les rendit ensuite riches et puissans. L'Armenie secoûa aussi dans le mesme temps le joug des Macedoniens, et devint un grand royaume. Les deux Mithridates, pere et fils, fonderent celuy de Cappadoce. Mais les deux plus puissantes monarchies qui se soient élevées alors furent celle d'Egypte fondée (431—323) par Ptolomée fils de Lagus, d'où viennent les Lagides, et celle d'Asie ou de Syrie fondée (442—312) par Seleucus, d'où viennent les Seleucides. Celle-cy comprenoit, outre la Syrie, ces vastes et riches provinces de la haute Asie, qui composoient l'empire des Perses : ainsi tout l'Orient reconnut la Grece, et en apprit le langage.

La Grece elle-mesme estoit opprimée par les capitaines d'Alexandre. La Macedoine, son ancien royaume, qui donnoit des maistres à l'Orient, estoit en proye au premier venu. Les enfants de

Cassander se chasserent les uns les autres de ce royaume. Pyrrhus, roy des Epirotes, qui en avoit occupé une partie (458—296), fut chassé (460—294) par Démetrius Poliorcete, fils d'Antigonus, qu'il chassa aussi à son tour (465—289); il est luy-mesme chassé encore une fois par Lysimaque (468—286), et Lysimaque par Seleucus (473—281) que Ptolomée Ceraunus, chassé d'Egypte par son pere Ptolomée I, tua en traistre malgré ses bienfaits (474—280). Ce perfide n'eut pas plûtost envahi la Macedoine qu'il fut attaqué par les Gaulois et perit dans un combat qu'il leur donna (475—279). Durant les troubles de l'Orient ils vinrent dans l'Asie Mineure, conduits par leur roy Brennus, et s'établirent dans la Gallogrece ou Galatie, nommée ainsi de leur nom, d'où ils se jetterent dans la Macedoine qu'ils ravagerent et firent trembler toute la Grece. Mais leur armée perit dans l'entreprise sacrilege du temple de Delphes (476—278). Cette nation remuoit par tout, et par tout elle estoit malheureuse.

Quelques années devant l'affaire de Delphes (471—283), les Gaulois d'Italie, que leurs guerres continuelles et leurs victoires frequentes rendoient la terreur des Romains, furent excitez contre eux par les Samnites, les Brutiens et les Etruriens [1]. Ils remporterent d'abord une nouvelle victoire, mais ils en soüillerent la gloire en tuant des ambassadeurs. Les Romains indignez marchent contre eux, les défont,

1. Polyb., lib. II, c. xx.

entrent dans leurs terres où ils fondent une colonie, les battent encore deux fois, en assujetissent une partie et réduisent l'autre à demander la paix (472 — 282).

Aprés que les Gaulois d'Orient eurent esté chassez de la Grece (477 — 277), Antigonus Gonatas, fils de Démetrius Poliorcete, qui regnoit depuis douze ans dans la Grece, mais fort peu paisible, envahit sans peine la Macedoine. Pyrrhus estoit occupé ailleurs. Chassé de ce royaume, il espera de contenter son ambition par la conqueste de l'Italie, où il fut appellé par les Tarentins (474 — 280). La bataille que les Romains venoient de gagner sur eux et sur les Samnites ne leur laissoit que cette ressource. Il remporta contre les Romains des victoires qui le ruinoient (475 — 279). Les élephans de Pyrrhus les étonnerent; mais le consul Fabrice fit bientost voir aux Romains que Pyrrhus pouvoit estre vaincu. Le roy et le consul sembloient se disputer la gloire de la générosité plus encore que celle des armes : Pyrrhus rendit au consul tous les prisonniers sans rançon, disant qu'il falloit faire la guerre avec le fer, et non point avec l'argent; et Fabrice renvoya au roy son perfide medecin (476 — 278), qui estoit venu luy offrir d'empoisonner son maistre.

En ces temps la religion et la nation judaïque commence à éclater parmi les Grecs. Ce peuple, bien traité par les rois de Syrie, vivoit tranquillement selon ses loix. Antiochus, surnommé le Dieu, petit-fils de Seleucus, les répandit dans l'Asie Mi-

neure, d'où ils s'étendirent dans la Grece et joüirent par tout des mesmes droits et de la mesme liberté que les autres citoyens[1]. Ptolomée fils de Lagus les avoit déja établis en Egypte. Sous son fils Ptolomée Philadelphe (477 — 277), leurs écritures furent tournées en grec, et on vit paroistre cette célebre version appellée la version des Septante. C'estoit de sçavans vieillards qu'Eléazar, souverain pontife, envoya au roy qui les demandoit. Quelques-uns veulent qu'ils n'ayent traduit que les cinq livres de la loy. Le reste des livres sacrez pourroit dans la suite avoir esté mis en grec pour l'usage des Juifs répandus dans l'Egypte et dans la Grece[2], où ils oublierent non-seulement leur ancienne langue qui estoit l'hébreu, mais encore le chaldéen que la captivité leur avoit appris. Ils se firent un grec meslé d'hébraïsmes qu'on appelle le Langage Hellenistique : les Septante et tout le Nouveau Testament est écrit en ce langage. Durant cette dispersion des Juifs leur temple fut célebre par toute la terre, et tous les rois d'Orient y presentoient leurs offrandes.

L'Occident estoit attentif à la guerre des Romains et de Pyrrhus. Enfin ce roy fut défait par le consul Curius (479—275), et repassa en Epire. Il n'y demeura pas long-temps en repos, et voulut se récompenser sur la Macédoine des mauvais succés d'Italie. Antigonus Gonatas fut renfermé dans Thes-

1. Joseph., *Ant. Jud.*, lib. XII, c. III.
2. *Ibid.*, lib. I, c. I ; lib. XII, c. II.

salonique, et contraint d'abandonner à Pyrrhus tout le reste du royaume (480 — 274). Il reprit cœur pendant que Pyrrhus, inquiet et ambitieux, faisoit la guerre aux Lacedémoniens et aux Argiens. Les deux rois ennemis furent introduits dans Argos en mesme temps par deux cabales contraires et par deux portes differentes. Il se donna dans la ville un grand combat : une mere qui vit son fils poursuivi par Pyrrhus, qu'il avoit blessé, écrasa ce prince d'un coup de pierre (482 — 272). Antigonus, défait d'un tel ennemi, rentra dans la Macedoine, qui, aprés quelques changemens, demeura paisible à sa famille. La ligue des Achéens l'empescha de s'accroistre. C'estoit le dernier rempart de la liberté de la Grece, et ce fut elle qui en produisit les derniers heros avec Aratus et Philopœmen.

Les Tarentins, que Pyrrhus entretenoit d'esperance, appellerent les Carthaginois aprés sa mort. Ce secours leur fut inutile : ils furent batus avec les Brutiens et les Samnites, leurs alliez. Ceux-cy, aprés soixante-douze ans de guerre continuelle, furent forcez à subir le joug des Romains. Tarente les suivit de prés ; les peuples voisins ne tinrent pas : ainsi tous les anciens peuples d'Italie furent subjuguez. Les Gaulois, souvent batus, n'osoient remuer.

Aprés quatre cens quatre-vingt ans de guerre, les Romains se virent les maistres en Italie, et commencerent à regarder les affaires du dehors [1] : ils entrerent en jalousie contre les Carthaginois,

1. Polyb., lib. I, c. XII ; lib. II, c. I.

trop puissans dans leur voisinage par les conquestes qu'ils faisoient dans la Sicile, d'où ils venoient d'entreprendre sur eux et sur l'Italie en secourant les Tarentins.

La république de Carthage tenoit les deux costes de la mer Méditerranée. Outre celle d'Afrique qu'elle possedoit presque toute entiere, elle s'estoit étenduë du costé d'Espagne par le détroit. Maistresse de la mer et du commerce, elle avoit envahi les isles de Corse et de Sardaigne. La Sicile avoit peine à se défendre, et l'Italie estoit menacée de trop prés pour ne pas craindre. De là les guerres Puniques (490 — 264), malgré les traitez mal observez de part et d'autre.

La premiere apprit aux Romains à combatre sur la mer (494 — 260). Ils furent maistres d'abord dans un art qu'ils ne connoissoient pas, et le consul Duilius, qui donna la premiere bataille navale (495 — 259), la gagna. Régulus soustint cette gloire, et aborda en Afrique (498 — 256) où il eut à combatre ce prodigieux serpent contre lequel il fallut employer toute son armée. Tout cede : Carthage, réduite à l'extremité, ne se sauve que par le secours de Xantippe, Lacedémonien. Le général romain est batu et pris (499 — 255); mais sa prison le rend plus illustre que ses victoires. Renvoyé sur sa parole pour ménager l'échange des prisonniers, il vient soustenir dans le senat la loy qui ostoit toute esperance à ceux qui se laissoient prendre, et retourne à une mort asseûrée. Deux épouvantables naufrages contraignirent les Romains d'abandonner

de nouveau l'empire de la mer aux Carthaginois. La victoire demeura long-temps douteuse entre les deux peuples, et les Romains furent prests à ceder; mais ils réparerent leur flote. Une seule bataille décida, et le consul Lutatius acheva la guerre (513—241). Carthage fut obligée à payer tribut et à quitter avec la Sicile toutes les isles qui estoient entre la Sicile et l'Italie. Les Romains gagnerent cette isle toute entiere, à la réserve de ce qu'y tenoit Hiéron, roy de Syracuse, leur allié [1].

Aprés la guerre achevée, les Carthaginois penserent perir par le soulevement de leur armée. Ils l'avoient composée, selon leur coustume, de troupes étrangeres qui se révolterent pour leur paye. Leur cruelle domination fit joindre à ces troupes mutinées presque toutes les villes de leur empire, et Carthage, étroitement assiegée, estoit perduë sans Amilcar, surnommé Barcas. Luy seul avoit soustenu la derniere guerre. Ses citoyens luy deûrent encore la victoire qu'ils remporterent sur les rebelles (516—238): il leur en cousta la Sardaigne, que la révolte de leur garnison ouvrit aux Romains [2]. De peur de s'embarasser avec eux dans une nouvelle querelle, Carthage ceda malgré elle une isle si importante, et augmenta son tribut. Elle songeoit à rétablir en Espagne son empire ébranlé par la révolte : Amil-

1. Polyb., lib. I, c. LXII, LXIII; lib. II, c. I.
2. *Ibid.*, c. LXXIX, LXXXIII, LXXXVIII.

car passa dans cette province avec son fils Annibal âgé de neuf ans, et y mourut dans une bataille (524 — 230). Durant neuf ans qu'il y fit la guerre avec autant d'adresse que de valeur, son fils se formoit sous un si grand capitaine, et tout ensemble il concevoit une haine implacable contre les Romains. Son allié Asdrubal fut donné pour successeur à son pere. Il gouverna sa province avec beaucoup de prudence, et y bastit Carthage la Neuve qui tenoit l'Espagne en sujetion.

Les Romains estoient occupez dans la guerre contre Teuta, reine d'Illyrie, qui exerçoit impunément la piraterie sur toute la coste. Enflée du butin qu'elle faisoit sur les Grecs et sur les Epirotes, elle méprisa les Romains et tua leur ambassadeur. Elle fut bientost accablée (525 — 229): les Romains ne luy laisserent qu'une petite partie de l'Illyrie (526 — 228), et gagnerent l'isle de Corfou, que cette reine avoit usurpée. Ils se firent alors respecter en Grece par une solennelle ambassade, et ce fut la premiere fois qu'on y connut leur puissance. Les grands progrés d'Asdrubal leur donnoient de la jalousie; mais les Gaulois d'Italie les empeschoient de pourvoir aux affaires de l'Espagne[1]. Il y avoit quarante-cinq ans qu'ils demeuroient en repos. La jeunesse qui s'estoit élevée durant ce temps ne songeoit plus aux pertes passées, et commençoit à menacer Rome[2]. Les Romains, pour attaquer avec

1. Polyb., lib. II, c. XII, XXII.
2. *Ibid.*, c. XXI.

seûreté de si turbulens voisins, s'asseûrent des Carthaginois. Le traité fut conclu avec Asdrubal, qui promit de ne passer point au delà de l'Ebre.

La guerre entre les Romains et les Gaulois se fit avec fureur de part et d'autre (530 — 224); les Transalpins se joignirent aux Cisalpins : tous furent batus. Concolitanus, un des rois gaulois, fut pris dans la bataille ; Aneroestus, un autre roy, se tua luy-mesme. Les Romains victorieux passerent le Pô pour la premiere fois, résolus d'oster aux Gaulois les environs de ce fleuve dont ils estoient en possession depuis tant de siecles. La victoire les suivit par tout : Milan fut pris ; presque tout le païs fut assujeti.

En ce temps Asdrubal mourut (534 — 220), et Annibal, quoyqu'il n'eust encore que vingt-cinq ans, fut mis à sa place. Deslors on prévit la guerre. Le nouveau gouverneur entreprit ouvertement de dompter l'Espagne, sans aucun respect des traitez. Rome alors écouta les plaintes de Sagonte, son alliée (535 — 219). Les ambassadeurs romains vont à Carthage. Les Carthaginois rétablis n'estoient plus d'humeur à ceder. La Sicile ravie de leurs mains, la Sardaigne injustement enlevée et le tribut augmenté leur tenoient au cœur. Ainsi la faction qui vouloit qu'on abandonnast Annibal se trouva foible.

Ce général songeoit à tout. De secretes ambassades l'avoient asseûré des Gaulois d'Italie, qui, n'estant plus en estat de rien entreprendre par leurs propres forces, embrasserent cette occasion

de se relever. Annibal traverse l'Ebre, les Pyrenées, toute la Gaule Transalpine, les Alpes, et tombe comme en un moment sur l'Italie. Les Gaulois ne manquent point de fortifier son armée, et font un dernier effort pour leur liberté. Quatre batailles perdues (536—218, 537—217, 538—216) font croire que Rome alloit tomber. La Sicile prend le parti du vainqueur. Hieronyme, roy de Syracuse, se déclare contre les Romains (539—215) : presque toute l'Italie les abandonne, et la derniere ressource de la République semble périr en Espagne avec les deux Scipions (542—212). Dans de telles extrémitez, Rome deut son salut à trois grands hommes. La constance de Fabius Maximus, qui, se mettant au dessus des bruits populaires, faisoit la guerre en retraite, fut un rempart à sa patrie. Marcellus, qui fit lever le siége de Nole (540—214) et prit Syracuse (542—212), donnoit vigueur aux troupes par ses actions. Mais Rome, qui admiroit ces deux grands hommes, crut voir dans le jeune Scipion quelque chose de plus grand. Les merveilleux succés de ses conseils confirmerent l'opinion qu'on avoit qu'il estoit de race divine et qu'il conversoit avec les dieux. A l'âge de vingt-quatre ans il entreprend d'aller en Espagne (543—211) où son pere et son oncle venoient de perir : il attaque Carthage la Neuve (544—210) comme s'il eust agi par inspiration, et ses soldats l'emportent d'abord. Tous ceux qui le voyent sont gagnez au peuple romain; les Carthaginois luy quittent l'Espagne (548—206); à son abord en Afrique,

les rois se donnent à luy ; Carthage tremble à son tour, et voit ses armées défaites (551—203) ; Annibal, victorieux durant seize ans, est vainement rappellé, et ne peut défendre sa patrie : Scipion y donne la loy (552—202) ; le nom d'Africain est sa récompense ; le peuple romain, ayant abbatu les Gaulois et les Africains, ne voit plus rien à craindre et combat dorénavant sans péril.

Au milieu de la premiere guerre punique, Theodote, gouverneur de la Bactrienne, enleva (504—250) mille villes à Antiochus appellé le Dieu, fils d'Antiochus Soter, roy de Syrie. Presque tout l'Orient suivit cet exemple. Les Parthes se révolterent sous la conduite d'Arsace, chef de la maison des Arsacides et fondateur d'un empire qui s'étendit peu à peu dans toute la haute Asie.

Les rois de Syrie et ceux d'Egypte, acharnez les uns contre les autres, ne songeoient qu'à se ruiner mutuellement ou par la force ou par la fraude. Damas et son territoire, qu'on appelloit la Cœle-Syrie, ou la Syrie basse, et qui confinoit aux deux royaumes, fut le sujet de leurs guerres, et les affaires de l'Asie estoient entierement separées de celles de l'Europe.

Durant tous ces temps la philosophie florissoit dans la Grece. La secte des philosophes Italiques et celle des Ioniques la remplissoient de grands hommes, parmi lesquels il se mesla beaucoup d'extravagans à qui la Grece curieuse ne laissa pas de donner le nom de philosophes. Du temps de Cyrus

et de Cambyse, Pythagore commença la secte Italique dans la Grande Grece, aux environs de Naples. A peu prés dans le mesme temps Thales, Milesien, forma la secte Ionique. De là sont sortis ces grands philosophes, Heraclite, Démocrite, Empedocle, Parmenides; Anaxagore, qui, un peu avant la guerre du Peloponese, fit voir le monde construit par un esprit éternel; Socrate, qui un peu aprés ramena la philosophie à l'étude des bonnes mœurs, et fut le pere de la philosophie morale; Platon, son disciple, chef de l'Academie; Aristote, disciple de Platon et precepteur d'Alexandre, chef des Peripateticiens; sous les successeurs d'Alexandre, Zenon, nommé Cittien, d'une ville de l'isle de Chypre où il estoit né, chef des Stoïciens; et Epicure, Athenien, chef des philosophes qui portent son nom, si toutefois on peut nommer philosophes ceux qui nioient ouvertement la Providence et qui, ignorant ce que c'est que le devoir, définissoient la vertu par le plaisir. On peut compter parmi les plus grands philosophes Hippocrate, le pere de la medecine, qui éclata au milieu des autres dans ces heureux temps de la Grece. Les Romains avoient dans le mesme temps une autre espece de philosophie, qui ne consistoit point en disputes ni en discours, mais dans la frugalité, dans la pauvreté, dans les travaux de la vie rustique et dans ceux de la guerre, où ils faisoient leur gloire de celle de leur patrie et du nom romain, ce qui les rendit enfin maistres de l'Italie et de Carthage.

NEUVIÉME ÉPOQUE

SCIPION, OU CARTHAGE VAINCUE.

L'AN 552 de la fondation de Rome, environ deux cent cinquante ans aprés celle de la monarchie des Perses, et deux cens ans avant Jesus-Christ, Carthage fut assujetie aux Romains. Annibal ne laissoit pas sous main de leur susciter des ennemis partout où il pouvoit; mais il ne fit qu'entraisner tous ses amis anciens et nouveaux dans la ruine de sa patrie et dans la sienne. Par les victoires du consul Flaminius (556 — 198), Philippe, roy de Macedoine, allié des Carthaginois, fut abbatu, les rois de Macedoine réduits à l'étroit, et la Grece affranchie de leur joug (558 — 196). Les Romains entreprirent de faire perir Annibal, qu'ils trouvoient encore redoutable aprés sa perte. Ce grand capitaine, réduit à se sauver de son païs (550 — 195), remua l'Orient contre eux et attira leurs armes en Asie. Par ses puissans raisonnemens, Antiochus, surnommé le Grand, roy de Syrie, devint jaloux de leur puissance et leur fit la guerre (561 — 193); mais il ne suivit pas en la faisant les conseils d'Annibal qui l'y avoit engagé. Batu par mer et par terre,

il receut la loy que luy imposa le consul Lucius Scipio, frere de Scipion l'Africain, et il fut renfermé dans le mont Taurus. Annibal, réfugié chez Prusias, roy de Bithynie, échapa aux Romains par le poison (572 — 182). Ils sont redoutez par toute la terre, et ne veulent plus souffrir d'autre puissance que la leur. Les rois estoient obligez de leur donner leurs enfans pour ostages de leur foy. Antiochus, depuis appellé l'Illustre ou Epiphanes, second fils d'Antiochus le Grand, roy de Syrie, demeura long-temps à Rome en cette qualité ; mais, sur la fin du regne de Seleucus Philopator, son frere aisné, il fut rendu (578—176), et les Romains voulurent avoir à sa place Demetrius Soter, fils du roy, alors âgé de dix ans. Dans ce contretemps, Seleucus mourut, et Antiochus usurpa le royaume sur son neveu (579—175). Les Romains estoient appliquez aux affaires de la Macedoine (581—173), où Persée inquietoit ses voisins et ne vouloit plus s'en tenir aux conditions imposées au roy Philippe, son pere.

Ce fut alors que commencerent les persecutions du peuple de Dieu. Antiochus l'Illustre regnoit comme un furieux : il tourna toute sa fureur contre les Juifs, et entreprit de ruiner le temple, la loy de Moïse et toute la nation (583 — 171). L'autorité des Romains l'empescha de se rendre maistre de l'Egypte. Ils faisoient la guerre à Persée, qui, plus prompt à entreprendre qu'à exécuter, perdoit ses alliez par son avarice, et ses armées par sa lascheté. Vaincu par le consul Paul Emile (586—168), il fut

contraint de se livrer entre ses mains. Gentius, roy de l'Illyrie, son allié, abbatu en trente jours par le préteur Anicius, venoit d'avoir un sort semblable. Le royaume de Macedoine, qui avoit duré sept cens ans, et avoit prés de deux cens ans donné des maistres non-seulement à la Grece, mais encore à tout l'Orient, ne fut plus qu'une province romaine. Les fureurs d'Antiochus s'augmentoient contre le peuple de Dieu (587 — 167). On voit paroistre alors la résistance de Mathatias, sacrificateur, de la race de Phinées et imitateur de son zele; les ordres qu'il donne en mourant pour le salut de son peuple (588—166); les victoires de Judas le Machabée, son fils, malgré le nombre infini de ses ennemis (589 — 165); l'élevation de la famille des Asmonéens, ou des Machabées; la nouvelle dédicace du temple (590—164) que les Gentils avoient profané, le gouvernement de Judas, et la gloire du sacerdoce rétablie; la mort d'Antiochus digne de son impieté et de son orgueïl; sa fausse conversion durant sa derniere maladie, et l'implacable colere de Dieu sur ce roy superbe. Son fils Antiochus Eupator encore en bas âge luy succeda, sous la tutele de Lysias, son gouverneur. Durant cette minorité Démetrius Soter, qui estoit en ostage à Rome, crut se pouvoir rétablir; mais il ne put obtenir du senat d'estre renvoyé dans son royaume : la politique romaine aimoit mieux un roy enfant.

Sous Antiochus Eupator, la persecution du peuple de Dieu et les victoires de Judas le Machabée

continuënt (591—163). La division se met dans le royaume de Syrie (592—162). Démetrius s'échape de Rome; les peuples le reconnoissent; le jeune Antiochus est tué avec Lysias, son tuteur. Mais les Juifs ne sont pas mieux traitez sous Démetrius que sous ses prédecesseurs; il éprouve le mesme sort; ses géneraux sont batus par Judas le Machabée; et la main du superbe Nicanor, dont il avoit si souvent menacé le temple, y est attachée. Mais un peu aprés, Judas, accablé par la multitude, fut tué en combatant avec une valeur étonnante (593—161). Son frere Jonathas succede à sa charge, et soustient sa réputation. Réduit à l'extremité, son courage ne l'abandonna pas. Les Romains, ravis d'humilier les rois de Syrie, accorderent aux Juifs leur protection; et l'alliance que Judas avoit envoyé leur demander fut accordée, sans aucun secours toutefois; mais la gloire du nom romain ne laissoit pas d'estre un grand support au peuple affligé.

Les troubles de la Syrie croissent tous les jours. Alexandre Balas, qui se vantoit d'estre fils d'Antiochus l'Illustre, fut mis sur le trone par ceux d'Antioche (600—154). Les rois d'Egypte, perpetuels ennemis de la Syrie, se mesloient dans ses divisions pour en profiter. Ptolomée Philometor soustint Balas. La guerre fut sanglante : Démetrius Soter y fut tué (604—150), et ne laissa pour venger sa mort que deux jeunes princes encore en bas âge, Démetrius Nicator et Antiochus Sidetes. Ainsi l'usurpateur demeura paisible, et le roy d'E-

gypte luy donna sa fille Cleopatre en mariage. Balas, qui se crut au dessus de tout, se plongea dans la débauche et s'attira le mépris de tous ses sujets.

En ce temps Philometor jugea le fameux procés que les Samaritains firent aux Juifs (604 — 150). Ces schismatiques, toûjours opposez au peuple de Dieu, ne manquoient point de se joindre à leurs ennemis, et, pour plaire à Antiochus l'Illustre, leur persecuteur, ils avoient consacré leur temple de Garizim (587—167) à Jupiter Hospitalier [1]. Malgré cette profanation, ces impies ne laisserent pas de soustenir quelque temps aprés à Alexandrie, devant Ptolomée Philometor, que ce temple devoit l'emporter sur celuy de Jerusalem. Les parties contesterent devant le roy, et s'engagerent de part et d'autre, à peine de la vie, à justifier leurs prétentions par les termes de la loy de Moïse [2]. Les Juifs gagnerent leur cause, et les Samaritains furent punis de mort selon la convention. Le mesme roy permit à Onias, de la race sacerdotale, de bastir en Egypte le temple d'Heliopolis sur le modele de celuy de Jerusalem [3], entreprise qui fut condamnée par tout le conseil des Juifs et jugée contraire à la loy.

Cependant Carthage remuoit et souffroit avec peine les loix que Scipion l'Africain luy avoit imposées. Les Romains résolurent sa perte totale, et

---

1. II *Mach.*, VI, 2 ; Joseph., *Ant. Jud.*, lib. II, c. VII.
2. Joseph., *Ant. Jud.*, lib. XII, c. VII.
3. *Ibid.*

la troisiéme guerre punique fut entreprise (606 — 148).

Le jeune Démetrius Nicator, sorti de l'enfance, songeoit à se rétablir sur le trone de ses ancestres, et la molesse de l'usurpateur luy faisoit tout esperer (608 — 146). A son approche Balas se troubla : son beau-pere Philometor se déclara contre luy, parce que Balas ne voulut pas luy laisser prendre son royaume ; l'ambitieuse Cleopatre, sa femme, le quitta pour épouser son ennemi, et il perit enfin de la main des siens aprés la perte d'une bataille. Philometor mourut peu de jours aprés des blessures qu'il y receut, et la Syrie fut délivrée de deux ennemis.

On vit tomber en ce mesme temps deux grandes villes. Carthage fut prise et réduite en cendre par Scipion Æmilien, qui confirma par cette victoire le nom d'Africain dans sa maison, et se montra digne heritier du grand Scipion, son ayeul. Corinthe eut la mesme destinée, et la république ou la ligue des Achéens perit avec elle. Le consul Mummius ruina de fonds en comble cette ville la plus voluptueuse de la Grece et la plus ornée. Il en transporta à Rome les incomparables statuës, sans en connoistre le prix. Les Romains ignoroient les arts de la Grece, et se contentoient de sçavoir la guerre, la politique et l'agriculture.

Durant les troubles de Syrie les Juifs se fortifierent : Jonathas se vit recherché des deux partis, et Nicator victorieux le traita de frere (610 — 144). Il en fut bientost récompensé. Dans une

sedition, les Juifs accourus le tirerent d'entre les mains des rebelles. Jonathas fut comblé d'honneurs; mais, quand le roy se crut asseûré, il reprit les desseins de ses ancestres, et les Juifs furent tourmentez comme auparavant. Les troubles de Syrie recommencerent: Diodote, surnommé Tryphon, éleva un fils de Balas qu'il nomma Antiochus le Dieu, et luy servit de tuteur pendant son bas âge. L'orgueïl de Démetrius souleva les peuples : toute la Syrie estoit en feu; Jonathas sceut profiter de la conjoncture, et renouvella l'alliance avec les Romains (611 — 143). Tout luy succedoit, quand Tryphon, par un manquement de parole, le fit perir avec ses enfans. Son frere Simon, le plus prudent et le plus heureux des Machabées, luy succeda; et les Romains le favoriserent comme ils avoient fait ses prédecesseurs. Tryphon ne fut pas moins infidele à son pupille Antiochus qu'il l'avoit esté à Jonathas. Il fit mourir cet enfant par le moyen des medecins, sous prétexte de le faire tailler de la pierre qu'il n'avoit pas, et se rendit maistre d'une partie du royaume. Simon prit le parti de Démetrius Nicator, roy legitime; et, aprés avoir obtenu de luy la liberté de son païs, il la soustint par les armes contre le rebelle Tryphon (612 — 142). Les Syriens furent chassez de la citadelle qu'ils tenoient dans Jerusalem, et ensuite de toutes les places de la Judée. Ainsi les Juifs, affranchis du joug des gentils par la valeur de Simon, accorderent les droits royaux à luy et à sa famille, et Démetrius Nicator consentit à ce

nouvel établissement. Là commence le nouveau royaume du peuple de Dieu, et la principauté des Asmonéens toûjours jointe au souverain sacerdoce.

En ces temps l'empire des Parthes s'étendit sur la Bactrienne et sur les Indes par les victoires de Mithridate, le plus vaillant des Arsacides. Pendant qu'il s'avançoit vers l'Euphrate, Démetrius Nicator, appellé par les peuples de cette contrée que Mithridate venoit de soumettre, esperoit de réduire à l'obéissance les Parthes que les Syriens traitoient toûjours de rebelles. Il remporta plusieurs victoires ; et, prest à retourner dans la Syrie pour y accabler Tryphon, il tomba dans un piége qu'un général de Mithridate luy avoit tendu : ainsi il demeura prisonnier des Parthes (613 — 141). Tryphon, qui se croyoit asseûré par le malheur de ce prince, se vit tout d'un coup abandonné des siens (614 — 140). Ils ne pouvoient plus souffrir son orgueïl. Durant la prison de Démetrius, leur roy legitime, ils se donnerent à sa femme Cleopatre et à ses enfans; mais il fallut chercher un défenseur à ces princes encore en bas âge. Ce soin regardoit naturellement Antiochus Sidetes, frere de Démetrius : Cleopatre le fit reconnoistre dans tout le royaume. Elle fit plus : Phraate, frere et successeur de Mithridate, traita Nicator en roy et luy donna sa fille Rodogune en mariage. En haine de cette rivale, Cleopatre, à qui elle ostoit la couronne avec son mari, épousa Antiochus Sidetes, et se résolut à regner par toute sorte de crimes. Le

nouveau roy attaqua Tryphon : Simon se joignit à luy dans cette entreprise, et le tyran, forcé dans toutes ses places, finit comme il le méritoit (615 — 139). Antiochus, maistre du royaume, oublia bientost les services que Simon luy avoit rendus dans cette guerre, et le fit perir (619 — 135). Pendant qu'il ramassoit contre les Juifs toutes les forces de la Syrie, Jean Hyrcan, fils de Simon, succeda au pontificat de son pere, et tout le peuple se soumit à luy. Il soustint le siege dans Jerusalem avec beaucoup de valeur; et la guerre qu'Antiochus meditoit contre les Parthes pour delivrer son frere captif luy fit accorder aux Juifs des conditions supportables.

En mesme temps que cette paix se conclut, les Romains, qui commençoient à estre trop riches, trouverent de redoutables ennemis dans la multitude effroyable de leurs esclaves. Eunus, esclave luy-mesme, les souleva en Sicile ; et il fallut employer à les réduire toute la puissance romaine. Un peu aprés, la succession d'Attalus, roy de Pergame, qui fit par son testament (621 — 133) le peuple romain son heritier, mit la division dans la ville. Les troubles des Gracques commencerent. Le seditieux tribunat de Tiberius Gracchus, un des premiers hommes de Rome, le fit perir : tout le senat le tua par la main de Scipion Nasica, et ne vit que ce moyen d'empescher la dangereuse distribution d'argent dont cet éloquent tribun flatoit le peuple. Scipion Æmilien rétablissoit la discipline militaire; et ce grand homme, qui avoit

détruit Carthage, ruina encore en Espagne Numance, la seconde terreur des Romains (622 — 132).

Les Parthes se trouverent foibles contre Sidetes : ses troupes, quoy-que corrompuës par un luxe prodigieux, eurent un succés surprenant. Jean Hyrcan, qui l'avoit suivi dans cette guerre avec ses Juifs, y signala sa valeur, et fit respecter la religion judaïque, lors que l'armée s'arresta pour luy donner le loisir de célebrer un jour de feste [1]. Tout cedoit, et Phraate vit son empire réduit à ses anciennes limites; mais, loin de desesperer de ses affaires, il crut que son prisonnier luy serviroit à les retablir et à envahir la Syrie. Dans cette conjecture, Démetrius éprouva un sort bizarre. Il fut souvent relasché, et autant de fois retenu, suivant que l'esperance ou la crainte prévaloient dans l'esprit de son beaupere; enfin un moment heureux où Phraate ne vit de ressource que dans la diversion qu'il vouloit faire en Syrie par son moyen le mit tout-à-fait en liberté. A ce moment le sort tourna (624 — 130) : Sidetes, qui ne pouvoit soûtenir ses effroyables dépenses que par des rapines insuportables, fut accablé tout d'un coup par un soulevement général des peuples, et perit avec son armée tant de fois victorieuse. Ce fut en vain que Phraate fit courir aprés Démetrius : il n'estoit plus temps; ce prince estoit ren-

---

1. Nic. Damasc., apud Joseph., *Ant. Jud.*, lib. XIII, c. XVI.

tré dans son royaume. Sa femme Cleopatre, qui ne vouloit que regner, retourna bientost avec luy, et Rodogune fut oubliée.

Hyrcan profita du temps : il prit Sichem aux Samaritains, et renversa de fonds en comble le temple de Garizim, deux cens ans aprés qu'il avoit esté basti par Sanabalat. Sa ruine n'empescha pas les Samaritains de continuer leur culte sur cette montagne, et les deux peuples demeurerent irreconciliables. L'année d'aprés toute l'Idumée, unie par les victoires d'Hyrcan au royaume de Judée, receut la loy de Moïse avec la circoncision (625 — 129). Les Romains continuerent leur protection à Hyrcan, et luy firent rendre (626 — 128) les villes que les Syriens lui avoient ostées.

L'orgueil et les violences de Démetrius Nicator ne laisserent pas la Syrie longtemps tranquille. Les peuples se révolterent. Pour entretenir leur révolte, l'Egypte ennemie leur donna un roy (629—125) : ce fut Alexandre Zebina fils de Balas. Démetrius fut batu, et Cleopatre, qui crut regner plus absolument sous ses enfans que sous son mari, le fit périr. Elle ne traita pas mieux son fils aisné Seleucus, qui vouloit regner malgré elle (630—124). Son second fils Antiochus, appelé Grypus, avoit defait les rebelles et revenoit victorieux : Cleopatre luy presenta en céremonie la coupe empoisonnée, que son fils, averti de ses desseins pernicieux, luy fit avaler (633—121). Elle laissa en mourant une semence éternelle de divisions entre les enfans qu'elle avoit eû des deux freres Déme-

trius Nicator et Antiochus Sidetes. La Syrie, ainsi agitée, ne fut plus en état de troubler les Juifs. Jean Hyrcan prit Samarie (645 — 109), et ne put convertir les Samaritains. Cinq ans aprés il mourut (650 — 104) : la Judée demeura paisible à ses deux enfans Aristobule et Alexandre Jannée, qui regnerent l'un aprés l'autre (651 — 103) sans estre incommodez des rois de Syrie.

Les Romains laissoient ce riche royaume se consumer par luy-mesme, et s'étendoient du costé de l'Occident. Durant les guerres de Démetrius Nicator et de Zebina (629 — 125), ils commencerent à s'étendre au delà des Alpes; et Sextius, vainqueur des Gaulois nommez Saliens (630 — 124), établit dans la ville d'Aix une colonie qui porte encore son nom. Les Gaulois se défendoient mal. Fabius dompta les Allobroges (631 — 123) et tous les peuples voisins ; et la mesme année (633 — 121) que Grypus fit boire à sa mere le poison qu'elle luy avoit préparé, la Gaule Narbonoise réduite en province receut le nom de province romaine. Ainsi l'empire romain s'agrandissoit et occupoit peu à peu toutes les terres et toutes les mers du monde connu. Mais, autant que la face de la république paroissoit belle au dehors par les conquestes, autant étoit-elle défigurée par l'ambition desordonnée de ses citoyens et par ses guerres intestines. Les plus illustres des Romains devinrent les plus pernicieux au bien public. Les deux Gracques, en flatant le peuple, commencerent des divisions qui ne finirent qu'avec la république. Caïus

frere de Tiberius, ne put souffrir qu'on eût fait mourir un si grand homme d'une maniere tragique. Animé à la vengeance par des mouvemens qu'on crut inspirez par l'ombre de Tiberius, il arma tous les citoyens les uns contre les autres ; et, à la veille de tout détruire, il périt d'une mort semblable à celle qu'il vouloit venger. L'argent faisoit tout à Rome. Jugurtha, roy de Numidie, souïllé du meurtre de ses freres (635, 640, 641), que le peuple romain protegeoit, se défendit plus long-temps par ses largesses que par ses armes; et Marius, qui acheva de le vaincre (648 — 106), ne put parvenir au commandement qu'en animant le peuple contre la noblesse.

Les esclaves armerent encore une fois dans la Sicile (651 — 103), et leur seconde révolte ne cousta pas moins de sang aux Romains que la premiere. Marius batit (652 — 102) les Teutons, les Cimbres et les autres peuples du Nort qui penetroient dans les Gaules, dans l'Espagne et dans l'Italie. Les victoires qu'il en remporta furent une occasion de proposer de nouveaux partages de terre (654 — 100) : Metellus, qui s'y opposoit, fut contraint de ceder au temps, et les divisions ne furent éteintes que par le sang de Saturninus, tribun du peuple. Pendant que Rome protegeoit (660 — 94; 666 — 88) la Cappadoce contre Mithridate, roy de Pont, et qu'un si grand ennemi cedoit aux forces romaines avec la Grece qui estoit entrée dans ses interests (668 — 86), l'Italie, exercée aux armes par tant de guerres soustenuës ou contre les

Romains, ou avec eux, mit leur empire en peril par une révolte universelle (663—91). Rome se vit dechirée dans les mesmes temps par les fureurs de Marius et de Sylla (666, 667 et suiv.), dont l'un avoit fait trembler le Midi et le Nort, et l'autre estoit vainqueur de la Grece et de l'Asie. Sylla, qu'on nommoit l'Heureux, le fut trop contre sa patrie, que sa dictature tyrannique mit en servitude (672—82). Il put bien quitter volontairement la souveraine puissance (675—79); mais il ne put empescher l'effet du mauvais exemple. Chacun voulut dominer. Sertorius, zelé partisan de Marius, se cantonna dans l'Espagne (680—74) et se ligua avec Mithridate (681—73). Contre un si grand capitaine, la force fut inutile, et Pompée ne put réduire ce parti qu'en y mettant la division. Il n'y eut pas jusqu'à Spartacus, gladiateur, qui ne crust pouvoir aspirer au commandement. Cet esclave ne fit pas moins de peine aux préteurs et aux consuls que Mithridate en faisoit à Lucullus (683—71). La guerre des gladiateurs devint redoutable à la puissance romaine : Crassus avoit peine à la finir, et il fallut envoyer contre eux le grand Pompée.

Lucullus prenoit le dessus en Orient (686—68). Les Romains passerent l'Euphrate; mais leur général, invincible contre l'ennemi, ne put tenir dans le devoir ses propres soldats. Mithridate, souvent batu sans jamais perdre courage, se relevoit; et le bonheur de Pompée sembloit necessaire à terminer cette guerre. Il venoit de purger les mers des pi-

rates qui les infestoient (687—67) depuis la Syrie jusqu'aux colonnes d'Hercule, quand il fut envoyé contre Mithridate. Sa gloire parut alors élevée au comble. Il achevoit de soumettre ce vaillant roy, l'Armenie où il s'étoit refugié, l'Iberie et l'Albanie qui le soustenoient (689—65), la Syrie dechirée par ses factions, la Judée (691—63) où la division des Asmonéens ne laissa à Hyrcan II, fils d'Alexandre Jannée, qu'une ombre de puissance, et enfin tout l'Orient; mais il n'eust pas eu où triompher de tant d'ennemis sans le consul Ciceron, qui sauvoit la ville des feux que luy préparoit Catilina suivi de la plus illustre noblesse de Rome. Ce redoutable parti fut ruiné par l'éloquence de Ciceron plustost que par les armes de C. Antonius, son collegue.

La liberté du peuple romain n'en fut pas plus asseûrée. Pompée regnoit dans le senat, et son grand nom le rendoit maistre absolu de toutes les déliberations. Jules Cesar, en domptant les Gaules (696 et suiv. —58), fit à sa patrie la plus utile conqueste qu'elle eust jamais faite. Un si grand service le mit en estat d'établir sa domination dans son païs. Il voulut premierement égaler, et ensuite surpasser Pompée.

Les immenses richesses de Crassus luy firent croire qu'il pourroit partager la gloire de ces deux grands hommes, comme il partageoit leur autorité. Il entreprit temerairement (700—54) la guerre contre les Parthes, funeste à luy et à sa patrie (701—53). Les Arsacides vainqueurs insulterent par

Universitas

de cruelles railleries à l'ambition des Romains et à l'avarice insatiable de leur général. Mais la honte du nom romain ne fut pas le plus mauvais effet de la défaite de Crassus. Sa puissance contrebalançoit celle de Pompée et de Cesar, qu'il tenoit unis comme malgré eux. Par sa mort, la digue qui les retenoit fut rompuë. Les deux rivaux, qui avoient en main toutes les forces de la république, décide-rent leur querelle à Pharsale (705—49) par une bataille sanglante. Cesar victorieux parut en un moment par tout l'univers, en Egypte (706—48), en Asie (707—47), en Mauritanie (708—46), en Espagne (709—45). Vainqueur de tous côtez, il fut reconnu comme maistre (710—44) à Rome et dans tout l'empire. Brutus et Cassius crurent af-franchir leurs citoyens en le tuant comme un tyran malgré sa clemence.

Rome retomba (711—43) entre les mains de Marc-Antoine, de Lepide et du jeune Cesar Oc-tavien, petit-neveu de Jules Cesar et son fils par adoption, trois insupportables tyrans dont le trium-virat et les proscriptions font encore horreur en les lisant. Mais elles furent trop violentes pour durer long-temps. Ces trois hommes partagent l'em-pire. Cesar garde l'Italie, et, changeant incontinent en douceur ses premieres cruautez, il fait croire qu'il y a esté entraisné par ses collegues. Les restes de la république perissent avec Brutus et Cassius (712—42). Antoine et Cesar, aprés avoir ruiné Lepide (713—36), se tournent l'un contre l'autre (722—32). Toute la puissance ro-

maine se met sur la mer. Cesar gagne la bataille Actiaque (723 — 31); les forces de l'Egypte et de l'Orient, qu'Antoine menoit avec luy, sont dissipées; tous ses amis l'abandonnent, et mesme sa Cleopatre pour laquelle il s'étoit perdu. Herode, Iduméen, qui luy devoit tout, est contraint de se donner au vainqueur (724—30), et se maintient par ce moyen dans la possession du royaume de Judée, que la foiblesse du vieux Hyrcan avoit fait perdre entierement aux Asmonéens. Tout cede à la fortune de Cesar : Alexandrie luy ouvre ses portes; l'Egypte devient une province romaine; Cleopatre, qui desespere de la pouvoir conserver, se tuë ellemesme aprés Antoine; Rome tend les bras à Cesar, qui demeure, sous le nom d'Auguste (727 — 27) et sous le titre d'empereur, seul maistre de tout l'empire. Il dompte (730 — 24) vers les Pyrenées les Cantabres et les Asturiens révoltez; l'Ethiopie luy demande la paix (732 — 22); les Parthes épouvantez luy renvoyent (734 — 20) les étendars pris sur Crassus avec tous les prisonniers romains; les Indes recherchent son alliance; ses armes se font sentir aux Rhetes ou Grisons, que leurs montagnes ne peuvent défendre (739 — 15); la Pannonie le reconnoist (742 — 12); la Germanie le redoute (747 — 7), et le Veser reçoit ses loix. Victorieux par mer et par terre, il ferme le temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jesus-Christ vient au monde (753, 754).

DIXIÉME ÉPOQUE

NAISSANCE DE JESUS-CHRIST.

Septiéme et dernier âge du monde.

Nous voila enfin arrivez à ces temps, tant désirez par nos peres, de la venuë du Messie. Ce nom veut dire le Christ ou l'Oint du Seigneur ; et Jesus-Christ le merite comme pontife, comme roy et comme prophete.

On ne convient pas de l'année précise où il vint au monde, et on convient que sa vraye naissance devance de quelques années nostre ére vulgaire, que nous suivrons pourtant avec tous les autres pour une plus grande commodité. Sans disputer davantage sur l'année de la naissance de Nostre-Seigneur, il suffit que nous sçachions qu'elle est arrivée environ l'an 4000 du monde. Les uns la mettent un peu auparavant, les autres un peu aprés, et les autres précisément en cette année : diversité qui provient autant de l'incertitude des années du monde que de celle de la naissance de Nostre-Seigneur. Quoy qu'il en soit, ce fut environ ce temps, mille ans aprés la dédicace du temple,

et l'an 754 de Rome, que Jesus-Christ, Fils de Dieu dans l'éternité, fils d'Abraham et de David dans le temps, naquit d'une vierge. Cette époque est la plus considerable de toutes, non seulement par l'importance d'un si grand évenement, mais encore parce que c'est celle d'où il y a plusieurs siécles que les Chrestiens commencent à compter leurs années. Elle a encore cecy de remarquable qu'elle concourt à peu prés avec le temps où Rome retourne à l'état monarchique sous l'empire paisible d'Auguste. Tous les arts fleurirent de son temps, et la poësie latine fut portée à sa derniere perfection par Virgile et par Horace, que ce prince n'excita pas seulement par ses bienfaits, mais encore en leur donnant un libre accés auprés de luy.

La naissance de Jesus-Christ fut suivie de prés de la mort d'Herode. Son royaume fut partagé entre ses enfans, et le principal partage ne tarda pas à tomber entre les mains des Romains (8). Auguste acheva son regne avec beaucoup de gloire (14). Tibere, qu'il avoit adopté, luy succeda sans contradiction, et l'empire fut reconnu pour hereditaire dans la maison des Cesars. Rome eut beaucoup à souffrir de la cruelle politique de Tibere : le reste de l'empire fut assez tranquille. Germanicus, neveu de Tibere, appaisa les armées rebelles, refusa l'empire, batit le fier Arminius, poussa ses conquestes jusqu'à l'Elbe (16) ; et, s'estant attiré avec l'amour de tous les peuples la jalousie de son oncle (17), ce barbare le fit mourir ou de chagrin

ou par le poison (19). A la quinziéme année de Tibere, saint Jean-Baptiste paroist (28) : Jesus-Christ se fait baptiser par ce divin Précurseur (30); le Pere éternel reconnoist son Fils bien-aimé par une voix qui vient d'enhaut; le Saint-Esprit descend sur le Sauveur, sous la figure pacifique d'une colombe : toute la Trinité se manifeste. Là commence avec la soixante-dixiéme semaine de Daniel la prédication de Jesus-Christ. Cette derniere semaine estoit la plus importante et la plus marquée. Daniel l'avoit separée des autres, comme la semaine où l'alliance devoit estre confirmée, et au milieu de laquelle les anciens sacrifices devoient perdre leur vertu [1]. Nous la pouvons appeller la semaine des mysteres. Jesus-Christ y établit sa mission et sa doctrine par des miracles innombrables, et ensuite par sa mort (33). Elle arriva la quatriéme année de son ministere, qui fut aussi la quatriéme année de la derniere semaine de Daniel, et cette grande semaine se trouve de cette sorte justement coupée au milieu par cette mort.

Ainsi le compte des semaines est aisé à faire, ou plustost il est tout fait. Il n'y a qu'à ajouster à quatre cent cinquante-trois ans, qui se trouveront depuis l'an 300 de Rome, et le vingtiéme d'Artaxerxe, jusqu'au commencement de l'ére vulgaire, les trente ans de cette ére qu'on voit aboutir à la quinziéme année de Tibere et au baptesme de Nostre Seigneur; il se fera de ces deux

1. *Dan.*, IX, 27.

sommes quatre cent quatre-vingt-trois ans : des sept ans qui restent encore pour en achever quatre cent quatre-vingt-dix, le quatriéme, qui fait le milieu, est celuy où Jesus-Christ est mort; et tout ce que Daniel a prophetisé est visiblement renfermé dans le terme qu'il s'est prescrit. On n'auroit pas mesme besoin de tant de justesse, et rien ne force à prendre dans cette extrême rigueur le milieu marqué par Daniel. Les plus difficiles se contenteroient de le trouver en quelque point que ce fust entre les deux extrémitez : ce que je dis afin que ceux qui croiroient avoir des raisons pour mettre un peu plus haut ou un peu plus bas le commencement d'Artaxerxe, ou la mort de Nostre-Seigneur, ne se gesnent pas dans leur calcul, et que ceux qui voudroient tenter d'embarrasser une chose claire par des chicanes de chronologie se défassent de leur inutile subtilité.

Les tenebres qui couvrirent toute la face de la terre en plein midy, et au moment que Jesus-Christ fut crucifié [1], sont prises pour une éclipse ordinaire par les auteurs payens, qui ont remarqué ce mémorable évenement [2]. Mais les premiers Chrestiens, qui en ont parlé aux Romains comme d'un prodige marqué non seulement par leurs auteurs, mais encore par les registres publics [3], ont

1. Matth., xxv, 45.
2. Phleg., xiii ; Olymp. Thall., *Hist.*, iii.
3. Tertull., *Apol.*, xxi ; Orig., *cont. Cels.*, et *Tract.*, xxxv, *in Matth.* ; Euseb. et Hieron., *in Chron.* Jul. Afric., *ibid.*

fait voir que ni au temps de la pleine lune où Jesus-Christ estoit mort, ni dans toute l'année où cette éclipse est observée, il ne pouvoit en estre arrivé aucune qui ne fust surnaturelle. Nous avons les propres paroles de Phlegon, affranchi d'Adrien, citées dans un temps où son livre estoit entre les mains de tout le monde, aussi bien que les *Histoires syriaques* de Thallus qui l'a suivi; et la quatriéme année de la deux cent deuxiéme Olympiade marquée dans les *Annales* de Phlegon est constamment celle de la mort de Nostre-Seigneur.

Pour achever les mysteres, Jesus-Christ sort du tombeau le troisiéme jour; il apparoist à ses disciples; il monte aux cieux en leur présence; il leur envoye le Saint-Esprit; l'Église se forme; la persécution commence; saint Estienne est lapidé; saint Paul est converti.

Un peu aprés Tibere meurt (37). Caligula, son petit-neveu, son fils par adoption et son successeur, étonne l'univers par sa folie cruelle et brutale; il se fait adorer et ordonne que sa statuë soit placée dans le temple de Jerusalem (40). Chereas délivre le monde de ce monstre (41). Claudius regne malgré sa stupidité. Il est deshonoré par Messaline, sa femme, qu'il redemande aprés l'avoir fait mourir (48). On le remarie (49) avec Agrippine, fille de Germanicus. Les Apostres tiennent le concile de Jerusalem (50)[1], où saint Pierre parle le premier comme il fait par tout ail-

1. *Act.*, XV.

leurs. Les Gentils convertis y sont affranchis des cérémonies de la loy. La sentence en est prononcée au nom du Saint-Esprit et de l'Église. Saint Paul et saint Barnabé portent le decret du concile aux Églises, et enseignent aux fideles à s'y soumettre [1]. Telle fut la forme du premier concile.

Le stupide empereur desherita son fils Britannicus, et adopta Neron, fils d'Agrippine. En récompense elle empoisonna (54) ce trop facile mari. Mais l'empire de son fils ne luy fut pas moins funeste à elle-mesme qu'à tout le reste de la république. Corbulon fit tout l'honneur de ce regne par les victoires qu'il remporta sur les Parthes et sur les Armeniens (58, 60, 62, 63).

Neron commença dans le mesme temps la guerre contre les Juifs (66) et la persécution contre les Chrestiens. C'est le premier empereur qui ait persécuté l'Église. Il fit mourir à Rome saint Pierre et saint Paul (67). Mais, comme dans le mesme temps il persecutoit tout le genre humain, on se révolta contre luy de tous costez; il apprit que le senat l'avoit condamné, et se tua luy-mesme (68). Chaque armée fit un empereur : la querelle se décida auprés de Rome, et dans Rome mesme, par d'effroyables combats. Galba, Othon et Vitellius y perirent (69); l'empire affligé se reposa sous Vespasien (70). Mais les Juifs furent reduits à l'extremité; Jerusalem fut prise et bruslée. Tite, fils et successeur (79) de Vespasien, donna au monde une

1. *Act.*, XVI, 4.

courte joye ; et ses jours, qu'il croyoit perdus quand ils n'estoient pas marquez de quelque bienfait, se précipiterent trop viste. On vit revivre Neron en la personne de Domitien. La persecution se renouvella (93). Saint Jean, sorti de l'huile bouïllante, fut rélegué dans l'isle de Patmos, où il écrivit son Apocalypse (95). Un peu aprés il écrivit son évangile, âgé de quatre-vingt-dix ans, et joignit la qualité d'évangeliste à celle d'apostre et de prophete.

Depuis ce temps les Chrestiens furent toûjours persecutez, tant sous les bons que sous les mauvais empereurs. Ces persecutions se faisoient tantost par les ordres des empereurs et par la haine particuliere des magistrats, tantost par le soulevement des peuples, et tantost par des decrets prononcez authentiquement dans le senat sur les rescrits des princes, ou en leur presence. Alors la persecution estoit plus universelle et plus sanglante ; et ainsi la haine des infideles, toûjours obstinée à perdre l'Église, s'excitoit de temps en temps elle-mesme à de nouvelles fureurs. C'est par ces renouvellemens de violence que les historiens ecclesiastiques comptent dix persecutions sous dix empereurs. Dans de si longues souffrances, les Chrestiens ne firent jamais la moindre sedition. Parmi tous les fideles, les évesques estoient toûjours les plus attaquez. Parmi toutes les Églises, l'Église de Rome fut persecutée avec le plus de violence ; et les papes confirmerent souvent par leur sang l'évangile qu'ils annonçoient à toute la terre.

Domitien est tué ; l'empire commence à respirer

sous Nerva (96). Son grand âge ne luy permet pas de rétablir les affaires; mais, pour faire durer le repos public, il choisit Trajan pour son successeur (97). L'empire, tranquille au dedans et triomphant au dehors, ne cesse d'admirer un si bon prince (98). Aussi avoit-il pour maxime qu'il falloit que ses citoyens le trouvassent tel qu'il eust voulu trouver l'empereur s'il eust esté simple citoyen. Ce prince dompta les Daces et Décebale leur roy (102-106), étendit ses conquestes en Orient (115, 116), donna un roy aux Parthes, et leur fit craindre la puissance romaine : heureux que l'yvrognerie et ses infames amours, vices si déplorables dans un si grand prince, ne luy ayent rien fait entreprendre contre la justice.

A des temps si avantageux pour la république succederent (117) ceux d'Adrien, meslez de bien et de mal. Ce prince maintint la discipline militaire (120), vescut luy-mesme militairement et avec beaucoup de frugalité (123); soulagea les provinces (125), fit fleurir les arts et la Grece, qui en estoit la mere (126). Les Barbares furent tenus en crainte par ses armes et par son autorité (130). Il rebastit Jerusalem (135) à qui il donna son nom, et c'est de là que luy vient le nom d'Ælia; mais il en bannit les Juifs toûjours rebelles à l'empire. Ces opiniastres trouverent en luy un impitoyable vengeur. Il deshonora par ses cruautez et par ses amours monstrueuses un regne si éclatant. Son infame Antinoüs, dont il fit un dieu (131), couvre de honte toute sa vie. L'empereur sembla réparer ses fautes

et rétablir sa gloire effacée en adoptant Antonin le Pieux (138), qui adopta Marc Aurele le sage et le philosophe. En ces deux princes paroissent deux beaux caracteres (139-161). Le pere, toûjours en paix, est toûjours prest dans le besoin à faire la guerre; le fils est toûjours en guerre, toûjours prest à donner la paix à ses ennemis et à l'empire. Son pere Antonin luy avoit appris qu'il valoit mieux sauver un seul citoyen que de défaire mille ennemis. Les Parthes (162) et les Marcomans (169) éprouverent la valeur de Marc-Aurele; les derniers estoient des Germains que cet empereur achevoit de dompter quand il mourut. Par la vertu des deux Antonins, ce nom devint les délices des Romains.

La gloire d'un si beau nom ne fut effacée ni par la molesse de Lucius Verus, frere de Marc-Aurele et son collegue dans l'empire, ni par les brutalitez de Commode, son fils et son successeur (180). Celuy-cy, indigne d'avoir un tel pere, en oublia les enseignemens et les exemples. Le senat et les peuples le détesterent; ses plus assidus courtisans et sa maistresse le firent mourir (192). Son successeur Pertinax, vigoureux défenseur de la discipline militaire, se vit immolé (193) à la fureur des soldats licentieux, qui l'avoient un peu auparavant élevé malgré luy à la souveraine puissance.

L'empire, mis à l'encan par l'armée, trouva un acheteur. Le jurisconsulte Didius Julianus hazarda ce hardi marché : il luy en cousta la vie; Severe Africain le fit mourir, vengea Pertinax, passa de l'Orient en Occident, triompha en Syrie (194, 195),

en Gaule (197) et dans la Grande-Bretagne (207-209). Rapide conquerant, il égala Cesar par ses victoires; mais il n'imita pas sa clemence. Il ne put mettre la paix parmi ses enfans (208). Bassien ou Caracalla, son fils aisné, faux imitateur d'Alexandre, aussitost aprés la mort de son pere (211), tua son frere Geta, empereur comme luy, dans le sein de Julie, leur mere commune (212), passa sa vie dans la cruauté et dans le carnage et s'attira à luy-mesme une mort tragique. Severe luy avoit gagné le cœur des soldats et des peuples, en luy donnant le nom d'Antonin; mais il n'en sceut pas soustenir la gloire (218). Le Syrien Heliogabale, ou plûtost Alagabale, son fils, ou du moins réputé pour tel, quoy-que le nom d'Antonin luy eust donné d'abord le cœur des soldats et la victoire sur Macrin, devint aussitost aprés par ses infamies l'horreur du genre humain, et se perdit luy-mesme. Alexandre Severe, fils de Mamée, son parent et son successeur (222), vescut trop peu pour le bien du monde. Il se plaignoit d'avoir plus de peine à contenir ses soldats qu'à vaincre ses ennemis. Sa mere, qui le gouvernoit, fut cause de sa perte (235), comme elle l'avoit esté de sa gloire. Sous luy Artaxerxe Persien tua son maistre Artaban, dernier roy des Parthes, et rétablit l'empire des Perses en Orient (233).

En ces temps l'Église encore naissante remplissoit toute la terre [1], et non seulement l'Orient, où

1. Tertull., *adv. Jud.*, c. VII; *Apolog.*, c. XXXVII.

elle avoit commencé, c'est à dire la Palestine, la Syrie, l'Egypte, l'Asie Mineure et la Grece; mais encore dans l'Occident, outre l'Italie, les diverses nations des Gaules, toutes les provinces d'Espagne, l'Afrique, la Germanie, la Grande-Bretagne dans les endroits impenetrables aux armes romaines; et encore, hors de l'empire, l'Armenie, la Perse, les Indes, les peuples les plus barbares, les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Getuliens, et jusqu'aux isles les plus inconnuës. Le sang de ses martyrs la rendoit feconde. Sous Trajan, saint Ignace, évesque d'Antioche, fut exposé aux bestes farouches (107). Marc-Aurele, malheureusement prévenu des calomnies dont on chargeoit le christianisme, fit mourir saint Justin le Philosophe et l'apologiste de la religion chrétienne (163). Saint Polycarpe, évesque de Smyrne, disciple de saint Jean, à l'âge de quatre-vingts ans, fut condamné au feu sous le mesme prince (167). Les saints martyrs de Lion et de Vienne endurerent des supplices inoüïs (177), à l'exemple de saint Photin leur évesque, âgé de quatre-vingt-dix ans. L'Église gallicane remplit tout l'univers de sa gloire. Saint Irenée, disciple de saint Polycarpe et successeur de saint Photin, imita son prédecesseur, et mourut martyr sous Severe avec un grand nombre de fidèles de son Église (202).

Quelquefois la persecution se ralentissoit. Dans une extréme disette d'eau que Marc-Aurele souffrit en Germanie, une legion chrestienne obtint une pluye capable d'étancher la soif de son armée,

et accompagnée de coups de foudre qui épouvanterent ses ennemis (174). Le nom de Foudroyante fut donné ou confirmé à la legion par ce miracle. L'empereur en fut touché, et écrivit au senat en faveur des Chrestiens. A la fin ses devins luy persuaderent d'attribuer à ses dieux et à ses prieres un miracle que les payens ne s'avisoient pas seulement de souhaiter. D'autres causes suspendoient ou adoucissoient quelquefois la persecution pour un peu de temps; mais la superstition, vice que Marc-Aurele ne put éviter, la haine publique, et les calomnies qu'on imposoit aux Chrestiens prévaloient bientost. La fureur des payens se ralumoit, et tout l'empire ruisseloit du sang des martyrs. La doctrine accompagnoit les souffrances.

Sous Severe, et un peu aprés, Tertullien, prestre de Carthage, éclaira l'Église par ses écrits, la défendit par un admirable *Apologetique,* et la quitta enfin aveuglé par une orgueilleuse severité et séduit par les visions du faux prophete Montanus (215). A peu prés dans le mesme temps, le saint prestre Clement Alexandrin déterra les antiquitez du paganisme pour le confondre. Origene, fils du saint martyr Leonide, se rendit célebre par toute l'Église dés sa premiere jeunesse et enseigna de grandes veritez qu'il mesloit de beaucoup d'erreurs. Le philosophe Ammonius fit servir à la religion la philosophie platonicienne, et s'attira le respect mesme des payens.

Cependant les Valentiniens, les Gnostiques et d'autres sectes impies combatoient l'Évangile par

de fausses traditions : saint Irenée leur oppose la tradition et l'autorité des Églises apostoliques, sur tout de celle de Rome, fondée par les apostres saint Pierre et saint Paul, et la principale de toutes [1]. Tertullien fait la mesme chose [2]. L'Église n'est ébranlée ni par les héresies, ni par les schismes, ni par la chute de ses docteurs les plus illustres. La sainteté de ses mœurs est si éclatante qu'elle luy attire les loüanges de ses ennemis.

Les affaires de l'empire se brouïlloient d'une terrible maniere. Aprés la mort d'Alexandre (235), le tyran Maximin, qui l'avoit tué, se rendit le maistre, quoyque de race gothique. Le senat luy opposa quatre empereurs, qui perirent tous en moins de deux ans. Parmi eux estoient les deux Gordiens pere et fils (236, 237), cheris du peuple romain. Le jeune Gordien, leur fils, quoyque dans une extrême jeunesse (238) il montrast une sagesse consommée, défendit à peine contre les Perses l'empire affoibli par tant de divisions (242). Il avoit repris sur eux beaucoup de places importantes. Mais Philippe, Arabe, tua un si bon prince (244); et, de peur d'être accablé par deux empereurs que le senat élut l'un aprés l'autre, il fit une paix honteuse (245) avec Sapor, roy de Perse. C'est le premier des Romains qui ait abandonné par traité quelques terres de l'empire. On dit qu'il embrassa la religion chrestienne dans un

1. Iren., lib. III, c. I, II, III.
2. *De præsc. adv. Hær.*, c. XXXVI.

temps où tout à coup il parut meilleur, et il est vray qu'il fut favorable aux Chrestiens. En haine de cet empereur, Déce, qui le tua (249), renouvella la persecution avec plus de violence que jamais [1].

L'Église s'étendit de tous costez, principalement dans les Gaules [2], et l'empire perdit bientost Déce (251) qui le défendoit vigoureusement. Gallus et Volusien passerent bien viste; Emylien ne fit que paroistre; la souveraine puissance fut donnée à Valerien (254), et ce venerable vieillard y monta par toutes les dignitez. Il ne fut cruel qu'aux Chrestiens (257). Sous luy le pape saint Estienne et saint Cyprien, évesque de Carthage, malgré toutes leurs disputes qui n'avoient point rompu la communion, receurent tous deux la mesme couronne (258). L'erreur de saint Cyprien, qui rejettoit le baptesme donné par les héretiques, ne nuisit ni à luy ni à l'Église (256). La tradition du Saint-Siege se soustint par sa propre force contre les specieux raisonnemens et contre l'autorité d'un si grand homme, encore que d'autres grands hommes défendissent la mesme doctrine. Une autre dispute fit plus de mal. Sabellius confondit ensemble les trois personnes divines, et ne connut en Dieu qu'une seule personne sous trois noms (257). Cette nouveauté étonna l'Église, et saint Denys, évesque d'Alexandrie, découvrit au pape

1. Euseb., *Hist. eccl.*, lib. VI, c. XXXIX.
2. Greg. Tur., *Hist. Franc.*, lib. I, c. XXVIII.

saint Sixte II les erreurs de cet héresiarque[1]. Ce saint pape suivit de prés au martyre saint Estienne son prédecesseur : il eut la teste tranchée, et laissa un plus grand combat à soustenir à son diacre saint Laurent.

C'est alors qu'on voit commencer l'inondation des Barbares (258, 259, 260). Les Bourguignons et d'autres peuples germains, les Gots autrefois appellez les Getes, et d'autres peuples qui habitoient vers le Pont-Euxin et au delà du Danube, entrerent dans l'Europe ; l'Orient fut envahi par les Scythes asiatiques et par les Perses. Ceux-cy défirent Valerien, qu'ils prirent ensuite par une infidelité ; et, aprés luy avoir laissé achever sa vie dans un pénible esclavage, ils l'écorcherent pour faire servir sa peau déchirée de monument à leur victoire. Gallien, son fils et son collegue, acheva de tout perdre par sa molesse (261). Trente tyrans partagerent l'empire. Odenat, roy de Palmyre (264), ville ancienne dont Salomon est le fondateur, fut le plus illustre de tous : il sauva les provinces d'Orient des mains des Barbares, et s'y fit reconnoistre. Sa femme Zenobie marchoit avec luy à la teste des armées, qu'elle commanda seule aprés sa mort, et se rendit célebre par toute la terre pour avoir joint la chasteté avec la beauté, et le sçavoir avec la valeur. Claudius II (268) et Aurelien aprés luy (270) rétablirent les affaires de l'empire. Pendant qu'ils abbatoient les Gots avec

1. Euseb., *Hist. eccl.*, lib. VII, c. VI.

les Germains par des victoires signalées, Zenobie conservoit à ses enfans les conquestes de leur pere. Cette princesse penchoit au judaïsme. Pour l'attirer, Paul Samosate, évesque d'Antioche, homme vain et inquiet, enseigna son opinion judaïque sur la personne de Jesus-Christ, qu'il ne faisoit qu'un pur homme[1]. Aprés une longue dissimulation d'une si nouvelle doctrine, il fut convaincu et condamné au concile d'Antioche. La reine Zenobie soustint la guerre contre Aurelien (273), qui ne dédaigna pas de triompher d'une femme si célebre (274). Parmi de perpetuels combats, il sceut faire garder aux gens de guerre la discipline romaine, et montra qu'en suivant les anciens ordres et l'ancienne frugalité on pouvoit faire agir de grandes armées au dedans et au dehors sans estre à charge à l'empire.

Les Francs commençoient alors à se faire craindre[2]. C'estoit une ligue de peuples germains qui habitoient le long du Rhin. Leur nom montre qu'ils étoient unis par l'amour de la liberté. Aurelien les avoit batus estant particulier, et les tint en crainte estant empereur. Un tel prince se fit haïr par ses actions sanguinaires. Sa colere trop redoutée luy causa la mort (275). Ceux qui se croyoient en péril le prévinrent, et son secretaire

1. Euseb., *Hist. eccl.*, lib VII, c. XXVII et sqq.; Athan., *Ad solit.*; Theod., *Hær. Fab.*, lib. II, fab. VIII; Niceph., lib. VI, c. XXVII.

2. *Hist. Aug. Aurel.*, c. VII; Flor., c. II; Prob., c. XI, XII; Firm., etc., c. XIII.

menacé se mit à la teste de la conjuration. L'armée, qui le vit perir par la conspiration de tant de chefs, refusa d'élire un empereur, de peur de mettre sur le trone un des assassins d'Aurelien, et le senat, rétabli dans son ancien droit, élut Tacite. Ce nouveau prince estoit venerable par son âge et par sa vertu; mais il devint odieux par les violences d'un parent à qui il donna le commandement de l'armée, et perit avec luy dans une sedition le sixiéme mois de son regne (276). Ainsi son élevation ne fit que précipiter le cours de sa vie. Son frere Florien prétendit l'empire par droit de succession, comme le plus proche heritier. Ce droit ne fut pas reconnu : Florien fut tué, et Probus forcé par les soldats à recevoir l'empire, encore qu'il les menaçast de les faire vivre dans l'ordre.

Tout flechit sous un si grand capitaine : les Germains et les Francs, qui vouloient entrer dans les Gaules, furent repoussez (277); et, en Orient aussi bien qu'en Occident, tous les Barbares respecterent les armes romaines (278-280). Un guerrier si redoutable aspiroit à la paix, et fit esperer à l'empire de n'avoir plus besoin de gens de guerre. L'armée se vengea (282) de cette parole et de la regle severe que son empereur luy faisoit garder. Un moment aprés, étonnée de la violence qu'elle exerça sur un si grand prince, elle honora sa memoire, et luy donna pour successeur Carus (283), qui n'estoit pas moins zelé que luy pour la discipline. Ce vaillant prince vengea son

prédecesseur, et reprima les Barbares à qui la mort de Probus avoit rendu le courage. Il alla en Orient combattre les Perses avec Numerien, son second fils, et opposa aux ennemis du costé du Nort son fils aisné Carinus, qu'il fit Cesar. C'estoit la seconde dignité et le plus proche degré pour parvenir à l'empire. Tout l'Orient trembla devant Carus : la Mesopotamie se soumit; les Perses divisez ne purent luy résister. Pendant que tout luy cedoit, le Ciel l'arresta par un coup de foudre. A force de le pleurer, Numerien fut prest à perdre les yeux. Que ne fait dans les cœurs l'envie de regner! Loin d'estre touché de ses maux, son beau-pere Aper le tua (284); mais Diocletien vengea sa mort, et parvint enfin à l'empire, qu'il avoit desiré avec tant d'ardeur. Carinus se réveilla malgré sa mollesse, et batit Dioclétien; mais, en poursuivant les fuyards, il fut tué (285) par un des siens dont il avoit corrompu la femme. Ainsi l'empire fut défait du plus violent et du plus perdu de tous les hommes.

Diocletien gouverna avec vigueur, mais avec une insupportable vanité. Pour résister à tant d'ennemis qui s'élevoient de tous costez au dedans et au dehors, il nomma Maximien empereur avec luy (286), et sceut neanmoins se conserver l'autorité principale. Chaque empereur fit un Cesar. Constantius Chlorus et Galerius furent élevez à ce haut rang (291). Les quatre princes soustinrent à peine le fardeau de tant de guerres. Diocletien fuit Rome, qu'il trouvoit trop libre, et s'é-

tablit à Nicomedie, où il se fit adorer à la mode des Orientaux. Cependant les Perses, vaincus par Galerius (297), abandonnerent aux Romains de grandes provinces et des royaumes entiers Aprés de si grands succés, Galerius ne veut plus estre sujet et dédaigne le nom de Cesar. Il commence par intimider Maximien. Une longue maladie avoit fait baisser l'esprit de Diocletien, et Galerius, quoyque son gendre, le força de quitter l'empire [1]. Il fallut que Maximien suivist son exemple.

Ainsi l'empire vint entre les mains de Constantius Chlorus et de Galerius (304); et deux nouveaux Cesars, Severe et Maximien, furent créez en leur place par les empereurs qui se déposoient. Les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne furent heureuses, mais trop peu de temps, sous Constantius Chlorus. Ennemi des exactions, et accusé par-là de ruiner le fisc, il montra qu'il avoit des tresors immenses dans la bonne volonté de ses sujets. Le reste de l'empire souffroit beaucoup sous tant d'empereurs et tant de Cesars; les officiers se multiplioient avec les princes; les dépenses et les exactions estoient infinies.

Le jeune Constantin, fils de Constantius Chlorus, se rendoit illustre [2]; mais il se trouvoit entre les mains de Galerius. Tous les jours cet empereur, jaloux de sa gloire, l'exposoit à de nouveaux perils.

---

1. Euseb., *Hist. eccl.*, lib. VIII, c. XIII; *Orat. Const. ad sanct. cœt.*, 25; Lact., *de Mort. persec.*, c. XVII, XVIII.
2. Lact., *de Mort. persec.*, c. XXIV.

Il luy falloit combatre les bestes farouches par une espece de jeu ; mais Galerius n'estoit pas moins à craindre qu'elles. Constantin, échapé de ses mains, trouva son pere expirant. En ce temps (306) Maxence, fils de Maximien et gendre de Galerius, se fit empereur à Rome malgré son beau-pere, et les divisions intestines se joignirent aux autres maux de l'État. L'image de Constantin, qui venoit de succeder à son pere, portée à Rome selon la coustume, y fut rejettée par les ordres de Maxence. La réception des images étoit la forme ordinaire de reconnoistre les nouveaux princes. On se prépare à la guerre de tous costez. Le Cesar Severe, que Galerius envoya contre Maxence, le fit trembler dans Rome (307) [1]. Pour se donner de l'appuy dans sa frayeur, il rappella son pere Maximien. Le vieillard ambitieux quitta sa retraite, où il n'estoit qu'à regret, et tascha en vain de retirer Diocletien, son collegue, du jardin qu'il cultivoit à Salone. Au nom de Maximien, empereur pour la seconde fois, les soldats de Severe le quittent. Le vieil empereur le fait tuer, et en mesme temps, pour s'appuyer contre Galerius, il donne à Constantin sa fille Fauste. Il falloit aussi de l'appuy à Galerius aprés la mort de Severe : c'est ce qui le fit résoudre à nommer Licinius empereur [2]; mais ce choix piqua Maximien, qui, en qualité de Cesar, se croyoit plus proche du suprême honneur. Rien ne

1. Lact., *de Mort. persec.*, c. XXVI, XXVII.
2. *Ibid.*, c. XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXII.

put luy persuader de se soumettre à Licinius, et il se rendit indépendant dans l'Orient. Il ne restoit presque à Galerius que l'Illyrie, où il s'estoit retiré aprés avoir esté chassé d'Italie.

Le reste de l'Occident obéissoit à Maximien, à son fils Maxence et à son gendre Constantin. Mais il ne vouloit non plus pour compagnons de l'empire ses enfans que les étrangers. Il tascha de chasser de Rome son fils Maxence, qui le chassa luy-mesme. Constantin, qui le receut dans les Gaules, ne le trouva pas moins perfide. Aprés divers attentats Maximien fit un dernier complot, où il crut avoir engagé sa fille Fauste contre son mari. Elle le trompoit; et Maximien, qui pensoit avoir tué Constantin en tuant l'eunuque qu'on avoit mis dans son lit, fut contraint de se donner la mort à luy-mesme (310). Une nouvelle guerre s'allume; et Maxence, sous prétexte de venger son pere, se déclare contre Constantin, qui marche à Rome avec ses troupes (312)[1]. En mesme temps il fait renverser les statuës de Maximien; celles de Diocletien, qui y estoient jointes, eurent le mesme sort. Le repos de Diocletien fut troublé de ce mépris, et il mourut quelque temps aprés, autant de chagrin que de vieillesse.

En ces temps, Rome, toûjours ennemie du christianisme, fit un dernier effort pour l'éteindre, et acheva de l'établir. Galerius, marqué par les historiens comme l'auteur de la derniere persecu-

1. Lact., *de Mort. persec.*, c. XLII, XLIII.

tion[1], deux ans devant qu'il eust obligé Diocletien à quitter l'empire, le contraignit à faire ce sanglant édit (309) qui ordonnoit de persecuter les Chrestiens plus violemment que jamais. Maximien, qui les haïssoit et n'avoit jamais cessé de les tourmenter, animoit les magistrats et les bourreaux; mais sa violence, quelque extrême qu'elle fust, n'égaloit point celle de Maximin et de Galerius. On inventoit tous les jours de nouveaux supplices. La pudeur des vierges chrestiennes n'estoit pas moins attaquée que leur foy. On recherchoit les livres sacrez avec des soins extraordinaires pour en abolir la memoire, et les Chrestiens n'osoient les avoir dans leurs maisons, ni presque les lire. Ainsi, aprés trois cens ans de persecution, la haine des persecuteurs devenoit plus aspre. Les Chrestiens les lasserent par leur patience. Les peuples, touchez de leur sainte vie, se convertissoient en foule. Galerius desespera de les pouvoir vaincre. Frappé d'une maladie extraordinaire, il révoqua ses édits, et mourut de la mort d'Antiochus (311) avec une aussi fausse penitence. Maximin continua la persécution; mais Constantin le Grand, prince sage et victorieux, embrassa publiquement le christianisme.

---

1. Euseb., *Hist. eccl.*, lib. VIII, c. XVI; *de Vita Const.*, lib. I, c. LVII; Lact., *de Mort. persec.*, c. IX et sqq.

ONZIÉME ÉPOQUE

CONSTANTIN, OU LA PAIX DE L'ÉGLISE.

CETTE célebre déclaration de Constantin arriva l'an 312 de Nostre-Seigneur. Pendant qu'il assiegeoit Maxence dans Rome, une croix lumineuse luy parut en l'air devant tout le monde avec une inscription qui luy promettoit la victoire ; la mesme chose luy est confirmée dans un songe. Le lendemain il gagna cette célebre bataille qui défit Rome d'un tyran et l'Église d'un persécuteur. La croix fut étalée comme la défense du peuple romain et de tout l'empire (313). Un peu aprés Maximin fut vaincu par Licinius qui estoit d'accord avec Constantin, et il fit une fin semblable à celle de Galerius. La paix fut donnée à l'Église. Constantin la combla d'honneurs. La victoire le suivit par tout, et les Barbares furent réprimez tant par luy que par ses enfans. Cependant Licinius se brouïlle avec luy (315) et renouvelle la persécution. Batu par mer et par terre, il est contraint de quitter l'empire, et enfin de perdre la vie (324).

En ce temps Constantin assembla à Nicée (325)

en Bithynie le premier concile général, où trois cent dix-huit évesques, qui représentoient toute l'Église, condamnerent le prestre Arius ennemi de la divinité du Fils de Dieu, et dresserent le Symbole où la consubstantialité du Pere et du Fils est établie. Les prestres de l'Église romaine envoyez par le pape saint Sylvestre précederent tous les évesques dans cette assemblée ; et un ancien auteur grec [1] compte parmi les Legats du Saint-Siege le célebre Osius, évesque de Cordoûë, qui présida au concile. Constantin y prit sa séance, et en receut les décisions comme un oracle du Ciel. Les Ariens cacherent leurs erreurs, et rentrerent dans ses bonnes graces en dissimulant. Pendant que sa valeur maintenoit l'empire dans une souveraine tranquillité, le repos de sa famille fut troublé par les artifices de Fauste sa femme (326). Crispe, fils de Constantin, mais d'un autre mariage, accusé par cette marastre de l'avoir voulu corrompre, trouva son pere inflexible. Sa mort fut bientost vengée. Fauste, convaincuë, fut suffoquée dans le bain. Mais Constantin, deshonoré par la malice de sa femme, receut en mesme temps beaucoup d'honneur par la pieté de sa mere. Elle découvrit dans les ruïnes de l'ancienne Jerusalem la vraye croix feconde en miracles. Le saint sepulcre fut aussi trouvé. La nouvelle ville de Jerusalem qu'Adrien avoit fait bastir, la grote où estoit né le Sauveur du monde et tous les saints lieux furent ornez de temples su-

1. Gel. Cyzic., *Hist. conc. Nic.*, lib. II, c. VI, XXVII.

perbes par Helene et par Constantin. Quatre ans aprés l'empereur rebastit Bysance, qu'il appella Constantinople, et en fit le second siége de l'empire (330).

L'Église, paisible sous Constantin, fut cruellement affligée en Perse. Une infinité de martyrs signalerent leur foy (336). L'empereur tascha en vain d'appaiser Sapor et de l'attirer au christianisme. La protection de Constantin ne donna aux Chrestiens persecutez qu'une favorable retraite. Ce prince beni de toute l'Église mourut (337) plein de joye et d'esperance, aprés avoir partagé l'empire entre ses trois fils Constantin, Constance et Constant. Leur concorde fut bientost troublée. Constantin perit dans la guerre qu'il eut avec son frere Constant pour les limites de leur empire (340). Constance et Constant ne furent gueres plus unis. Constant soustint la foy de Nicée que Constance combatoit. Alors l'Église admira les longues souffrances de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie et défenseur du concile de Nicée. Chassé de son siege par Constance (341), il fut rétabli canoniquement par le pape saint Jules I, dont Constant appuya le decret [1]. Ce bon prince ne dura gueres. Le tyran Magnence le tua par trahison (350); mais tost aprés, vaincu par Constance, il se tua luy-mesme (351).

Dans la bataille où ses affaires furent ruinées

1. Socr., *Hist. eccl.*, lib. II, c. xv; Sozom., lib. III, c. viii.

(353), Valens, évesque arien, secretement averti par ses amis, asseûra Constance que l'armée du tyran estoit en fuite, et fit croire au foible empereur qu'il le sçavoit par révelation. Sur cette fausse révelation, Constance se livre aux Ariens. Les évesques orthodoxes sont chassez de leurs sieges; toute l'Église est remplie de confusion et de trouble; la constance du pape Libere cede aux ennuis de l'exil (357); les tourmens font succomber le vieil Osius, autrefois le soûtien de l'Église. Le concile de Rimini, si ferme d'abord, flechit à la fin par surprise et par violence (359); rien ne se fait dans les formes; l'autorité de l'empereur est la seule loy; mais les Ariens, qui font tout par là, ne peuvent s'accorder entre eux, et changent tous les jours leur symbole : la foy de Nicée subsiste; saint Athanase et saint Hilaire, évesque de Poitiers, ses principaux défenseurs, se rendent célebres par toute la terre.

Pendant que l'empereur Constance, occupé des affaires de l'Arianisme, faisoit negligemment celles de l'empire, les Perses remporterent de grands avantages. Les Allemans et les Francs tenterent de toutes parts l'entrée des Gaules : Julien, parent de l'empereur, les arresta et les batit (357, 358, 359). L'empereur luy-mesme défit les Sarmates, et marcha contre les Perses (360). Là paroist la révolte de Julien contre l'empereur, son apostasie, la mort de Constance (361), le regne de Julien, son gouvernement équitable et le nouveau genre de persecution qu'il fit souffrir à l'Église. Il en entretint

les divisions; il exclut les Chrestiens non-seulement des honneurs, mais des estudes; et, en imitant la sainte discipline de l'Église, il crut tourner contre elle ses propres armes. Les supplices furent ménagez, et ordonnez sous d'autres prétextes que celuy de la religion. Les Chrestiens demeurerent fideles à leur empereur; mais la gloire qu'il cherchoit trop le fit perir (363); il fut tué dans la Perse, où il s'estoit engagé témerairement. Jovien, son successeur, zelé chrestien, trouva les affaires desesperées, et ne vescut que pour conclure une paix honteuse.

Aprés luy (364), Valentinien fit la guerre en grand capitaine (366, 367, 368, 370, 371, etc.); il y mena son fils Gratien dés sa premiere jeunesse, maintint la discipline militaire, batit les Barbares, fortifia les frontieres de l'empire, et protegea en Occident la foy de Nicée. Valens, son frere, qu'il fit son collegue, la persecutoit en Orient; et, ne pouvant gagner ni abbatre saint Basile et saint Gregoire de Nazianze, il desesperoit de la pouvoir vaincre. Quelques Ariens joignirent de nouvelles erreurs aux anciens dogmes de la secte. Aërius, prestre arien, est noté dans les écrits des saints Peres comme l'auteur d'une nouvelle héresie [1], pour avoir égalé la prestrise à l'épiscopat, et avoir jugé inutiles les prieres et les oblations que toute l'Église faisoit pour les morts. Une troisiéme erreur de cet héresiarque estoit de compter parmi les servitudes de la loy l'observance de certains

1. Epiph., *Hær.*, c. LXXV; Aug., *Hær.*, c. LIII.

jeusnes marquez, et de vouloir que le jeusne fust toûjours libre. Il vivoit encore quand saint Epiphane se rendit célebre par son *Histoire des héresies,* où il est réfuté avec tous les autres. Saint Martin fut fait évesque de Tours, et remplit tout l'univers du bruit de sa sainteté et de ses miracles, durant sa vie et aprés sa mort. Valentinien mourut (375) aprés un discours violent qu'il fit aux ennemis de l'empire; son impetueuse colere, qui le faisoit redouter des autres, luy fut fatale à luy-mesme. Son successeur Gratien vit sans envie l'élevation de son jeune frere Valentinien II, qu'on fit empereur, encore qu'il n'eust que neuf ans. Sa mere Justine, protectrice des Ariens, gouverna durant son bas âge.

On voit icy en peu d'années de merveilleux évenemens : la révolte des Gots contre Valens (377); ce prince quitter les Perses pour réprimer les rebelles; Gratien accourir à luy aprés avoir remporté une victoire signalée sur les Allemans. Valens, qui veut vaincre seul, précipite le combat, où il est tué auprés d'Andrinople (378); les Gots victorieux le bruslent dans un village où il s'estoit retiré. Gratien, accablé d'affaires, associe à l'empire le grand Theodose, et luy laisse l'Orient (379). Les Gots sont vaincus; tous les Barbares sont tenus en crainte, et, ce que Theodose n'estimoit pas moins, les héretiques macedoniens qui nioient la divinité du Saint Esprit sont condamnez au concile de Constantinople (382). Il ne s'y trouva que l'Église greque : le consentement de tout l'Occident et du

pape saint Damase le fit appeller second concile général.

Pendant que Theodose gouvernoit avec tant de force et tant de succés, Gratien, qui n'étoit pas moins vaillant ni moins pieux, abandonné de ses troupes toutes composées d'étrangers, fut immolé au tyran Maxime (383). L'Église et l'empire pleurent ce bon prince. Le tyran regna dans les Gaules (386, 387), et sembla se contenter de ce partage. L'imperatrice Justine publia sous le nom de son fils des édits en faveur de l'Arianisme. Saint Ambroise, évesque de Milan, ne luy opposa que la saine doctrine, les prieres et la patience, et sceut par de telles armes non-seulement conserver à l'Église les basiliques que les héretiques vouloient occuper, mais encore luy gagner le jeune empereur. Cependant Maxime remuë; et Justine ne trouve rien de plus fidele que le saint évesque, qu'elle traitoit de rebelle. Elle l'envoye au tyran, que ses discours ne peuvent flechir. Le jeune Valentinien est contraint de prendre la fuite avec sa mere. Maxime se rend maistre à Rome, où il rétablit les sacrifices des faux dieux par complaisance pour le senat presque encore tout payen (388). Aprés qu'il eut occupé tout l'Occident, et dans le temps qu'il se croyoit le plus paisible, Theodose, assisté des Francs, le défit dans la Pannonie, l'assiegea dans Aquilée et le laissa tuer par ses soldats.

Maistre absolu des deux empires, il rendit celuy d'Occident à Valentinien, qui ne le garda pas long-

temps. Ce jeune prince éleva et abbaissa trop Arbogaste, un capitaine des Francs, vaillant, désinteressé, mais capable de maintenir par toute sorte de crimes le pouvoir qu'il s'estoit acquis sur les troupes. Il éleva le tyran Eugene, qui ne sçavoit que discourir, et tua Valentinien (392), qui ne vouloit plus avoir pour maistre le superbe Franc. Ce coup détestable fut fait dans les Gaules auprés de Vienne. Saint Ambroise, que le jeune empereur avoit mandé pour recevoir de luy le baptesme, déplora sa perte et espera bien de son salut. Sa mort ne demeura pas impunie. Un miracle visible donna la victoire à Theodose sur Eugene et sur les faux dieux, dont ce tyran avoit rétabli le culte. Eugene fut pris : il fallut le sacrifier à la vengeance publique, et abbatre la rebellion par sa mort (394). Le fier Arbogaste se tua luy-mesme, plustost que d'avoir recours à la clemence du vainqueur, que tout le reste des rebelles venoit d'éprouver.

Theodose, seul empereur, fut la joye et l'admiration de tout l'univers. Il appuya la religion ; il fit taire les héretiques ; il abolit les sacrifices impurs des payens ; il corrigea la mollesse et reprima les dépenses superfluës. Il avoûa humblement ses fautes, et il en fit penitence (390). Il écouta saint Ambroise, célebre docteur de l'Église, qui le reprenoit de sa colere, seul vice d'un si grand prince. Toûjours victorieux, jamais il ne fit la guerre que par necessité. Il rendit les peuples heureux, et mourut en paix (395), plus illustre par sa foy que par ses victoires.

De son temps (386, 387), saint Jerosme, prestre retiré dans la sainte grote de Bethléem, entreprit des travaux immenses pour expliquer l'Écriture, en leut tous les interpretes, déterra toutes les histoires, saintes et profanes, qui la peuvent éclaircir, et composa sur l'original hebreu la version de la Bible que toute l'Église a receuë sous le nom de *Vulgate*.

L'empire, qui paroissoit invincible sous Theodose, changea tout à coup sous ses deux fils. Arcade eut l'Orient, et Honorius l'Occident : tous deux gouvernez par leurs ministres, ils firent servir leur puissance à des interests particuliers. Rufin et Eutrope, successivement favoris d'Arcade et aussi méchans l'un que l'autre, perirent bientost (395-399); et les affaires n'en allerent pas mieux sous un prince foible. Sa femme Eudoxe luy fit persecuter saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople et la lumiere de l'Orient (403, 404). Le pape saint Innocent et tout l'Occident soûtinrent ce grand évesque contre Theophile, patriarche d'Alexandrie, ministre des violences de l'imperatrice. L'Occident estoit troublé par l'inondation des Barbares (406 et suiv.). Radagaise, Got et payen, ravagea l'Italie. Les Vandales, nation gothique et arienne, occuperent une partie de la Gaule et se répandirent dans l'Espagne. Alaric, roy des Visigots, peuples ariens, contraignit Honorius à luy abandonner ces grandes provinces déja occupées par les Vandales. Stilicon, embarrassé de tant de Barbares, les bat, les ménage, s'entend et rompt avec eux, sacrifie tout à son interest, et

conserve néanmoins l'empire qu'il avoit dessein d'usurper.

Cependant Arcade mourut (408), et crut l'Orient si dépourvû de bons sujets qu'il mit son fils Theodose, âgé de huit ans, sous la tutelle d'Isdegerde, roi de Perse. Mais Pulcherie, sœur du jeune empereur, se trouva capable des grandes affaires. L'empire de Theodose se soustint par la prudence et par la pieté de cette princesse.

Celuy d'Honorius sembloit proche de sa ruine. Il fit mourir Stilicon, et ne sceut pas remplir la place d'un si habile ministre. La révolte de Constantin, la perte entiere de la Gaule et de l'Espagne (409), la prise et le sac de Rome (410) par les armes d'Alaric et des Visigots, furent la suite de la mort de Stilicon. Ataulphe, plus furieux qu'Alaric, pilla Rome de nouveau, et il ne songeoit qu'à abolir le nom romain ; mais, pour le bonheur de l'empire, il prit Placidie, sœur de l'empereur. Cette princesse captive, qu'il épousa (414), l'adoucit Les Gots traiterent avec les Romains (413), et s'établirent en Espagne (415), en se réservant dans les Gaules les provinces qui tiroient vers les Pyrenées. Leur roi Vallia conduisit sagement ces grands desseins. L'Espagne montra sa constance, et sa foy ne s'altera pas sous la domination de ces Ariens.

Cependant les Bourguignons, peuples germains, occuperent le voisinage du Rhin, d'où peu à peu ils gagnerent le païs qui porte encore leur nom. Les Francs ne s'oublierent pas : résolus de faire de

nouveaux efforts pour s'ouvrir les Gaules, ils éleverent à la royauté Pharamond (420), fils de Marcomir; et la monarchie de France, la plus ancienne et la plus noble de toutes celles qui sont au monde, commença sous luy.

Le malheureux Honorius mourut (423) sans enfans et sans pourvoir à l'empire. Theodose nomma empereur (424) son cousin Valentinien III, fils de Placidie et de Constance, son second mari, et le mit durant son bas âge sous la tutelle de sa mere, à qui il donna le titre d'imperatrice.

En ces temps Celestius et Pelage (412, 413) nierent le peché originel, et la grace par laquelle nous sommes chrestiens. Malgré leurs dissimulations, les conciles d'Afrique les condamnerent (416). Les papes saint Innocent (417) et saint Zozyme, que le pape saint Celestin suivit depuis, autoriserent la condamnation et l'étendirent par tout l'univers. Saint Augustin confondit ces dangereux héretiques, et éclaira toute l'Église par ses admirables écrits. Le mesme Pere, secondé de saint Prosper, son disciple, ferma la bouche aux demi-Pelagiens, qui attribuoient le commencement de la justification et de la foy aux seules forces du libre arbitre. Un siécle si malheureux à l'empire, et où il s'éleva tant d'héresies, ne laissa pas d'estre heureux au christianisme. Nul trouble ne l'ébranla, nulle héresie ne le corrompit. L'Église, feconde en grands hommes, confondit toutes les erreurs. Aprés les persecutions, Dieu se plut à faire éclater la gloire de ses martyrs : toutes les histoires et tous les écrits

sont pleins des miracles que leur secours imploré et leurs tombeaux honorez operoient par toute la terre [1]. Vigilance (406), qui s'opposoit à des sentimens si receûs, refuté par saint Jerosme, demeura sans suite. La foy chrestienne s'affermissoit et s'étendoit tous les jours.

Mais l'empire d'Occident n'en pouvoit plus. Attaqué par tant d'ennemis, il fut encore affoibli par les jalousies de ses généraux. Par les artifices d'Aétius, Boniface, comte d'Afrique, devint suspect à Placidie (427). Le comte, maltraité, fit venir d'Espagne Genseric et les Vandales, que les Gots en chassoient, et se repentit trop tard de les avoir appelez. L'Afrique fust ostée à l'empire.

L'Église souffrit des maux infinis par la violence de ces Ariens, et vit couronner une infinité de martyrs (429). Deux furieuses héresies s'éleverent : Nestorius, patriarche de Constantinople, divisa la personne de Jesus-Christ ; et, vingt ans aprés, Eutyches, abbé, en confondit les deux natures. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, s'opposa à Nestorius, qui fut condamné par le pape saint Celestin (430.) Le concile d'Ephese (431), troisiéme général, en exécution de cette sentence, déposa Nestorius et confirma le decret de saint Celestin, que les évesques du concile appellent leur pere dans leur définition [2]. La sainte Vierge fut reconnuë pour mere de Dieu, et la doctrine de saint Cyrille fut célebrée

---

1. Hier., *Cont. Vigil.;* Gennad., *de Script. eccl*
2. Part. II, *Conc. Eph.,* act. 1 ; *Sent. depos. Nestor.*

par toute la terre. Theodose, aprés quelques embarras, se soumit au concile et bannit Nestorius. Eutyches (448), qui ne put combatre cette héresie qu'en se jettant dans un autre excés, ne fut pas moins fortement rejetté. Le pape saint Leon le Grand le condamna et le réfuta tout ensemble par une lettre qui fut réverée dans tout l'univers. Le concile de Chalcedoine (431), quatriéme général, où ce grand pape tenoit la premiere place autant par sa doctrine que par l'autorité de son siége, anathematisa Eutyches et Dioscore, patriarche d'Alexandrie, son protecteur. La lettre du concile à saint Leon fait voir que ce pape y présidoit par ses legats, comme le chef à ses membres [1]. L'empereur Marcien assista luy-mesme à cette grande assemblée, à l'exemple de Constantin, et en receut les décisions avec le mesme respect. Un peu auparavant, Pulcherie l'avoit élevé à l'empire en l'épousant. Elle fut reconnuë pour imperatrice aprés la mort de son frere, qui n'avoit point laissé de fils. Mais il falloit donner un maistre à l'empire : la vertu de Marcien luy procura cet honneur. Durant le temps de ces deux conciles, Theodoret, évesque de Cyr, se rendit célebre; et sa doctrine seroit sans tache si les écrits violens qu'il publia contre saint Cyrille n'avoient eu besoin de trop grands éclaircissemens. Il les donna de bonne foy, et fut compté parmi les évesques orthodoxes.

Les Gaules commençoient à reconnoistre les

1. *Relat. S. Syn. Chalc. ad Leon.*, Conc. part. III.

Francs. Aétius les avoit défenduës contre Pharamond et contre Clodion le Chevelu ; mais Merovée fut plus heureux, et y fit un plus solide établissement, à peu prés dans le mesme temps que les Angiois, peuples saxons, occuperent la Grande-Bretagne. Ils lui donnerent leur nom, et y fonderent plusieurs royaumes.

Cependant les Huns, peuples des Palus Méotides, désolerent tout l'univers avec une armée immense, sous la conduite d'Attila, leur roi, le plus affreux de tous les hommes. Aétius, qui le défit dans les Gaules, ne put l'empescher de ravager l'Italie (452). Les isles de la mer Adriatique servirent de retraite à plusieurs contre sa fureur. Venise s'éleva au milieu des eaux. Le pape saint Leon, plus puissant qu'Aétius et que les armées romaines, se fit respecter par ce roy barbare et payen, et sauva Rome du pillage ; mais elle y fut exposée bientost aprés par les débauches de son empereur Valentinien. Maxime, dont il avoit violé la femme, trouva moyen de le perdre, en dissimulant sa douleur et se faisant un merite de sa complaisance. Par ses conseils trompeurs, l'aveugle empereur fit mourir Aétius, le seul rempart de l'empire (454). Maxime, auteur du meurtre, en inspire la vengeance aux amis d'Aétius et fait tuer l'empereur (455). Il monte sur le trône par ces degrez, et contraint l'imperatrice Eudoxe, fille de Theodose le Jeune, à l'épouser. Pour se tirer de ses mains, elle ne craignit point de se mettre en celles de Genseric. Rome est en proye au barbare : le seul saint Leon

l'empesche d'y mettre tout à feu et à sang; le peuple déchire Maxime, et ne reçoit dans ses maux que cette triste consolation.

Tout se brouïlle en Occident : on y voit plusieurs empereurs s'élever et tomber presque en mesme temps. Majorien fut le plus illustre (457). Avitus soustint mal sa réputation, et se sauva par un evesché (456). On ne put plus défendre les Gaules contre Merovée, ni contre Childeric, son fils; mais le dernier pensa perir par ses debauches. Si ses sujets le chasserent (458), un fidele ami qui luy resta le fit rappeller (465). Sa valeur le fit craindre de ses ennemis, et ses conquestes s'étendirent bien avant dans les Gaules. L'empire d'Orient estoit paisible sous Leon, Thracien, successeur de Marcien, et sous Zenon, gendre et successeur de Leon (474, 475). La révolte de Basilisque bientost opprimé (476) ne causa qu'une courte inquiétude à cet empereur; mais l'empire d'Occident perit sans ressource. Auguste, qu'on nomme Augustule, fils d'Oreste, fut le dernier empereur reconnu à Rome, et incontinent aprés il fut dépossedé par Odoacre, roi des Hérules. C'estoient des peuples venus du Pont-Euxin, dont la domination ne fut pas longue.

En Orient, l'empereur Zenon entreprit de se signaler d'une maniere inoüïe. Il fut le premier des empereurs qui se mesla de regler les questions de la foi. Pendant que les demi-Eutychiens s'opposoient au concile de Chalcedoine, il publia contre le concile son *Henotique* (482), c'est à dire son decret d'union

détesté par les catholiques et condamné par le pape Felix III (483). Les Hérules furent bientost chassez de Rome par Théodoric, roi des Ostrogots, c'est à dire Gots orientaux, qui fonda le royaume d'Italie (490, 491) et laissa, quoy-qu'Arien, un assez libre exercice à la religion catholique. L'empereur Anastase la troubloit en Orient (492). Il marcha sur les pas de Zenon, son prédecesseur, et appuya les héretiques (493). Par là il aliéna les esprits des peuples, et ne put jamais les gagner, mesme en ostant des imposts fascheux. L'Italie obéïssoit à Théodoric. Odoacre, pressé dans Ravenne, tascha de se sauver par un traité que Théodoric n'observa pas; et les Hérules furent contraints de tout abandonner. Théodoric, outre l'Italie, tenoit encore la Provence. De son temps (494) saint Benoist, retiré en Italie dans un desert, commençoit, dés ses plus tendres années, à pratiquer les saintes maximes dont il composa depuis cette belle regle que tous les moines d'Occident receurent avec le mesme respect que les moines d'Orient ont pour celle de saint Basile.

Les Romains acheverent de perdre les Gaules par les victoires de Clovis, fils de Childeric. Il gagna aussi sur les Allemans la bataille de Tolbiac (495) par le vœu qu'il fit d'embrasser la religion chrestienne, à laquelle Clotilde, sa femme, ne cessoit de le porter. Elle estoit de la maison des rois de Bourgogne, et catholique zelée, encore que sa famille et sa nation fust arienne. Clovis, instruit par saint Vaast, fut baptisé à Reims, avec ses

François, par saint Remy, évesque de cette ancienne metropole. Seul de tous les princes du monde, il soustint la foy catholique et merita le titre de *tres-chrestien* à ses successeurs (506). Par la bataille (507) où il tua de sa propre main Alaric, roy des Visigots, Tolose et l'Aquitaine furent jointes à son royaume. Mais la victoire des Ostrogots (508) l'empescha de tout prendre jusqu'aux Pyrénées, et la fin de son regne (510) ternit la gloire des commencemens. Ses quatre enfans partagerent le royaume et ne cesserent d'entreprendre les uns sur les autres. Anastase mourut frapé du foudre (518).

Justin, de basse naissance, mais habile et tres-catholique, fut fait empereur par le senat. Il se soûmit avec tout son peuple aux decrets du pape saint Hormisdas, et mit fin aux troubles de l'Église d'Orient. De son temps Boëce, homme célebre par sa doctrine aussi bien que par sa naissance, et Symmaque, son beaupere, tous deux élevez aux charges les plus éminentes, furent immolez aux jalousies de Théodoric, qui les soupçonna sans sujet de conspirer contre l'Estat. Le roy, troublé de son crime, crut voir la teste de Symmaque dans un plat qu'on luy servoit, et mourut quelque temps aprés (526). Amalasonte, sa fille et mere d'Atalaric, qui devenoit roy par la mort de son ayeul, est empeschée par les Gots de faire instruire le jeune prince comme meritoit sa naissance, et, contrainte de l'abandonner aux gens de son âge, elle voit qu'il se perd, sans pouvoir y apporter de remede.

L'année d'aprés, Justin mourut (527), aprés avoir

associé à l'empire son neveu Justinien, dont le long regne est célebre par les travaux de Tribonien, compilateur du droit romain, et par les exploits de Belisaire et de l'eunuque Narses. Ces deux fameux capitaines réprimerent les Perses (529, 530, etc.), défirent les Ostrogots (552, 553), et les Vandales (533, 534), rendirent à leur maistre l'Afrique, l'Italie et Rome; mais l'empereur, jaloux de leur gloire, sans vouloir prendre part à leurs travaux, les embarassoit toûjours plus qu'il ne leur donnoit d'assistance.

Le royaume de France s'augmentoit. Aprés une longue guerre, Childebert et Clotaire, enfans de Clovis, conquirent le royaume de Bourgogne (532), et en mesme temps immolerent à leur ambition les enfans mineurs de leur frere Clodomir, dont ils partagerent entre eux le royaume. Quelque temps aprés et pendant que Belisaire attaquoit si vivement les Ostrogots, ce qu'ils avoient dans les Gaules fut abandonné aux François. La France s'étendoit alors beaucoup au-delà du Rhin; mais les partages des princes, qui faisoient autant de royaumes, l'empeschoient d'estre réünie sous une mesme domination. Ses principales parties furent la Neustrie, c'est à dire la France occidentale, et l'Austrasie, c'est à dire la France orientale.

La mesme année que Rome fut reprise par Narses (553), Justinien fit tenir à Constantinople le cinquiéme concile général, qui confirma les précedens et condamna quelques écrits favorables à Nestorius. C'est ce qu'on appelloit les trois Cha-

pitres, à cause des trois auteurs déja morts il y avoit long-temps, dont il s'agissoit alors. On condamna la mémoire et les écrits de Theodore, évesque de Mopsueste, une lettre d'Ibas, évesque d'Edesse, et, parmi les écrits de Théodoret, ceux qu'il avoit composez contre saint Cyrille. Les livres d'Origene, qui troubloient tout l'Orient depuis un siécle, furent aussi réprouvez. Ce concile, commencé avec de mauvais desseins, eut une heureuse conclusion, et fut receû du Saint Siége qui s'y estoit opposé d'abord (555).

Deux ans aprés le concile, Narses, qui avoit osté l'Italie aux Gots, la défendit contre les François, et remporta une pleine victoire sur Bucelin, général des troupes d'Austrasie. Malgré tous ces avantages, l'Italie ne demeura gueres aux empereurs. Sous Justin II, neveu de Justinien, et aprés la mort de Narses, le royaume de Lombardie fut fondé par Alboïn (568). Il prit Milan (570) et Pavie (571) ; Rome et Ravenne se sauverent à peine de ses mains, et les Lombards firent souffrir aux Romains des maux extrêmes. Rome fut mal secouruë par ses empereurs, que les Avares, nation scythique, les Sarasins, peuples d'Arabie, et les Perses plus que tous les autres, tourmentoient de tous costez en Orient (574). Justin, qui ne croyoit que luy-mesme et ses passions, fut toûjours batu par les Perses et par leur roy Chrosroës. Il se troubla de tant de pertes jusqu'à tomber en phrenesie. Sa femme Sophie soustint l'empire. Le malheureux prince revint trop tard à son bon sens, et

reconnut en mourant la malice de ses flateurs (579). Aprés luy, Tibere II, qu'il avoit nommé empereur, réprima les ennemis, soulagea les peuples et s'enrichit par ses aumosnes (580). Les victoires de Maurice, Cappadocien, général de ses armées, firent mourir de dépit le superbe Chosroës (581). Elles furent récompensées de l'empire, que Tibere luy donna en mourant avec sa fille Constantine (583).

En ce temps l'ambitieuse Fredegonde, femme du roy Chilperic I, mettoit toute la France en combustion, et ne cessoit d'exciter des guerres cruelles entre les rois françois.

Au milieu des malheurs de l'Italie, et pendant que Rome estoit affligée d'une peste épouvantable, saint Gregoire le Grand fut élevé malgré luy sur le siége de saint Pierre (590). Ce grand pape appaise la peste par ses prieres; instruit les empereurs, et tout ensemble leur fait rendre l'obéïssance qui leur est deûë; console l'Afrique, et la fortifie; confirme en Espagne les Visigots convertis de l'Arianisme, et Recarede le Catholique, qui venoit de rentrer au sein de l'Église; convertit l'Angleterre; réforme la discipline dans la France, dont il exalte les rois toûjours orthodoxes au dessus de tous les rois de la terre; fléchit les Lombards, sauve Rome et l'Italie, que les empereurs ne pouvoient aider; réprime l'orgueil naissant des patriarches de Constantinople; éclaire toute l'Église par sa doctrine; gouverne l'Orient et l'Occident avec autant de vigueur que d'humilité, et donne au

monde un parfait modele du gouvernement ecclésiastique.

L'histoire de l'Église n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine Augustin dans le royaume de Cant avec quarante de ses compagnons (597), qui, précedez de la croix et de l'image du grand roy Nostre Seigneur Jesus-Christ, faisoient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre[1]. Saint Gregoire, qui les avoit envoyez, les instruisoit par des lettres veritablement apostoliques, et apprenoit à saint Augustin à trembler parmi les miracles continuels que Dieu faisoit par son ministere[2]. Berthe, princesse de France, attira au christianisme le roy Edhilbert, son mari. Les rois de France et la reine Brunehault protegerent la nouvelle mission. Les évesques de France entrerent dans cette bonne œuvre, et ce furent eux qui par l'ordre du pape sacrerent saint Augustin. Le renfort que saint Gregoire envoya au nouvel évesque (601) produisit de nouveaux fruits, et l'Église anglicane prit sa forme (604). L'empereur Maurice, ayant éprouvé la fidelité du saint Pontife, se corrigea par ses avis, et receut de luy cette loûange si digne d'un prince chrestien, que la bouche des hérétiques n'osoit s'ouvrir de son temps. Un si pieux empereur fit pourtant une grande faute. Un nombre infini de Romains perirent entre les mains des Barbares, faute d'être rachetez à un escu par teste

1. Beda, lib. I.
2. Gregor., lib. IX, ep. LVIII, ind. 4.

(601). On voit incontinent aprés les remords du bon empereur; la priere qu'il fait à Dieu de le punir en ce monde plûtost qu'en l'autre; la révolte de Phocas, qui égorge à ses yeux toute sa famille (602); Maurice tué le dernier, et ne disant autre chose, parmi tous ses maux, que ce verset du Psalmiste : « Vous estes juste, ô Seigneur, et tous vos « jugemens sont droits [1]. » Phocas, élevé à l'empire par une action si détestable, tascha de gagner les peuples en honorant le Saint Siége, dont il confirma les privileges (606). Mais sa sentence estoit prononcée (610). Heraclius, proclamé empereur par l'armée d'Afrique, marcha contre luy. Alors Phocas éprouva que souvent les débauches nuisent plus aux princes que les cruautez; et Photin, dont il avoit débauché la femme, le livra à Heraclius, qui le fit tuer.

La France vit un peu aprés une tragedie bien plus étrange. La reine Brunehaut, livrée à Clotaire II, fut immolée (614) à l'ambition de ce prince; sa memoire fut déchirée, et sa vertu, tant loûée par le pape saint Gregoire, a peine encore à se défendre.

L'empire cependant estoit désolé. Le roy de Perse Chosroës II, sous prétexte de venger Maurice, avoit entrepris de perdre Phocas. Il poussa ses conquestes sous Heraclius. On vit l'empereur batu (620, 621), et la vraye croix enlevée par les Infidéles (622, 623); puis, par un retour ad-

1. *Psal.*, CXVIII.

mirable, Heraclius cinq fois vainqueur (625, 626), la Perse penetrée par les Romains, Chosroës tué par son fils, et la sainte croix reconquise.

Pendant que la puissance des Perses estoit si bien réprimée, un plus grand mal s'éleva contre l'empire et contre toute la chrestienté. Mahomet s'érigea en prophete parmi les Sarasins : il fut chassé de la Meque par les siens. A sa fuite (622) commence la fameuse hegyre, d'où les Mahometans comptent leurs années. Le faux prophete donna ses victoires pour toute marque de sa mission. Il soumit en neuf ans toute l'Arabie, de gré ou de force, et jetta les fondemens de l'empire des caliphes.

A ces maux se joignit (629) l'héresie des Monothelites, qui, par une bisarrerie presque inconcevable, en reconnoissant deux natures en Nostre-Seigneur, n'y vouloient reconnoistre qu'une seule volonté. L'homme, selon eux, n'y vouloit rien, et il n'y avoit en Jesus-Christ que la seule volonté du Verbe. Ces héretiques cachoient leur venin sous des paroles ambiguës ; un faux amour de la paix leur fit proposer qu'on ne parlast ni d'une ni de deux volontez. Ils imposerent par ces artifices au pape Honorius I, qui entra avec eux dans un dangereux ménagement (633) et consentit au silence où le mensonge et la vérité furent également supprimez. Pour comble de malheur, quelque temps aprés (639) l'empereur Heraclius entreprit de décider la question de son autorité, et proposa son Ecthese ou exposition favorable aux

Monothelites; mais les artifices des héretiques furent enfin découverts. Le pape Jean IV condamna l'Ecthese (640). Constant, petit-fils d'Heraclius, soustint l'édit de son ayeul par le sien appellé Type (648). Le Saint Siége et le pape Theodore s'opposent à cette entreprise; le pape saint Martin I assemble le concile de Latran, où il anathematise le Type et les chefs des Monothelites (649). Saint Maxime, célebre par tout l'Orient pour sa pieté et pour sa doctrine, quitte la cour infectée de la nouvelle hérésie, reprend ouvertement les empereurs qui avoient osé prononcer sur les questions de la foy, et souffre des maux infinis pour la religion catholique (650). Le pape, traisné d'exil en exil et toûjours durement traité par l'empereur, meurt enfin (654) parmi les souffrances, sans se plaindre ni se relascher de ce qu'il doit à son ministere.

Cependant la nouvelle Église anglicane, fortifiée par les soins des papes Boniface V et Honorius, se rendoit illustre par toute la terre. Les miracles y abondoient avec les vertus, comme dans les temps des apostres; et il n'y avoit rien de plus éclatant que la sainteté de ses rois. Eduin embrassa avec tout son peuple (627) la foy qui lui avoit donné la victoire sur ses ennemis, et convertit ses voisins. Oswalde servit d'interprete aux prédicateurs de l'Évangile (634), et, renommé par ses conquestes, il leur préfera la gloire d'estre chrestien. Les Merciens furent convertis par le roy de Nortombelland Osuin (655); leurs voisins et leurs successeurs suivirent leurs pas; et leurs bonnes œuvres furent

immenses. Tout perissoit en Orient. Pendant que les empereurs se consument dans des disputes de religion et inventent des héresies, les Sarasins penetrent l'empire; ils occupent la Syrie et la Palestine (634, 635); la sainte cité leur est assujetie; la Perse leur est ouverte par ses divisions, et ils prennent ce grand royaume sans résistance (636, 637). Ils entrent en Afrique (647) en estat d'en faire bientost une de leurs provinces; l'isle de Chypre leur obéït (648), et ils joignent en moins de trente ans toutes ces conquestes à celles de Mahomet.

L'Italie, toûjours malheureuse et abandonnée, gemissoit sous les armes des Lombards. Constant desespera de les chasser, et se résolut à ravager ce qu'il ne put défendre. Plus cruel que les Lombards mesmes, il ne vint à Rome que pour en piller les trésors (663) : les églises ne s'en sauverent pas; il ruina la Sardaigne et la Sicile, et, devenu odieux à tout le monde, il perit de la main des siens (668). Sous son fils Constantin Pogonat, c'est à dire le Barbu, les Sarasins s'emparerent de la Cilicie et de la Lycie (671). Constantinople assiégée ne fut sauvée que par un miracle (672). Les Bulgares, peuples venus de l'emboucheure du Volga, se joignirent à tant d'ennemis dont l'empire estoit accablé , et occuperent (678) cette partie de la Thrace appellée depuis Bulgarie, qui estoit l'ancienne Mysie. L'Église anglicane enfantoit de nouvelles églises; et saint Wilfrid, évesque d'York, chassé de son siége, convertit la Frise.

Toute l'Église receut une nouvelle lumiere par le concile de Constantinople (680), sixiéme général, où le pape saint Agathon présida par ses legats, et expliqua la foy catholique par une lettre admirable. Le concile frapa d'anathême un évesque célebre par sa doctrine, un patriarche d'Alexandrie, quatre patriarches de Constantinople, c'est à dire tous les auteurs de la secte des Monothelites, sans épargner le pape Honorius qui les avoit ménagez. Aprés la mort d'Agathon, qui arriva durant le concile, le pape saint Leon II en confirma les décisions, et en receut tous les anathêmes. Constantin Pogonat, imitateur du grand Constantin et de Marcien, entra au concile à leur exemple ; et, comme il y rendit les mesmes soumissions, il y fut honoré des mesmes titres d'orthodoxe, de religieux, de pacifique empereur, et de restaurateur de la religion. Son fils Justinien II luy succeda encore enfant (685). De son temps la foy s'étendoit et éclatoit vers le Nort. Saint Kilien, envoyé par le pape Conon, prescha l'Évangile dans la Franconie (686). Du temps du pape Serge, Ceadual, un des rois d'Angleterre, vint reconnoistre en personne l'Église romaine, d'où la foy avoit passé en son isle ; et, aprés avoir receu le baptesme par les mains du pape, il mourut (689) selon qu'il l'avoit luy-mesme desiré.

La maison de Clovis estoit tombée dans une foiblesse déplorable : de fréquentes minoritez avoient donné occasion de jetter les princes dans une mollesse dont ils ne sortoient point estant ma-

jeurs. De là sort une longue suite de rois fainéans qui n'avoient que le nom de roi et laissoient tout le pouvoir aux maires du palais. Sous ce titre Pepin Heristel gouverna tout (693), et éleva sa maison à de plus hautes esperances. Par son autorité, et aprés le martyre de saint Vigbert, la foy s'établit dans la Frise, que la France venoit d'ajouster à ses conquestes. Saint Swibert, saint Willebrod (695) et d'autres hommes apostoliques répandirent l'Évangile dans les provinces voisines.

Cependant la minorité de Justinien s'estoit heureusement passée ; les victoires de Leonce avoient abbatu les Sarasins, et rétabli la gloire de l'empire en Orient (694). Mais ce vaillant capitaine, arresté injustement et relasché mal à propos, coupa le nez à son maistre et le chassa (696). Ce rebelle souffrit un pareil traitement de Tibere, nommé Absimare, qui luy-mesme ne dura gueres. Justinien rétabli (702) fut ingrat envers ses amis, et, en se vengeant de ses ennemis, il s'en fit de plus redoutables, qui le tuerent (711). Les images de Philippique, son successeur, ne furent pas receuës dans Rome, à cause qu'il favorisoit les Monothelites et se déclaroit ennemi du concile sixiéme. On éleut à Constantinople Anastase II, prince catholique, et on creva les yeux à Philippique (713).

En ce temps les débauches du roy Roderic ou Rodrigue firent livrer l'Espagne aux Maures : c'est ainsi qu'on appelloit les Sarasins d'Afrique. Le comte Julien, pour venger sa fille dont Roderic

abusoit, appella ses infideles. Ils viennent avec des troupes immenses : ce roy perit; l'Espagne est soumise, et l'empire des Gots y est éteint. L'Église d'Espagne fut mise alors à une nouvelle épreuve; mais, comme elle s'estoit conservée sous les Ariens, les Mahometans ne purent l'abbatre. Ils la laisserent d'abord avec assez de liberté; mais dans les siécles suivans il fallut soustenir de grands combats; et la chasteté eut ses martyrs aussi bien que la foy, sous la tyrannie d'une nation aussi brutale qu'infidele.

L'empereur Anastase ne dura gueres. L'armée força Theodose III à prendre la pourpre (715). Il fallut combatre : le nouvel empereur gagna la bataille, et Anastase fut mis dans un monastere.

Les Maures, maistres de l'Espagne, esperoient s'étendre bientost au-delà des Pyrenées; mais Charles Martel, destiné à les réprimer, s'estoit élevé en France, et avoit succedé, quoy-que bastard, au pouvoir de son pere Pepin Heristel, qui laissa l'Austrasie à sa maison comme une espece de principauté souveraine, et le commandement en Neustrie par la charge de maire du palais. Charles réünit tout par sa valeur.

Les affaires d'Orient estoient broüillées. Leon Isaurien, préfet d'Orient, ne reconnut pas Theodose, qui quitta sans répugnance (716) l'empire, qu'il n'avoit accepté que par force, et, retiré à Ephese, ne s'occupa plus que des veritables grandeurs.

Les Sarasins receurent de grands coups durant l'empire de Leon. Ils leverent honteusement le

siége de Constantinople (719). Pelage, qui se cantonna dans les montagnes d'Asturie (719) avec ce qu'il y avoit de plus résolu parmi les Gots, aprés une victoire signalée, opposa à ces infideles un nouveau royaume, par lequel ils devoient un jour estre chassez de l'Espagne. Malgré les efforts et l'armée immense d'Abderame leur général, Charles Martel gagna sur eux la fameuse bataille de Tours (725). Il y perit un nombre infini de ces infideles, et Abderame luy-mesme y demeura sur la place. Cette victoire fut suivie d'autres avantages, par lesquels Charles arresta les Maures et étendit le royaume jusqu'aux Pyrenées. Alors les Gaules n'eurent presque rien qui n'obéïst aux François, et tous reconnoissoient Charles Martel. Puissant en paix, en guerre, et maistre absolu du royaume, il regna sous plusieurs rois qu'il fit et défit à sa fantaisie, sans oser prendre ce grand titre. La jalousie des seigneurs françois vouloit estre ainsi trompée.

La religion s'établissoit en Allemagne (723). Le prestre saint Boniface convertit ces peuples, et en fut fait évesque par le pape Gregoire II, qui l'y avoit envoyé.

L'empire estoit alors assez paisible; mais Leon y mit le trouble pour long-temps. Il entreprit de renverser comme des idoles les images de Jesus-Christ et de ses saints (726). Comme il ne put attirer à ses sentimens saint Germain, patriarche de Constantinople, il agit de son autorité, et, aprés une ordonnance du senat, on luy vit d'abord briser une image de Jesus-Christ, qui estoit posée sur la

grande porte de l'église de Constantinople. Ce fut par là que commencerent les violences des iconoclastes, c'est à dire des brise-images. Les autres images que les empereurs, les évesques et tous les fideles avoient érigées depuis la paix de l'Église dans les lieux publics et particuliers, furent aussi abbatuës. A ce spectacle le peuple s'émut. Les statuës de l'empereur furent renversées en divers endroits. Il se crut outragé en sa personne : on luy reprocha un semblable outrage qu'il faisoit à Jesus-Christ et à ses saints, et que de son aveu propre l'injure faite à l'image retomboit sur l'original. L'Italie passa encore plus avant : l'impieté de l'empereur fut cause qu'on luy refusa les tributs ordinaires. Luitprand, roy des Lombards, se servit du mesme prétexte pour prendre Ravenne, résidence des Exarques. On nommoit ainsi les gouverneurs que les empereurs envoyoient en Italie. Le pape Gregoire II s'opposa au renversement des images; mais en mesme temps il s'opposoit aux ennemis de l'empire, et taschoit de retenir les peuples dans l'obéïssance. La paix se fit avec les Lombards (730), et l'empereur exécuta son decret contre les images plus violemment que jamais. Mais le célebre Jean de Damas luy déclara qu'en matiere de religion il ne connoissoit de decrets que ceux de l'Église, et souffrit beaucoup. L'empereur chassa de son siége le patriarche saint Germain, qui mourut en exil âgé de 90 ans (739).

Un peu aprés (740) les Lombards reprirent les armes, et, dans les maux qu'ils faisoient souffrir au

peuple romain, ils ne furent retenus que par l'autorité de Charles Martel, dont le pape Gregoire II avoit imploré l'assistance.

Le nouveau royaume d'Espagne, qu'on appelloit dans ces premiers temps le royaume d'Oviede, s'augmentoit par les victoires et par la conduite d'Alphonse, gendre de Pelage, qui, à l'exemple de Recarede dont il estoit descendu, prit le nom de Catholique.

Leon mourut (741), et laissa l'empire aussi bien que l'Église dans une grande agitation. Artabaze, préteur d'Armenie, se fit proclamer empereur au lieu de Constantin Copronyme, fils de Leon, et rétablit les images.

Aprés la mort de Charles Martel, Luitprand menaça Rome de nouveau; l'exarcat de Ravenne fut en peril, et l'Italie deut son salut à la prudence du pape saint Zacharie (742). Constantin, embarassé dans l'Orient, ne songeoit qu'à s'établir; il batit Artabaze, prit Constantinople, et la remplit de supplices (743).

Les deux enfans de Charles Martel, Carloman et Pepin, avoient succedé à la puissance de leur pere; mais Carloman, dégousté du siécle, au milieu de sa grandeur et de ses victoires embrassa la vie monastique (747). Par ce moyen son frere Pepin réünit en sa personne toute la puissance. Il sceut la soustenir par un grand merite, et prit le dessein de s'élever à la royauté. Childeric, le plus miserable de tous les princes, luy en ouvrit le chemin (752), et joignit à la qualité de fainéant celle d'in-

sensé. Les François, dégoustez de leurs fainéans et accoustumez depuis tant de temps à la maison de Charles Martel feconde en grands hommes, n'estoient plus embarassez que du serment qu'ils avoient presté à Childeric. Sur la réponse du pape Zacharie, ils se crurent libres, et d'autant plus dégagez du serment qu'ils avoient presté à leur roy que luy et ses devanciers sembloient depuis cent ans avoir renoncé au droit qu'ils avoient de leur commander, en laissant attacher tout le pouvoir à la charge de maire du palais. Ainsi Pepin fut mis sur le trône, et le nom de roy fut réüni avec l'autorité.

Le pape Estienne III trouva dans le nouveau roy (753) le mesme zele que Charles Martel avoit eu pour le Saint Siége contre les Lombards. Aprés avoir vainement imploré le secours de l'empereur, il se jetta entre les bras des François. Le roy le receut en France avec respect, et voulut estre sacré et couronné de sa main (754). En mesme temps il passa les Alpes, délivra Rome et l'exarcat de Ravenne, et réduisit Astolphe, roy des Lombards, à une paix équitable. Cependant l'empereur faisoit la guerre aux images. Pour s'appuyer de l'autorité ecclesiastique, il assembla un nombreux concile à Constantinople. On n'y vit pourtant point paroistre, selon la coustume, ni les legats du Saint Siége, ni les évesques ou les legats des autres siéges patriarcaux [1]. Dans ce concile, non-seulement on condamna comme idolatrie tout l'honneur rendu

1. *Conc. Nic. II*, act. VI.

aux images en memoire des originaux, mais encore on y condamna la sculpture et la peinture comme des arts détestables [1]. C'estoit l'opinion des Sarasins, dont on disoit que Leon avoit suivi les conseils quand il renversa les images. Il ne parut pourtant rien contre les reliques. Le concile de Copronyme ne défendit pas de les honorer, et il frapa d'anathême ceux qui refusoient d'avoir recours aux prieres de la sainte Vierge et des saints [2]. Les catholiques, persecutez pour l'honneur qu'ils rendoient aux images, répondoient à l'empereur qu'ils aimoient mieux endurer toute sorte d'extrémitez que de ne pas honorer Jesus-Christ jusques dans son ombre.

Cependant Pepin repassa les Alpes, et chastia (755) l'infidele Astolphe qui refusoit d'exécuter le traité de paix. L'Église romaine ne receut jamais un plus beau don que celuy que luy fit alors ce pieux prince. Il luy donna les villes reconquises sur les Lombards, et se moqua de Copronyme qui les redemandoit, luy qui n'avoit pû les défendre. Depuis ce temps les empereurs furent peu reconnus dans Rome : ils y devinrent méprisables par leur foiblesse et odieux par leurs erreurs. Pepin y fut regardé comme protecteur du peuple romain et de l'Église romaine. Cette qualité devint comme héréditaire à sa maison et aux rois de France.

Charlemagne, fils de Pepin, la soustint avec autant

---

1. *Conc. Nic. II, Defin. Pseudo-syn. CP.*
2. *Ibid., Pseudo-syn. CP.,* can. IX et XI.

de courage que de pieté. Le pape Adrien eut recours à lui contre Didier, roy des Lombards, qui avoit pris plusieurs villes et menaçoit toute l'Italie (772). Charlemagne passa les Alpes (773). Tout fléchit : Didier fut livré (774) ; les rois lombards, ennemis de Rome et des papes, furent détruits ; Charlemagne se fit couronner roy d'Italie, et prit le titre de roy des François et des Lombards. En mesme temps il exerça dans Rome mesme l'autorité souveraine en qualité de patrice, et confirma au Saint Siége les donations du roy son pere. Les empereurs avoient peine à résister aux Bulgares, et soustenoient vainement contre Charlemagne les Lombards dépossedez.

La querelle des images duroit toûjours. Leon IV, fils de Copronyme, sembloit d'abord s'estre adouci ; mais il renouvella la persecution aussi-tost qu'il se crut le maistre. Il mourut bien-tost (780). Son fils Constantin, âgé de dix ans, luy succeda et regna sous la tutele de l'imperatrice Irene, sa mere. Alors les choses commencerent à changer de face. Paul, patriarche de Constantinople, déclara sur la fin de sa vie qu'il avoit combatu les images contre sa conscience, et se retira dans un monastere (784), où il déplora en présence de l'imperatrice le malheur de l'Église de Constantinople separée des quatre siéges patriarcaux, et luy proposa la célebration d'un concile universel comme l'unique remede d'un si grand mal. Taraise, son successeur, soustint que la question n'avoit pas esté jugée dans l'ordre, parce qu'on avoit commencé par une

ordonnance de l'empereur, qu'un concile tenu contre les formes avoit suivie, au lieu qu'en matiere de religion c'est au concile à commencer et aux empereurs à appuyer le jugement de l'Église. Fondé sur cette raison, il n'accepta le patriarcat qu'à condition qu'on tiendroit le concile universel: il fut commencé à Constantinople et continué à Nicée (787). Le pape y envoya ses legats : le concile des iconoclastes fut condamné ; ils sont détestez comme gens qui, à l'exemple des Sarasins, accusoient les Chrestiens d'idolatrie. On décida que les images seroient honorées en memoire et pour l'amour des originaux ; ce qui s'appelle dans le concile « culte relatif, adoration et salutation hono- « raire », qu'on oppose, « au culte suprême, et à l'ado- « ration de latrie, ou d'entiere sujetion », que le concile réserve à Dieu seul [1]. Outre les legats du Saint Siége et la presence du patriarche de Constantinople, il y parut des legats des autres siéges patriarcaux opprimez alors par les infideles. Quelques-uns leur ont contesté leur mission ; mais ce qui n'est pas contesté, c'est que, loin de les désavoüër, tous ces siéges ont accepté le concile sans qu'il y paroisse de contradiction, et il a esté receu par toute l'Église.

Les François, environnez d'idolâtres ou de nouveaux Chrestiens dont ils craignoient de broüiller les idées, et d'ailleurs embarassez du terme équivoque d'adoration, hésiterent long-temps. Parmi toutes

1. *Conc. Nic. II*, act. VII.

les images ils ne vouloient rendre d'honneur qu'à celle de la croix, absolument differente des figures que les payens croyoient pleines de divinité. Ils conserverent pourtant en lieu honorable, et mesme dans les églises, les autres images, et détesterent les iconoclastes. Ce qui resta de diversité ne fit aucun schisme. Les François connurent enfin que les Peres de Nicée ne demandoient pour les images que le mesme genre de culte, toutes proportions gardées, qu'ils rendoient eux-mesmes aux reliques, au livre de l'Évangile et à la croix; et ce concile fut honoré par toute la chrestienté sous le nom de septiéme concile général.

Ainsi nous avons veu les sept conciles généraux, que l'Orient et l'Occident, l'Église greque et l'Église latine, reçoivent avec une égale réverence. Les empereurs convoquoient ces grandes assemblées par l'autorité souveraine qu'ils avoient sur tous les évesques, ou du moins sur les principaux, d'où dépendoient tous les autres, et qui estoient alors sujets de l'empire. Les voitures publiques leur estoient fournies par l'ordre des princes. Ils assembloient les conciles en Orient, où ils faisoient leur résidence, et y envoyoient ordinairement des commissaires pour maintenir l'ordre. Les évesques ainsi assemblez portoient avec eux l'autorité du Saint Esprit et la tradition des Églises. Dés l'origine du christianisme il y avoit trois siéges principaux, qui précedoient tous les autres : celuy de Rome, celuy d'Alexandrie et celuy d'Antioche. Le concile de Nicée avoit approuvé que l'évesque de la cité

sainte eût le mesme rang[1]. Le second et le quatriéme concile éleverent le siége de Constantinople, et voulurent qu'il fust le second[2]. Ainsi il se fit cinq siéges, que dans la suite des temps on appella patriarcaux. La préséance leur estoit donnée dans le concile. Entre ces siéges, le siége de Rome estoit toûjours regardé comme le premier, et le concile de Nicée regla les autres sur celuy-là[3]. Il y avoit aussi des évesques metropolitains, qui estoient les chefs des provinces et qui précedoient les autres évesques. On commença assez tard à les appeller archevesques; mais leur autorité n'en estoit pas moins reconnuë. Quand le concile estoit formé, on proposoit l'Écriture sainte; on lisoit les passages des anciens peres témoins de la tradition : c'estoit la tradition qui interpretoit l'Écriture; on croyoit que son vray sens estoit celuy dont les siécles passez estoient convenus, et nul ne croyoit avoir droit de l'expliquer autrement. Ceux qui refusoient de se soumettre aux décisions du concile estoient frapez d'anathême. Aprés avoir expliqué la foy, on regloit la discipline ecclésiastique et on dressoit les canons, c'est à dire les regles de l'Église. On croyoit que la foy ne changeoit jamais, et qu'encore que la discipline pût recevoir divers changemens selon les temps et selon les lieux, il falloit tendre autant qu'on pouvoit à une parfaite imitation de l'an-

1. *Conc. Nic.*, can. VII.

2. *Conc. CP. I*, can. III; *Conc. Chalced.*, can. XXVIII.

3. *Conc. Nic.*, can. VI.

tiquité. Au reste, les papes n'assisterent que par leurs legats aux premiers conciles généraux; mais ils en approuverent expressément la doctrine, et il n'y eut dans l'Église qu'une seule foy.

Constantin et Irene firent religieusement exécuter les decrets du septiéme concile (787); mais le reste de leur conduite ne se soustint pas. Le jeune prince, à qui sa mere fit épouser une femme qu'il n'aimoit point, s'emportoit à des amours deshonnestes, et, las d'obéïr aveuglément à une mere si imperieuse, il taschoit de l'éloigner des affaires, où elle se maintenoit malgré luy.

Alphonse le Chaste regnoit en Espagne (793). La continence perpetuelle que garda ce prince luy merita ce beau titre, et le rendit digne d'affranchir l'Espagne de l'infame tribut de cent filles que son oncle Mauregat avoit accordé aux Maures. Soixante et dix mille de ces infideles tuez dans une bataille avec Mugait, leur général, firent voir la valeur d'Alphonse.

Constantin taschoit aussi de se signaler contre les Bulgares; mais les succés ne répondoient pas à son attente. Il détruisit à la fin tout le pouvoir d'Irene; et, incapable de se gouverner luy-mesme autant que de souffrir l'empire d'autruy, il répudia sa femme Marie, pour épouser Theodote, qui estoit à elle (795). Sa mere, irritée, fomenta les troubles (796) que causa un si grand scandale. Constantin perit par ses artifices. Elle gagna le peuple en moderant les imposts, et mit dans ses interests les moines avec le clergé par une pieté

apparente. Enfin elle fut reconnuë seule imperatrice.

Les Romains mépriserent ce gouvernement et se tournerent à Charlemagne, qui subjuguoit les Saxons, réprimoit les Sarasins, détruisoit les héresies, protegeoit les papes, attiroit au christianisme les nations infideles, rétablissoit les sciences et la discipline ecclésiastique, assembloit de fameux conciles où sa profonde doctrine estoit admirée, et faisoit ressentir non-seulement à la France et à l'Italie, mais encore à l'Espagne, à l'Angleterre, à la Germanie et par tout, les effets de sa pieté et de sa justice.

DOUZIÉME ÉPOQUE

CHARLEMAGNE

OU L'ÉTABLISSEMENT DU NOUVEL EMPIRE.

ENFIN, l'an 800 de Nostre-Seigneur, ce grand protecteur de Rome et de l'Italie, ou, pour mieux dire, de toute l'Église et de toute la chrestienté, éleû empereur par les Romains sans qu'il y pensast, et couronné par le pape Leon III, qui avoit porté le peuple romain à ce choix, devint le fondateur du nouvel Empire et de la grandeur temporelle du Saint Siége.

Voilà, Monseigneur, les douze Époques que j'ay suivies dans cet abregé. J'ay attaché à chacune d'elles les faits principaux qui en dépendent. Vous pouvez maintenant, sans beaucoup de peine, disposer selon l'ordre des temps les grands évenemens de l'histoire ancienne, et les ranger pour ainsi dire chacun sous son étendart.

Je n'ay pas oublié dans cet abregé cette célebre division que font les chronologistes de la durée du monde en sept âges. Le commencement de chaque âge nous sert d'Époque : si j'y en mesle quelques

autres, c'est afin que les choses soient plus distinctes, et que l'ordre des temps se développe devant vous avec moins de confusion.

Quand je vous parle de l'ordre des temps, je ne prétends pas, Monseigneur, que vous vous chargiez scrupuleusement de toutes les dates; encore moins que vous entriez dans toutes les disputes des chronologistes, où le plus souvent il ne s'agit que de peu d'années. La chronologie contentieuse qui s'arreste scrupuleusement à ces minuties a son usage sans doute; mais elle n'est pas vostre objet et sert peu à éclairer l'esprit d'un grand prince. Je n'ay point voulu rafiner sur cette discussion des temps, et, parmi les calculs déja faits, j'ay suivi celuy qui m'a paru le plus vraysemblable, sans m'engager à le garantir.

Que, dans la supputation qu'on fait des années depuis le temps de la création jusqu'à Abraham, il faille suivre les Septante qui font le monde plus vieux, ou l'hebreu qui le fait plus jeune de plusieurs siècles; encore que l'autorité de l'original hebreu semble devoir l'emporter, c'est une chose si indifferente en elle-mesme que l'Église, qui a suivi avec saint Jerosme la supputation de l'hebreu dans nostre Vulgate, a laissé celle des Septante dans son martyrologe. En effet, qu'importe à l'histoire de diminuer ou de multiplier des siécles vuides, où aussi bien l'on n'a rien à raconter? N'est-ce pas assez que les temps où les dates sont importantes ayent des caracteres fixes, et que la distribution en soit appuyée sur des fondemens

certains? Et, quand mesme dans ces temps il y auroit de la dispute pour quelques années, ce ne seroit presque jamais un embarras. Par exemple, qu'il faille mettre de quelques années plûtost ou plus tard ou la fondation de Rome ou la naissance de Jesus-Christ, vous avez pû reconnoistre que cette diversité ne fait rien à la suite des histoires ni à l'accomplissement des conseils de Dieu. Vous devez éviter les anachronismes qui brouïllent l'ordre des affaires, et laisser disputer des autres entre les sçavans.

Je ne veux non plus charger vostre memoire du compte des olympiades, quoy-que les Grecs, qui s'en servent, les rendent necessaires à fixer les temps. Il faut sçavoir ce que c'est, afin d'y avoir recours dans le besoin; mais, au reste, il suffira de vous attacher aux dates que je vous propose comme les plus simples et les plus suivies, qui sont celles du monde jusqu'à Rome, celles de Rome jusqu'à Jesus-Christ, et celles de Jesus-Christ dans toute la suite.

Mais le vray dessein de cet abregé n'est pas de vous expliquer l'ordre des temps, quoy-qu'il soit absolument necessaire pour lier toutes les histoires et en montrer le rapport. Je vous ay dit, Monseigneur, que mon principal objet est de vous faire considerer dans l'ordre des temps la suite du peuple de Dieu et celle des grands empires.

Ces deux choses roulent ensemble dans ce grand mouvement des siécles où elles ont pour ainsi dire

un mesme cours; mais il est besoin, pour les bien entendre, de les détacher quelquefois l'une de l'autre et de considerer tout ce qui convient à chacune d'elles.

SECONDE PARTIE

LA SUITE DE LA RELIGION

CHAPITRE PREMIER

La Création et les premiers temps.

LA Religion, et la suite du peuple de Dieu considerée de cette sorte, est le plus grand et le plus utile de tous les objets qu'on puisse proposer aux hommes. Il est beau de se remettre devant les yeux les estats differens du peuple de Dieu sous la loy de nature et sous les patriarches; sous Moïse et sous la loy écrite; sous David et sous les prophetes; depuis le retour de la captivité jusqu'à Jesus-Christ; et enfin sous Jesus-Christ mesme, c'est à dire sous la loy de grace et sous l'Evangile; dans

les siécles qui ont attendu le Messie, et dans ceux où il a paru; dans ceux où le culte de Dieu a esté réduit à un seul peuple, et dans ceux où, conformément aux anciennes propheties, il a esté répandu par toute la terre; dans ceux enfin où les hommes, encore infirmes et grossiers, ont eû besoin d'être soustenus par des récompenses et des chastimens temporels, et dans ceux où les fidéles, mieux instruits, ne doivent plus vivre que par la foy, attachez aux biens éternels, et souffrant, dans l'esperance de les posseder, tous les maux qui peuvent exercer leur patience.

Asseûrément, Monseigneur, on ne peut rien concevoir qui soit plus digne de Dieu que de s'estre premierement choisi un peuple qui fust un exemple palpable de son éternelle providence; un peuple dont la bonne ou la mauvaise fortune dépendist de la pieté, et dont l'estat rendist témoignage à la sagesse et à la justice de celuy qui le gouvernoit. C'est par où Dieu a commencé, et c'est ce qu'il a fait voir dans le peuple juif. Mais, aprés avoir établi par tant de preuves sensibles ce fondement immuable que luy seul conduit à sa volonté tous les évenemens de la vie presente, il estoit temps d'élever les hommes à de plus hautes pensées, et d'envoyer Jesus-Christ, à qui il estoit réservé de découvrir au nouveau peuple ramassé de tous les peuples du monde les secrets de la vie future.

Vous pourrez suivre aisément l'histoire de ces deux peuples, et remarquer comme Jesus-Christ fait l'union de l'un et de l'autre, puis qu'ou at-

tendu, ou donné, il a esté dans tous les temps la consolation et l'esperance des enfans de Dieu.

Voilà donc la religion toûjours uniforme, ou plûtost toûjours la mesme dés l'origine du monde : on y a toûjours reconnu le mesme Dieu, comme auteur, et le mesme Christ, comme Sauveur du genre humain.

Ainsi vous verrez qu'il n'y a rien de plus ancien parmi les hommes que la religion que vous professez, et que ce n'est pas sans raison que vos ancestres ont mis leur plus grande gloire à en estre les protecteurs.

Quel témoignage n'est-ce pas de sa verité, de voir que, dans les temps où les histoires profanes n'ont à nous conter que des fables, ou tout au plus des faits confus et à demi oubliez, l'Écriture, c'est à dire, sans contestation, le plus ancien livre qui soit au monde, nous ramene par tant d'évenemens précis, et par la suite mesme des choses, à leur veritable principe, c'est à dire à Dieu qui a tout fait, et nous marque si distinctement la création de l'univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de son premier estat, les causes de ses miseres et de ses foiblesses, la corruption du monde et le déluge, l'origine des arts et celle des nations, la distribution des terres, enfin la propagation du genre humain, et d'autres faits de mesme importance dont les histoires humaines ne parlent qu'en confusion et nous obligent à chercher ailleurs les sources certaines?

Que si l'antiquité de la religion luy donne tant

d'autorité, sa suite continuée sans interruption et sans alteration durant tant de siécles et malgré tant d'obstacles survenus fait voir manifestement que la main de Dieu la soûtient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux que de la voir toûjours subsister sur les mesmes fondemens dés les commencemens du monde, sans que ni l'idolâtrie et l'impieté qui l'environnoit de toutes parts, ni les tyrans qui l'ont persecutée, ni les hérétiques et les infideles qui ont tasché de la corrompre, ni les lasches qui l'ont trahie, ni ses sectateurs indignes qui l'ont deshonorée par leurs crimes, ni enfin la longueur du temps qui seule suffit pour abbatre toutes les choses humaines, ayent jamais esté capables, je ne dis pas de l'éteindre, mais de l'alterer?

Si maintenant nous venons à considerer quelle idée cette religion dont nous réverons l'antiquité nous donne de son objet, c'est à dire du premier estre, nous avoûërons qu'elle est au dessus de toutes les pensées humaines et digne d'estre regardée comme venuë de Dieu mesme.

Le Dieu qu'ont toûjours servi les Hebreux et les Chrestiens n'a rien de commun avec les divinitez pleines d'imperfection, et mesme de vice, que le reste du monde adoroit. Nostre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les crimes et de couronner la vertu, parce qu'il est seul la sainteté mesme.

Il est infiniment au dessus de cette cause premiere, et de ce premier moteur que les philosophes

ont connu, sans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux qui ont esté le plus loin nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matiere éternelle et existante par elle-mesme aussi bien que luy, l'a mise en œuvre et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matiere et par ses dispositions qu'il n'a pas faites; sans jamais pouvoir comprendre que, si la matiere est d'elle-mesme, elle n'a pas deû attendre sa perfection d'une main étrangere, et que, si Dieu est infini et parfait, il n'a eû besoin, pour faire tout ce qu'il vouloit, que de luy-mesme et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos peres, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde; il l'a fait tout entier dans sa matiere et dans sa forme. Avant qu'il eust donné l'estre, rien ne l'avoit que luy seul. Il nous est representé comme celuy qui fait tout, et qui fait tout par sa parole, tant à cause qu'il fait tout par raison qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que pour faire de si grands ouvrages il ne luy en couste qu'un seul mot, c'est à dire qu'il ne luy en couste que de le vouloir.

Et, pour suivre l'histoire de la création, puisque nous l'avons commencée, Moïse nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coustent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une necessité, ou par une impetuosité aveugle, comme se le sont imaginé quel-

ques philosophes. Le soleil jette d'un seul coup, sans se retenir, tout ce qu'il a de rayons; mais Dieu, qui agit par intelligence et avec une souveraine liberté, applique sa vertu où il luy plaist et autant qu'il luy plaist; et, comme en faisant le monde par sa parole il montre que rien ne le peine, en le faisant à plusieurs reprises il fait voir qu'il est le maistre de sa matiere, de son action, de toute son entreprise, et qu'il n'a en agissant d'autre regle que sa volonté, toûjours droite par elle-mesme.

Cette conduite de Dieu nous fait voir aussi que tout sort immediatement de sa main. Les peuples et les philosophes qui ont cru que la terre meslée avec l'eau, et aidée, si vous voulez, de la chaleur du soleil, avait produit d'elle-mesme par sa propre fecondité les plantes et les animaux, se sont trop grossiérement trompez. L'Écriture nous a fait entendre que les élemens sont steriles, si la parole de Dieu ne les rend feconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air, n'auroient jamais eû les plantes ni les animaux que nous y voyons, si Dieu, qui en avoit fait et préparé la matiere, ne l'avoit encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avoit donné à chaque chose les semences propres pour se multiplier dans tous les siécles.

Ceux qui voyent les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil pourroient croire qu'il en est le créateur. Mais l'Écriture nous fait voir la terre revestuë d'herbes et de toute sorte de plantes avant que le soleil ait

esté créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul.

Il a plû à ce grand ouvrier de créer la lumiere, avant mesme que de la réduire à la forme qu'il luy a donnée dans le soleil et dans les astres, parce qu'il vouloit nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires dont on nous a voulu faire des divinitez n'avoient par eux-mesmes ni la matiere précieuse et éclatante dont ils ont esté composez, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

Enfin le recit de la création, tel qu'il est fait par Moïse, nous découvre ce grand secret de la veritable philosophie, qu'en Dieu seul réside la fecondité et la puissance absoluë. Heureux, sage, tout-puissant, seul suffisant à luy-mesme, il agit sans necessité comme il agit sans besoin ; jamais contraint ni embarassé par sa matiere, dont il fait ce qu'il veut, parce qu'il luy a donné par sa seule volonté le fond de son estre. Par ce droit souverain il la tourne, il la façonne, il la meut sans peine : tout dépend immediatement de luy ; et si, selon l'ordre établi dans la nature, une chose dépend de l'autre, par exemple, la naissance et l'accroissement des plantes de la chaleur du soleil, c'est à cause que ce mesme Dieu, qui a fait toutes les parties de l'univers, a voulu les lier les unes aux autres, et faire éclater sa sagesse par ce merveilleux enchaisnement.

Mais tout ce que nous enseigne l'Écriture sainte sur la création de l'univers n'est rien à compa-

raison de ce qu'elle dit de la création de l'homme.

Jusques-icy Dieu avoit tout fait en commandant : « Que la lumiere soit; que le firmament « s'étende au milieu des eaux; que les eaux se « retirent; que la terre soit découverte, et qu'elle « germe; qu'il y ait de grands luminaires qui par- « tagent le jour et la nuit; que les oiseaux et les « poissons sortent du sein des eaux; que la terre « produise les animaux selon leurs especes diffe- « rentes[1]. » Mais, quand il s'agit de produire l'homme, Moïse luy fait tenir un nouveau langage : « Faisons l'homme, dit-il[2], à nostre image « et ressemblance. »

Ce n'est plus cette parole imperieuse et dominante; c'est une parole plus douce, quoy-que non moins efficace. Dieu tient conseil en luy-mesme; Dieu s'excite luy-mesme, comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il avoit faits jusqu'alors.

« Faisons l'homme. » Dieu parle en luy-mesme; il parle à quelqu'un qui fait comme luy, à quelqu'un dont l'homme est la créature et l'image; il parle à un autre luy-mesme; il parle à celuy par qui toutes choses ont esté faites, à celuy qui dit dans son Évangile : « Tout ce que le Pere fait, « le Fils le fait semblablement[3]. » En parlant à son Fils, ou avec son Fils, il parle en mesme temps

1. *Gen.*, I.
2. *Ibid.*, 26.
3. Joann., V, 15.

avec l'Esprit tout-puissant, égal et coéternel à l'un et à l'autre.

C'est une chose inoüïe dans tout le langage de l'Écriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de luy-mesme en nombre pluriel : « Faisons ». Dieu mesme, dans l'Écriture, ne parle ainsi que deux ou trois fois, et ce langage extraordinaire commence à paroistre lorsqu'il s'agit de créer l'homme.

Quand Dieu change de langage et en quelque façon de conduite, ce n'est pas qu'il change en luy-mesme ; mais il nous montre qu'il va commencer, suivant des conseils éternels, un nouvel ordre de choses.

Ainsi l'homme, si fort élevé au dessus des autres créatures dont Moïse nous avoit décrit la génération, est produit d'une façon toute nouvelle. La Trinité commence à se déclarer, en faisant la créature raisonnable dont les operations intellectuelles sont une image imparfaite de ces éternelles opérations par lesquelles Dieu est fecond en luy-mesme.

La parole de conseil dont Dieu se sert marque que la créature qui va estre faite est la seule qui peut agir par conseil et par intelligence. Tout le reste n'est pas moins extraordinaire. Jusques-là nous n'avions point veû dans l'histoire de la Genese le doit de Dieu appliqué sur une matiere corruptible. Pour former le corps de l'homme, luy-mesme prend de la terre[1], et cette terre arrangée sous

1. *Gen.*, II, 7.

une telle main reçoit la plus belle figure qui eust encore paru dans le monde. L'homme a la taille droite, la teste élevée, les regards tournez vers le ciel ; et cette conformation, qui luy est particuliere, luy montre son origine et le lieu où il doit tendre.

Cette attention particuliere qui paroist en Dieu quand il fait l'homme nous montre qu'il a pour luy un égard particulier, quoy que d'ailleurs tout soit conduit immediatement par sa sagesse.

Mais la maniere dont il produit l'ame est beaucoup plus merveilleuse : il ne la tire point de la matiere; il l'inspire d'en-haut; c'est un souffle de vie qui vient de luy-mesme.

Quand il créa les bestes, il dit : « Que l'eau « produise les poissons » ; et il créa de cette sorte les monstres marins et toute ame vivante et mouvante qui devoit remplir les eaux. Il dit encore : « Que la terre produise toute ame vivante, les bes- « tes à quatre pieds et les reptiles[1]. »

C'est ainsi que devoient naistre ces ames vivantes d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvemens dépendans du corps. Dieu les tire du sein des eaux et de la terre; mais cette ame dont la vie devoit estre une imitation de la sienne, qui devoit vivre, comme luy, de raison et d'intelligence, qui luy devoit estre unie en le contemplant et en l'aimant, et qui pour cette raison estoit faite à son image, ne

1. *Gen.*, I, 20, 24.

pouvoit estre tirée de la matiere. Dieu, en façonnant la matiere, peut bien former un beau corps; mais, en quelque sorte qu'il la tourne et la façonne, jamais il n'y trouvera son image et sa ressemblance. L'ame faite à son image, et qui peut estre heureuse en le possedant, doit estre produite par une nouvelle création : elle doit venir d'enhaut, et c'est ce que signifie « ce souffle de vie[1] », que Dieu tire de sa bouche.

Souvenons-nous que Moïse propose aux hommes charnels par des images sensibles des veritez pures et intellectuelles. Ne croyons pas que Dieu souffle à la maniere des animaux. Ne croyons pas que nostre ame soit un air subtil, ni une vapeur déliée. Le souffle que Dieu inspire et qui porte en luymesme l'image de Dieu n'est ni air ni vapeur. Ne croyons pas que nostre ame soit une portion de la nature divine, comme l'ont resvé quelques philosophes. Dieu n'est pas un tout qui se partage. Quand Dieu auroit des parties, elles ne seroient pas faites. Car le créateur, l'estre increé, ne seroit pas composé de créatures. L'ame est faite, et tellement faite qu'elle n'est rien de la nature divine, mais seulement une chose faite à l'image et ressemblance de la nature divine; une chose qui doit toûjours demeurer unie à celuy qui l'a formée : c'est ce que veut dire ce souffle divin ; c'est ce que nous représente cet esprit de vie.

Voilà donc l'homme formé. Dieu forme encore

1. *Gen.*, II, 7.

de luy la compagne qu'il luy veut donner. Tous les hommes naissent d'un seul mariage, afin d'estre à jamais, quelque dispersez et multipliez qu'ils soient, une seule et mesme famille.

Nos premiers parens ainsi formez sont mis dans ce jardin délicieux qui s'appelle le Paradis : Dieu se devoit à luy-mesme de rendre son image heureuse.

Il donne un précepte à l'homme pour luy faire sentir qu'il a un maistre; un précepte attaché à une chose sensible, parce que l'homme estoit fait avec des sens; un précepte aisé, parce qu'il vouloit luy rendre la vie commode tant qu'elle seroit innocente.

L'homme ne garde pas un commandement d'une si facile observance : il écoute l'esprit tentateur et il s'écoute luy-mesme, au lieu d'écouter Dieu uniquement; sa perte est inévitable, mais il la faut considerer dans son origine aussi-bien que dans ses suites.

Dieu avoit fait au commencement ses anges, esprits purs et separez de toute matiere. Luy qui ne fait rien que de bon les avoit tous créez dans la sainteté, et ils pouvoient asseûrer leur felicité en se donnant volontairement à leur créateur. Mais tout ce qui est tiré du neant est défectueux. Une partie de ces anges se laissa séduire à l'amour propre. Malheur à la créature qui se plaist en elle-mesme, et non pas en Dieu, elle perd en un moment tous ses dons. Etrange effet du peché ! ces esprits lumineux devinrent esprits de tenébres : ils n'eurent

plus de lumieres qui ne se tournassent en ruses malicieuses. Une maligne envie prit en eux la place de la charité; leur grandeur naturelle ne fut plus qu'orgueïl; leur felicité fut changée en la triste consolation de se faire des compagnons dans leur misere, et leurs bien-heureux exercices au miserable employ de tenter les hommes. Le plus parfait de tous, qui avoit aussi esté le plus superbe, se trouva le plus malfaisant, comme le plus malheureux. L'homme que Dieu avoit mis un peu au dessous des anges [1], en l'unissant à un corps, devint à un esprit si parfait un objet de jalousie : il voulut l'entraisner dans sa rebellion, pour ensuite l'envelopper dans sa perte. Ecoutons comme il luy parle et penetrons le fond de ses artifices. Il s'adresse à Eve comme à la plus foible; mais, en la personne d'Eve, il parle à son mari aussi-bien qu'à elle : « Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense [2] ? » S'il vous a fait raisonnables, vous devez sçavoir la raison de tout : ce fruit n'est pas un poison; « vous n'en mourrez pas [3]. » Voilà par où commence l'esprit de révolte. On raisonne sur le précepte, et l'obéïssance est mise en doute. « Vous « serez comme des dieux [4] », libres et indépendans, heureux en vous-mesmes, sages par vous-mesmes; « vous sçaurez le bien et le mal »; rien ne vous sera impenetrable. » C'est par ces motifs

1. *Psal.*, VIII.
2. *Gen.*, III, 1.
3. *Ibid.*, 4.
4. *Ibid.*, 5.

que l'esprit s'éleve contre l'ordre du Créateur, et au dessus de la régle. Eve, à demi gagnée, regarda le fruit dont la beauté promettoit « un goust « excellent[1] ». Voyant que Dieu avoit uni en l'homme l'esprit et le corps, elle crut qu'en faveur de l'homme il pourroit bien encore avoir attaché aux plantes des vertus surnaturelles et des dons intellectuels aux objets sensibles. Aprés avoir mangé de ce beau fruit, elle en presenta ellemesme à son mari. Le voilà dangereusement attaqué. L'exemple et la complaisance fortifient la tentation : il entre dans les sentimens du tentateur si bien secondé; une trompeuse curiosité, une flateuse pensée d'orgueïl, le secret plaisir d'agir de soy-mesme et selon ses propres pensées, l'attire et l'aveugle : il veut faire une dangereuse épreuve de sa liberté, et il gouste avec le fruit défendu la pernicieuse douceur de contenter son esprit; les sens meslent leur attrait à ce nouveau charme ; il les suit, il s'y soumet et il s'en fait le captif, luy qui en estoit le maistre.

En mesme temps tout change pour luy. La terre ne luy rit plus comme auparavant ; il n'en aura plus rien que par un travail opiniastre ; le ciel n'a plus cet air serain; les animaux, qui luy estoient tous, jusqu'aux plus odieux et aux plus farouches, un divertissement innocent, prennent pour luy des formes hideuses : Dieu, qui avoit tout fait pour son bonheur, luy tourne en un moment tout en

1. *Gen.*, III, 6.

supplice. Il se fait peine à luy-mesme, luy qui s'estoit tant aimé. La rebellion de ses sens luy fait remarquer en luy je ne sçay quoy de honteux[1]. Ce n'est plus ce premier ouvrage du Créateur où tout estoit beau ; le peché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus supporter sa honte, et voudroit pouvoir la couvrir à ses propres yeux. Mais Dieu luy devient encore plus insupportable. Ce grand Dieu, qui l'avoit fait à sa ressemblance et qui luy avoit donné des sens comme un secours necessaire à son esprit, se plaisoit à se montrer à luy sous une forme sensible : l'homme ne peut plus souffrir sa presence. Il cherche le fond des forests[2] pour se dérober à celuy qui faisoit auparavant tout son bonheur. Sa conscience l'accuse avant que Dieu parle. Ses malheureuses excuses achevent de le confondre. Il faut qu'il meure : le remede d'immortalité luy est osté ; et une mort plus affreuse, qui est celle de l'ame, luy est figurée par cette mort corporelle à laquelle il est condamné.

Mais voicy nostre sentence prononcée dans la sienne. Dieu, qui avoit résolu de récompenser son obéïssance dans toute sa posterité, aussi-tost qu'il s'est révolté le condamne et le frape, non-seulement en sa personne, mais encore dans tous ses enfans comme dans la plus vive et la plus chere partie de luy-mesme : nous sommes tous maudits

1. *Gen.*, III, 7.
2. *Ibid.*, 3.

dans nostre principe ; nostre naissance est gastée et infectée dans sa source.

N'examinons point icy ces regles terribles de la justice divine, par lesquelles la race humaine est maudite dans son origine. Adorons les jugemens de Dieu, qui regarde tous les hommes comme un seul homme dans celuy dont il veut tous les faire sortir. Regardons-nous aussi comme dégradez dans nostre pere rebelle, comme flétris à jamais par la sentence qui le condamne, comme bannis avec luy, et exclus du paradis où il devoit nous faire naistre.

Les regles de la justice humaine nous peuvent aider à entrer dans les profondeurs de la justice divine dont elles sont une ombre ; mais elles ne peuvent pas nous découvrir le fond de cet abysme. Croyons que la justice aussi-bien que la misericorde de Dieu ne veulent pas estre mesurées sur celles des hommes, et qu'elles ont toutes deux des effets bien plus étendus et bien plus intimes.

Mais, pendant que les rigueurs de Dieu sur le genre humain nous épouvantent, admirons comme il tourne nos yeux vers un objet plus agréable, en nous découvrant nostre délivrance future dés le jour de nostre perte. Sous la figure du serpent[1], dont le rampement tortueux estoit une vive image des dangereuses insinuations et des détours fallacieux de l'esprit malin, Dieu fait voir à Eve nostre mere son ennemi vaincu, et luy montre cette se-

1. *Gen.*, III, 14, 15.

mence benite par laquelle son vainqueur devoit avoir « la teste écrasée », c'est à dire devoit voir son orgueïl dompté et son empire abbatu par toute la terre.

Cette semence benite estoit Jesus-Christ fils d'une vierge, ce Jesus-Christ en qui seul Adam n'avoit point peché, parce qu'il devoit sortir d'Adam d'une maniere divine, conceû non de l'homme, mais du Saint Esprit. C'estoit donc par ce divin germe, ou par la femme qui le produiroit, selon les diverses leçons de ce passage, que la perte du genre humain devoit estre reparée et la puissance ostée au prince du monde, « qui ne trouve rien « du sien en Jesus-Christ » [1].

Mais, avant que de nous donner le Sauveur, il falloit que le genre humain connust par une longue experience le besoin qu'il avoit d'un tel secours. L'homme fut donc laissé à luy-mesme, ses inclinations se corrompirent, ses débordemens allerent à l'excés, et l'iniquité couvrit toute la face de la terre.

Alors Dieu medita une vengeance dont il voulut que le souvenir ne s'éteignist jamais parmi les hommes : c'est celle du déluge universel dont en effet la memoire dure encore dans toutes les nations, aussi-bien que celle des crimes qui l'ont attiré.

Que les hommes ne pensent plus que le monde va tout seul, et que ce qui a esté sera toûjours

1. Joann., XIV, 30.

comme de luy-mesme. Dieu, qui a tout fait et par qui tout subsiste, va noyer tous les animaux avec tous les hommes, c'est à dire qu'il va détruire la plus belle partie de son ouvrage.

Il n'avoit besoin que de luy-mesme pour détruire ce qu'il avoit fait d'une parole; mais il trouve plus digne de luy de faire servir ses créatures d'instrument à sa vengeance, et il appelle les eaux pour ravager la terre couverte de crimes.

Il s'y trouva pourtant un homme juste. Dieu, avant que de le sauver du déluge des eaux, l'avoit préservé par sa grace du déluge de l'iniquité. Sa famille fut réservée pour repeupler la terre qui n'alloit plus estre qu'une immense solitude. Par les soins de cet homme juste, Dieu sauve les animaux, afin que l'homme entende qu'ils sont faits pour luy, et qu'il s'en serve pour la gloire de leur créateur.

Le monde se renouvelle, et la terre sort encore une fois du sein des eaux; mais, dans ce renouvellement, il demeure une impression éternelle de la vengeance divine. Jusqu'au déluge toute la nature estoit plus forte et plus vigoureuse : par cette immense quantité d'eaux que Dieu amena sur la terre, et par le long séjour qu'elles y firent, les sucs qu'elle enfermoit furent alterez; l'air chargé d'une humidité excessive fortifia les principes de la corruption; et, la premiere constitution de l'univers se trouvant affoiblie, la vie humaine qui se poussoit jusques à prés de mille ans se diminua peu à peu : les herbes et les fruits n'eurent plus

leur premiere force, et il fallut donner aux hommes une nourriture plus substantielle dans la chair des animaux[1].

Ainsi devoient disparoistre et s'effacer peu à peu les restes de la premiere institution; et la nature changée avertissoit l'homme que Dieu n'estoit plus le mesme pour luy depuis qu'il avoit esté irrité par tant de crimes.

Au reste cette longue vie des premiers hommes marquée dans les annales du peuple de Dieu n'a pas esté inconnuë aux autres peuples, et leurs anciennes traditions en ont conservé la memoire[2]. La mort qui s'avançoit fit sentir aux hommes une vengeance plus prompte; et, comme tous les jours ils s'enfonçoient de plus en plus dans le crime, il falloit qu'ils fussent aussi, pour ainsi parler, tous les jours plus enfoncez dans leur supplice.

Le seul changement des viandes leur pouvoit marquer combien leur estat alloit s'empirant, puisqu'en devenant plus foibles ils devenoient en mesme temps plus voraces et plus sanguinaires.

Avant le temps du déluge, la nourriture que les hommes prenoient sans violence dans les fruits qui tomboient d'eux-mêmes, et dans les herbes qui aussi-bien séchoient si viste, estoit sans doute quelque reste de la premiere innocence, et de la douceur à laquelle nous estions formez Mainte-

---

1. *Gen.*, IX, 3.

2. Maneth. Beros. Hæstiæus, Nic. Damasc. et al. apud Joseph., *Ant. Jud.*, lib. I, c. IV; Hesiod., *Op. et dies.*

nant pour nous nourrir il faut répandre du sang, malgré l'horreur qu'il nous cause naturellement; et tous les rafinemens dont nous nous servons pour couvrir nos tables suffisent à peine à nous déguiser les cadavres qu'il nous faut manger pour nous assouvir.

Mais ce n'est là que la moindre partie de nos malheurs. La vie déja racourcie s'abrege encore par les violences qui s'introduisent dans le genre humain. L'homme, qu'on voyoit dans les premiers temps épargner la vie des bestes, s'est accoustumé à n'épargner plus la vie de ses semblables. C'est en vain que Dieu défendit aussi-tost aprés le déluge de verser le sang humain; en vain, pour sauver quelque vestige de la premiere douceur de nostre nature, en permettant de manger de la chair des bestes, il en avoit réservé le sang[1]. Les meurtres se multiplierent sans mesure. Il est vray qu'avant le déluge Caïn avoit sacrifié son frere à sa jalousie[2]. Lamech, sorti de Caïn, avoit fait le second meurtre[3], et on peut croire qu'il s'en fit d'autres aprés ces damnables exemples. Mais les guerres n'estoient pas encore inventées. Ce fut aprés le déluge que parurent ces ravageurs de provinces que l'on a nommez conquerans, qui, poussez par la seule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocens. Nemrod, maudit rejetton de Cham maudit

1. *Gen.*, IX, 4.
2. *Ibid.*, IV, 2.
3. *Ibid.*, 23.

par son pere, commença à faire la guerre seulement pour s'établir un empire [1]. Depuis ce temps l'ambition s'est joûée sans aucune borne de la vie des hommes; ils en sont venus à ce point de s'entretuer sans se haïr : le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts a esté de se tuer les uns les autres.

Voilà les commencemens du monde, tels que l'histoire de Moïse nous les represente : commencemens heureux d'abord, pleins ensuite de maux infinis; par rapport à Dieu qui fait tout, toûjours admirables; tels enfin que nous apprenons, en les repassant dans nostre esprit, à considerer l'univers et le genre humain toûjours sous la main du Créateur, tiré du néant par sa parole, conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, délivré par sa misericorde et toûjours assujeti à sa puissance.

Ce n'est pas icy l'univers tel que l'ont conceû les philosophes, formé, selon quelques-uns, par un concours fortuit des premiers corps, ou qui, selon les plus sages, a fourni sa matiere à son auteur, qui par consequent n'en dépend, ni dans le fond de son estre, ni dans son premier estat, et qui l'astreint à certaines loix que luy-mesme ne peut violer.

Moïse et nos anciens peres dont Moïse a recuëilli les traditions nous donnent d'autres pensées. Le Dieu qu'il nous a montré a bien une autre

1. *Gen.*, x, 9.

puissance : il peut faire et défaire ainsi qu'il luy plaist; il donne des loix à la nature, et les renverse quand il veut.

Si, pour se faire connoistre dans le temps que la pluspart des hommes l'avoient oublié, il a fait des miracles étonnans et a forcé la nature à sortir de ses loix les plus constantes, il a continué par là à montrer qu'il en estoit le maistre absolu, et que sa volonté est le seul lien qui entretient l'ordre du monde.

C'est justement ce que les hommes avoient oublié : la stabilité d'un si bel ordre ne servoit plus qu'à leur persuader que cet ordre avoit toûjours esté, et qu'il estoit de soy-mesme; par où ils estoient portez à adorer ou le monde en général, ou les astres, les élemens, et enfin tous ces grands corps qui le composent. Dieu donc a témoigné au genre humain une bonté digne de luy en renversant dans des occasions éclatantes cet ordre qui non seulement ne les frapoit plus, parce qu'ils y estoient accoustumez, mais encore qui les portoit, tant ils estoient aveuglez, à imaginer hors de Dieu l'éternité et l'indépendance.

L'histoire du peuple de Dieu, attestée par sa propre suite et par la religion tant de ceux qui l'ont écrite que de ceux qui l'ont conservée avec tant de soin, a gardé comme dans un fidele registre la memoire de ces miracles, et nous donne par là l'idée veritable de l'empire suprême de Dieu maistre tout-puissant de ses créatures, soit pour les tenir sujetes aux loix générales qu'il a établies,

soit pour leur en donner d'autres quand il juge qu'il est necessaire de réveiller par quelque coup surprenant le genre humain endormi.

Voilà le Dieu que Moïse nous a proposé dans ses écrits comme le seul qu'il falloit servir; voilà le Dieu que les patriarches ont adoré avant Moïse; en un mot le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, à qui nostre pere Abraham a bien voulu immoler son fils unique, dont Melchisedech, figure de Jesus-Christ, estoit le pontife, à qui nostre pere Noé a sacrifié en sortant de l'arche, que le juste Abel avoit reconnu en luy offrant ce qu'il avoit de plus précieux, que Seth donné à Adam à la place d'Abel avoit fait connoistre à ses enfans appellez aussi les enfans de Dieu, qu'Adam mesme avoit montré à ses descendans comme celuy des mains duquel il s'estoit veû récemment sorti, et qui seul pouvoit mettre fin aux maux de sa malheureuse posterité.

La belle philosophie que celle qui nous donne des idées si pures de l'auteur de nostre estre! la belle tradition que celle qui nous conserve la memoire de ses œuvres magnifiques! Que le peuple de Dieu est saint, puisque, par une suite non interrompuë depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, il a toûjours conservé une tradition et une philosophie si sainte!

CHAPITRE II

Abraham et les Patriarches.

MAIS, comme le peuple de Dieu a pris sous le patriarche Abraham une forme plus reglée, il est nécessaire, Monseigneur, de vous arrester un peu sur ce grand homme.

Il nasquit environ trois cens cinquante ans aprés le déluge, dans un temps où la vie humaine, quoyque réduite à des bornes plus étroites, estoit encore tres-longue. Noé ne faisoit que de mourir, Sem son fils aisné vivoit encore, et Abraham a pû passer avec luy presque toute sa vie.

Representez-vous donc le monde encore nouveau, et encore pour ainsi dire tout trempé des eaux du déluge, lorsque les hommes, si prés de l'origine des choses, n'avoient besoin pour connoistre l'unité de Dieu et le service qui luy estoit deû que de la tradition qui s'en estoit conservée depuis Adam et depuis Noé : tradition d'ailleurs si conforme aux lumieres de la raison qu'il sembloit qu'une verité si claire et si importante ne pust jamais estre obscurcie ni oubliée parmi les

hommes. Tel est le premier estat de la religion qui dure jusqu'à Abraham, où, pour connoistre les grandeurs de Dieu, les hommes n'avoient à consulter que leur raison et leur memoire.

Mais la raison estoit foible et corrompuë, et, à mesure qu'on s'éloignoit de l'origine des choses, les hommes brouïlloient les idées qu'ils avoient receûës de leurs ancestres. Les enfans indociles ou mal appris n'en vouloient plus croire leurs grands-peres décrepits, qu'ils ne connoissoient qu'à peine aprés tant de générations; le sens humain abruti ne pouvoit plus s'élever aux choses intellectuelles, et, les hommes ne voulant plus adorer que ce qu'ils voyoient, l'idolatrie se répandoit par tout l'univers.

L'esprit qui avoit trompé le premier homme goustoit alors tout le fruit de sa séduction, et voyoit l'effet entier de cette parole : « Vous serez « comme des dieux. » Dés le moment qu'il la profera, il songeoit à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature, et à diviser un nom dont la majesté consiste à estre incommunicable. Son projet luy réüssissoit. Les hommes ensevelis dans la chair et dans le sang avoient pourtant conservé une idée obscure de la puissance divine qui se soustenoit par sa propre force, mais qui, brouïllée avec les images venuës par leurs sens, leur faisoit adorer toutes les choses où il paroissoit quelque activité et quelque puissance. Ainsi le soleil et les astres qui se faisoient sentir de si loin, le feu et les élemens dont les effets estoient si

universels, furent les premiers objets de l'adoration publique. Les grands rois, les grands conquerans qui pouvoient tout sur la terre, et les auteurs des inventions utiles à la vie humaine, eurent bien-tost aprés les honneurs divins. Les hommes porterent la peine de s'estre soûmis à leurs sens : les sens deciderent de tout, et firent, malgré la raison, tous les dieux qu'on adora sur la terre.

Que l'homme parut alors éloigné de sa premiere institution, et que l'image de Dieu y estoit gastée! Dieu pouvoit-il l'avoir fait avec ces perverses inclinations qui se déclaroient tous les jours de plus en plus? et cette pente prodigieuse qu'il avoit à s'assujetir à toute autre chose qu'à son seigneur naturel ne montroit-elle pas trop visiblement la main étrangere, par laquelle l'œuvre de Dieu avoit esté si profondément alterée dans l'esprit humain qu'à peine pouvoit-on y en reconnoistre quelque trace? Poussé par cette aveugle impression qui le dominoit, il s'enfonçoit dans l'idolatrie, sans que rien le pust retenir. Un si grand mal faisoit des progrés étranges. De peur qu'il n'infectast tout le genre humain et n'éteignist tout-à-fait la connoissance de Dieu, ce grand Dieu appella d'enhaut son serviteur Abraham, dans la famille duquel il vouloit établir son culte et conserver l'ancienne croyance tant de la création de l'univers que de la providence particuliere avec laquelle il gouverne les choses humaines.

Abraham a toûjours esté célebre dans l'Orient. Ce n'est pas seulement les Hébreux qui le regar-

dent comme leur pere. Les Iduméens se glorifient de la mesme origine. Ismaël, fils d'Abraham, est connu parmi les Arabes comme celuy d'où ils sont sortis[1]. La circoncision leur est demeurée comme la marque de leur origine, et ils l'ont receûë de tout temps, non pas au huitiéme jour à la maniere des Juifs, mais à treize ans, comme l'Écriture nous apprend qu'elle fut donnée à leur pere Ismaël[2], coustume qui dure encore parmi les Mahometans. D'autres peuples arabes se ressouviennent d'Abraham et de Cetura, et ce sont les mesmes que l'Écriture fait sortir de ce mariage[3]. Ce patriarche estoit Chaldéen, et ces peuples renommez pour leurs observations astronomiques ont compté Abraham comme un de leurs plus sçavans observateurs[4]. Les historiens de Syrie l'ont fait roy de Damas, quoy qu'étranger et venu des environs de Babylone, et ils racontent qu'il quitta le royaume de Damas pour s'établir dans le païs des Chananéens, depuis appellé Judée[5]. Mais il vaut mieux remarquer ce que l'histoire du peuple de Dieu nous rapporte de ce grand homme. Nous avons veû

1. *Gen.*, XVI, XVII.

2. *Ibid.*, XVII, 25 ; Joseph., *Ant. Jud.*, lib. I, c. XIII.

3. *Gen.*, XXV; Alex. Polyh. apud Joseph., *Ant. Jud.*, lib. I, c. XVI.

4. Beros., Hecat., Eupol., Alex. Polyh. et al. apud Joseph., *Ant. Jud.*, lib. I, c. VIII, et Euseb., *Præp. Evang.*, lib. IX, c. XVI, XVII, XVIII, XIX, XX, et lib. XIII, c. XI.

5. Nic. Damasc., lib. IV; *Hist. univ. in excerpt.*, Vales., p. 491 ; et apud Joseph., *Ant. Jud.*, lib. I, c. VIII; et Euseb., *Præp. Evang.*, lib. IX, c. XVI.

qu'Abraham suivoit le genre de vie que suivirent les anciens hommes avant que tout l'univers eust esté réduit en royaumes. Il regnoit dans sa famille avec laquelle il embrassoit cette vie pastorale tant renommée pour sa simplicité et son innocence, riche en troupeaux, en esclaves et en argent, mais sans terres et sans domaine[1]; et toutefois il vivoit dans un royaume étranger, respecté et indépendant comme un prince[2]. Sa pieté et sa droiture protegée de Dieu luy attiroit ce respect. Il traitoit d'égal avec les rois qui recherchoient son alliance, et c'est de là qu'est venuë l'ancienne opinion qui l'a luy-mesme fait roy. Quoyque sa vie fust simple et pacifique, il sçavoit faire la guerre, mais seulement pour défendre ses alliez opprimez[3]. Il les défendit, et les vengea par une victoire signalée; il leur rendit toutes leurs richesses reprises sur leurs ennemis sans réserver autre chose que la dixme qu'il offrit à Dieu, et la part qui appartenoit aux troupes auxiliaires qu'il avoit menées au combat. Au reste, aprés un si grand service, il refusa les presens des rois avec une magnanimité sans exemple, et ne put souffrir qu'aucun homme se vantast d'avoir enrichi Abraham. Il ne vouloit rien devoir qu'à Dieu, qui le protegeoit, et qu'il suivoit seul avec une foy et une obéïssance parfaite.

---

1. *Gen.*, XIII, etc.
2. *Ibid.*, XIV, XXI, 22, 27; XXIII, 6.
3. *Ibid.*, XIV.

Guidé par cette foy, il avoit quitté sa terre natale pour venir au païs que Dieu luy montroit. Dieu, qui l'avoit appellé et qui l'avoit rendu digne de son alliance, la conclut à ces conditions.

Il luy déclara qu'il seroit le Dieu de luy et de ses enfans [1], c'est-à-dire qu'il seroit leur protecteur, et qu'ils le serviroient comme le seul Dieu créateur du ciel et de la terre.

Il luy promit une terre (ce fut celle de Chanaan) pour servir de demeure fixe à sa posterité et de siége à la religion [2].

Il n'avoit point d'enfans, et sa femme Sara estoit sterile. Dieu luy jura par soy-mesme et par son éternelle verité que de luy et de cette femme naistroit une race qui égaleroit les étoiles du ciel et le sable de la mer [3].

Mais voicy l'article le plus memorable de la promesse divine. Tous les peuples se précipitoient dans l'idolatrie. Dieu promit au saint patriarche qu'en luy et en sa semence toutes ces nations aveugles qui oublioient leur Créateur seroient benites [4], c'est-à-dire rappellées à sa connoissance, où se trouve la veritable benediction.

Par cette parole Abraham est fait le pere de tous les croyans, et sa posterité est choisie pour estre la source d'où la benediction doit s'étendre par toute la terre.

---

1. *Gen.*, XII, XVII.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, XII, 2 ; XV, 4, 5 ; XVII, 19.
4. *Ibid.*, XII, 3 ; XVIII, 18.

En cette promesse estoit enfermée la venuë du Messie tant de fois prédit à nos peres, mais toûjours prédit comme celuy qui devoit estre le Sauveur de tous les gentils et de tous les peuples du monde.

Ainsi ce germe beni, promis à Eve, devint aussi le germe et le rejeton d'Abraham.

Tel est le fondement de l'alliance; telles en sont les conditions. Abraham en receut la marque dans la circoncision [1], cerémonie dont le propre effet estoit de marquer que ce saint homme appartenoit à Dieu avec toute sa famille.

Abraham estoit sans enfans quand Dieu commença à benir sa race. Dieu le laissa plusieurs années sans luy en donner. Aprés il eut Ismaël, qui devoit estre pere d'un grand peuple, mais non pas de ce peuple éleû tant promis à Abraham [2]. Le pere du peuple éleû devoit sortir de luy et de sa femme Sara qui estoit sterile. Enfin, treize ans aprés Ismaël, il vint cet enfant tant desiré : il fut nommé Isaac [3], c'est-à-dire *ris*, enfant de joye, enfant de miracle, enfant de promesse, qui marque par sa naissance que les vrais enfans de Dieu naissent de la grace.

Il estoit déja grand, ce benit enfant, et dans un âge où son pere pouvoit esperer d'en avoir d'autres enfans, quand tout à coup Dieu luy com-

---

1. *Gen.*, XVII.
2. *Ibid.*, XII, XV, 2; XVI, 3, 4; XVII, 20; XXI, 13.
3. *Ibid.*, XXI, 2.

manda de l'immoler[1]. A quelles épreuves la foy est-elle exposée! Abraham mena Isaac à la montagne que Dieu luy avoit montrée, et il alloit sacrifier ce fils en qui seul Dieu luy promettoit de le rendre pere et de son peuple et du Messie. Isaac presentoit le sein à l'épée que son pere tenoit toute preste à fraper. Dieu, content de l'obéïssance du pere et du fils, n'en demande pas davantage. Aprés que ces deux grands hommes ont donné au monde une image si vive et si belle de l'oblation volontaire de Jesus-Christ, et qu'ils ont gousté en esprit les amertumes de sa croix, ils sont jugez vraiment dignes d'estre ses ancestres. La fidelité d'Abraham fait que Dieu luy confirme toutes ses promesses[2], et benit de nouveau non seulement sa famille, mais encore par sa famille toutes les nations de l'univers.

En effet, il continua sa protection à Isaac, son fils, et à Jacob, son petit-fils. Ils furent ses imitateurs, attachez comme luy à la croyance ancienne, à l'ancienne maniere de vie qui estoit la vie pastorale, à l'ancien gouvernement du genre humain où chaque pere de famille estoit prince dans sa maison. Ainsi, dans les changemens qui s'introduisoient tous les jours parmi les hommes, la sainte antiquité revivoit dans la religion et dans la conduite d'Abraham et de ses enfans.

Aussi Dieu réitera-t-il à Isaac et à Jacob les

---

1. *Gen.*, XXII.
2. *Ibid.*, 28.

mesmes promesses qu'il avoit faites à Abraham[1], et, comme il s'estoit appellé le Dieu d'Abraham, il prit encore le nom de Dieu d'Isaac et de Dieu de Jacob.

Sous sa protection ces trois grands hommes commencerent à demeurer dans la terre de Chanaan, mais comme des étrangers, et sans y posseder « un pied de terre[2] », jusqu'à ce que la famine attira Jacob en Egypte, où ses enfans multipliez devinrent bien-tost un grand peuple comme Dieu l'avoit promis.

Au reste, quoy que ce peuple que Dieu faisoit naistre dans son alliance deût s'étendre par la génération, et que la benediction deût suivre le sang, ce grand Dieu ne laissa pas d'y marquer l'élection de sa grace. Car, après avoir choisi Abraham du milieu des nations, parmi les enfans d'Abraham il choisit Isaac, et des deux jumeaux d'Isaac il choisit Jacob, à qui il donna le nom d'Israël.

Jacob eut douze enfans, qui furent les douze patriarches auteurs des douze tribus. Tous devoient entrer dans l'alliance; mais Juda fut choisi parmi tous ses freres pour estre le pere des rois du peuple saint et le pere du Messie tant promis à ses ancestres.

Le temps devoit venir que, dix tribus estant retranchées du peuple de Dieu pour leur infidelité, la posterité d'Abraham ne conserveroit son ancienne

---

1. *Gen.*, XXV, 11; XXVI, 4; XXVIII, 14.
2. *Act.*, VII, 5.

benediction, c'est à dire la religion, la terre de Chanaan et l'esperance du Messie, qu'en la seule tribu de Juda, qui devoit donner le nom au reste des Israëlites, qu'on appella Juifs, et à tout le païs, qu'on nomma Judée.

Ainsi l'élection divine paroist toûjours mesme dans ce peuple charnel qui devoit se conserver par la propagation ordinaire.

Jacob vit en esprit le secret de cette élection [1]. Comme il estoit prest à expirer et que ses enfans autour de son lit demandoient la benediction d'un si bon pere, Dieu luy découvrit l'estat des douze tribus quand elles seroient dans la terre promise : il l'expliqua en peu de paroles, et ce peu de paroles renferment des mysteres innombrables.

Quoy que tout ce qu'il dit des freres de Juda soit exprimé avec une magnificence extraordinaire, et ressente un homme transporté hors de luy-mesme par l'Esprit de Dieu, quand il vient à Juda, il s'éleve encore plus haut. « Juda, dit-il [2], tes freres « te loüëront ; ta main sera sur le col de tes enne- « mis ; les enfans de ton pere se prosterneront « devant toy. Juda est un jeune lion. Mon fils, tu « es allé au butin. Tu t'es reposé comme un lion « et comme une lionne. Qui osera le réveiller ? Le « sceptre (c'est à dire l'autorité) ne sortira point « de Juda, et on verra toûjours des capitaines et « des magistrats, ou des juges nez de sa race, jus-

1. *Gen.*, XLIX.
2. *Ibid.*, 8.

« qu'à ce que vienne celuy qui doit estre envoyé, « et qui sera l'attente des peuples » ; ou, comme porte une autre leçon qui peut-estre n'est pas moins ancienne, et qui au fond ne differe pas de celle-cy, « jusqu'à ce que vienne celuy à qui les « choses sont réservées », et le reste comme nous venons de le rapporter.

La suite de la prophetie regarde à la lettre la contrée que la tribu de Juda devoit occuper dans la Terre sainte. Mais les dernieres paroles que nous avons veûës, en quelque façon qu'on les veuïlle prendre, ne signifient autre chose que celuy qui devoit estre l'envoyé de Dieu, le ministre et l'interprete de ses volontez, l'accomplissement de ses promesses, et le roy du nouveau peuple, c'est à dire le Messie ou l'Oint du Seigneur.

Jacob n'en parle expressément qu'au seul Juda dont ce Messie devoit naistre : il comprend dans la destinée de Juda seul la destinée de toute la nation, qui aprés sa dispersion devoit voir les restes des autres tribus réünies sous les étendarts de Juda.

Tous les termes de la prophetie sont clairs : il n'y a que le mot de sceptre que l'usage de nostre langue nous pourroit faire prendre pour la seule royauté, au lieu que dans la langue sainte il signifie en général la puissance, l'autorité, la magistrature. Cet usage du mot de sceptre se trouve à toutes les pages de l'Écriture ; il paroist mesme manifestement dans la prophetie de Jacob, et le patriarche veut dire qu'aux jours du Messie toute autorité

cessera dans la maison de Juda, ce qui emporte la ruïne totale d'un Estat.

Ainsi les temps du Messie sont marquez icy par un double changement. Par le premier, le royaume de Juda et du peuple juif est menacé de sa derniere ruïne. Par le second, il doit s'élever un nouveau royaume, non pas d'un seul peuple, mais de tous les peuples, dont le Messie doit estre le chef et l'esperance.

Dans le stile de l'Écriture, le peuple juif est appelé en nombre singulier, et par excellence, « le peuple », ou « le peuple de Dieu [1] »; et, quand on trouve « les peuples [2] », ceux qui sont exercez dans les Écritures entendent les autres peuples qu'on voit aussi promis au Messie dans la prophetie de Jacob.

Cette grande prophetie comprend en peu de paroles toute l'histoire du peuple juif et du Christ qui luy est promis. Elle marque toute la suite du peuple de Dieu, et l'effet en dure encore.

Aussi ne prétens-je pas vous en faire un commentaire : vous n'en aurez pas besoin, puisqu'en remarquant simplement la suite du peuple de Dieu, vous verrez le sens de l'oracle se développer de luy-mesme, et que les seuls évenemens en seront les interpretes.

---

1. *Is.*, LXV, etc.; *Rom.*, X, 21.
2. *Is.*, II, 2, 3 ; XLIX, 6, 18 ; LI, 4, 5, etc.

CHAPITRE III

Moïse, la loy écrite et l'introduction du peuple dans la Terre promise.

APRÉS la mort de Jacob, le peuple de Dieu demeura en Egypte jusques au temps de la mission de Moïse, c'est à dire environ deux cens ans.

Ainsi il se passa quatre cens trente ans avant que Dieu donnast à son peuple la terre qu'il luy avoit promise.

Il vouloit accoustumer ses éleûs à se fier à sa promesse, asseûrez qu'elle s'accomplit tost ou tard et toûjours dans les temps marquez par son éternelle providence.

Les iniquitez des Amorrhéens, dont il leur vouloit donner et la terre et les dépouïlles, n'estoient pas encore, comme il le déclare à Abraham [1], au comble où il les attendoit pour les livrer à la dure et impitoyable vengeance qu'il vouloit exercer sur eux par les mains de son peuple éleû.

Il falloit donner à ce peuple le temps de se mul-

1. *Gen.*, xv, 16.

tiplier, afin qu'il fust en estat de remplir la terre qui luy estoit destinée [1], et de l'occuper par force, en exterminant ses habitans maudits de Dieu.

Il vouloit qu'ils éprouvassent en Egypte une dure et insupportable captivité, afin qu'estant délivrez par des prodiges inoüïs ils aimassent leur liberateur et célebrassent éternellement ses misericordes.

Voilà l'ordre des conseils de Dieu, tels que luy-mesme nous les a révelez pour nous apprendre à le craindre, à l'adorer, à l'aimer, à l'attendre avec foy et patience.

Le temps estant arrivé, il écoute les cris de son peuple cruellement affligé par les Egyptiens, et il envoye Moïse pour délivrer ses enfans de leur tyrannie.

Il se fait connoistre à ce grand homme plus qu'il n'avoit jamais fait à aucun homme vivant. Il luy apparoist d'une maniere également magnifique et consolante [2]; il luy déclare qu'il est Celuy qui est. Tout ce qui est devant luy n'est qu'une ombre. « Je suis, dit-il, Celuy qui suis [3] : l'estre et la perfection m'appartiennent à moy seul. » Il prend un nouveau nom, qui désigne l'estre et la vie en luy comme dans leur source; et c'est ce grand nom de Dieu terrible, mysterieux, incommunicable, sous lequel il veut doresnavant estre servi.

Je ne vous raconteray pas en particulier les

---

1. *Gen.*, xv, 16.
2. *Exod.*, iii.
3. *Ibid.*, 14.

playes de l'Egypte, ni l'endurcissement de Pharaon, ni le passage de la mer Rouge, ni la fumée, les éclairs, la trompette resonnante, le bruit effroyable qui parut au peuple sur le mont Sinaï. Dieu y gravoit de sa main sur deux tables de pierre les préceptes fondamentaux de la religion et de la societé ; il dictoit le reste à Moïse à haute voix. Pour maintenir cette loy dans sa vigueur, il eut ordre de former une assemblée vénerable de septante conseillers [1], qui pouvoit estre appellée le Senat du peuple de Dieu et le conseil perpetuel de la nation. Dieu parut publiquement, et fit publier sa loy en sa presence avec une démonstration étonnante de sa majesté et de sa puissance.

Jusques-là Dieu n'avoit rien donné par écrit qui pust servir de regle aux hommes. Les enfans d'Abraham avoient seulement la circoncision et les céremonies qui l'accompagnoient pour marque de l'alliance que Dieu avoit contractée avec cette race éleûë. Ils estoient separez par cette marque des peuples qui adoroient les fausses divinitez ; au reste, ils se conservoient dans l'alliance de Dieu par le souvenir qu'ils avoient des promesses faites à leurs peres, et ils estoient connus comme un peuple qui servoit le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Dieu estoit si fort oublié qu'il falloit le discerner par le nom de ceux qui avoient esté ses adorateurs, et dont il estoit aussi le protecteur déclaré.

Il ne voulut point abandonner plus long-temps

1. *Exod.*, XXIV, et *Num.*, XI.

à la seule memoire des hommes le mystere de la religion et de son alliance. Il estoit temps de donner de plus fortes barrieres à l'idolatrie qui inondoit tout le genre humain et achevoit d'y éteindre les restes de la lumiere naturelle.

L'ignorance et l'aveuglement s'estoient prodigieusement accrus depuis le temps d'Abraham. De son temps, et un peu aprés, la connoissance de Dieu paroissoit encore dans la Palestine et dans l'Egypte. Melchisedec, roy de Salem, estoit « le « pontife du Dieu tres-haut, qui a fait le ciel et la « terre [1] ». Abimelec, roy de Gerare, et son successeur de mesme nom, craignoient Dieu, juroient en son nom et admiroient sa puissance [2]. Les menaces de ce grand Dieu estoient redoutées par Pharaon, roy d'Egypte [3]; mais, dans le temps de Moïse, ces nations s'estoient perverties. Le vray Dieu n'estoit plus connu en Egypte comme le Dieu de tous les peuples de l'univers, mais « comme le Dieu des He- « breux [4] ». On adoroit jusqu'aux bestes et jusqu'aux reptiles [5]. Tout estoit Dieu, excepté Dieu mesme; et le monde, que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit estre devenu un temple d'idoles. Le genre humain s'égara jusqu'à adorer ses vices et ses passions; et il ne faut pas s'en étonner. Il n'y avoit point de puissance plus inévitable ni plus ty-

1. *Gen.*, XIV, 18, 19.
2. *Ibid.*, XXI, 22, 23; XXVI, 28, 29.
3. *Ibid.*, XII, 17, 18.
4. *Exod.*, V, 1, 2, 3; IX, 1, etc.
5. *Ibid.*, VIII, 26.

rannique que la leur. L'homme, accoustumé à croire divin tout ce qui estoit puissant, comme il se sentoit entraisné au vice par une force invincible, crut aisément que cette force estoit hors de luy, et s'en fit bien-tost un Dieu. C'est par là que l'amour impudique eut tant d'autels, et que des impuretez qui font horreur commencerent à estre meslées dans les sacrifices [1].

La cruauté y entra en mesme temps. L'homme coupable, qui estoit troublé par le sentiment de son crime et regardoit la Divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'appaiser par les victimes ordinaires. Il fallut verser le sang humain avec celuy des bestes; une aveugle frayeur poussoit les peres à immoler leurs enfans et à les brusler à leurs dieux au lieu d'encens. Ces sacrifices estoient communs dés le temps de Moïse, et ne faisoient qu'une partie de ces horribles iniquitez des Amorrhéens dont Dieu commit la vengeance aux Israëlites.

Mais ils n'estoient pas particuliers à ces peuples. On sçait que dans tous les peuples du monde, sans en excepter aucun, les hommes ont sacrifié leurs semblables [2], et il n'y a point eû d'endroit sur la terre où on n'ait servi de ces tristes et affreuses divinitez, dont la haine implacable pour le genre humain exigeoit de telles victimes.

---

1. *Levit.*, xx, 2, 3.

2. Herod., lib. II; Cæs., *de Bello Gall.*, lib. VI; Diod., lib. I, V; Plin., lib. XXX; Athen., lib. XIII; Porph., *de Abstin.*, lib. II; Jorn., *de Reb. Get.*, etc.

Au milieu de tant d'ignorances, l'homme vint à adorer jusqu'à l'œuvre de ses mains. Il crut pouvoir renfermer l'esprit divin dans des statuës, et il oublia si profondément que Dieu l'avoit fait qu'il crut à son tour pouvoir faire un Dieu. Qui le pourroit croire, si l'experience ne nous faisoit voir qu'une erreur si stupide et si brutale n'estoit pas seulement la plus universelle, mais encore la plus enracinée et la plus incorrigible parmi les hommes? Ainsi il faut reconnoistre, à la confusion du genre humain, que la premiere des veritez, celle que le monde presche, celle dont l'impression est la plus puissante, estoit la plus éloignée de la veûë des hommes. La tradition qui la conservoit dans leurs esprits, quoyque claire encore et assez presente, si on y eust esté attentif, estoit preste à s'évanoûïr; des fables prodigieuses et aussi pleines d'impieté que d'extravagance prenoient sa place. Le moment estoit venu où la verité, mal gardée dans la memoire des hommes, ne pouvoit plus se conserver sans estre écrite; et, Dieu ayant résolu d'ailleurs de former son peuple à la vertu par des loix plus expresses et en plus grand nombre, il résolut en mesme temps de les donner par écrit.

Moïse fut appellé à cet ouvrage. Ce grand homme recueïllit l'histoire des siecles passez : celle d'Adam, celle de Noé, celle d'Abraham, celle d'Isaac, celle de Jacob, celle de Joseph, ou plûtost celle de Dieu mesme et de ses faits admirables.

Il ne luy fallut pas déterrer de loin les traditions de ses ancestres. Il nasquit cent ans aprés la mort

de Jacob. Les vieillards de son temps avoient pû converser plusieurs années avec ce saint patriarche : la memoire de Joseph et des merveilles que Dieu avoit faites par ce grand ministre des rois d'Egypte estoit encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontoit jusqu'à Noé, qui avoit veû les enfans d'Adam et touchoit, pour ainsi parler, à l'origine des choses.

Ainsi les traditions anciennes du genre humain et celles de la famille d'Abraham n'estoient pas mal-aisées à recueïllir : la memoire en estoit vive; et il ne faut pas s'étonner si Moïse dans sa Genese parle des choses arrivées dans les premiers siecles comme de choses constantes, dont mesme on voyoit encore et dans les peuples voisins et dans la terre de Chanaan des monumens remarquables.

Dans le temps qu'Abraham, Isaac et Jacob avoient habité cette terre, ils y avoient érigé par tout des monumens des choses qui leur estoient arrivées. On y montroit encore les lieux où ils avoient habité; les puits qu'ils avoient creusez dans ces païs secs pour abreuver leur famille et leurs troupeaux; les montagnes où ils avoient sacrifié à Dieu, et où il leur estoit apparu; les pierres qu'ils avoient dressées ou entassées pour servir de memorial à la posterité; les tombeaux où reposoient leurs cendres benites. La memoire de ces grands hommes estoit récente, non seulement dans tout le païs, mais encore dans tout l'Orient, où plusieurs nations célebres n'ont jamais oublié qu'elles venoient de leur race.

Ainsi, quand le peuple hebreu entra dans la Terre promise, tout y célebroit leurs ancestres; et les villes, et les montagnes, et les pierres mesmes, y parloient de ces hommes merveilleux, et des visions étonnantes par lesquelles Dieu les avoit confirmez dans l'ancienne et veritable croyance.

Ceux qui connoissent tant soit peu les antiquitez sçavent combien les premiers temps estoient curieux d'ériger et de conserver de tels monumens, et combien la posterité retenoit soigneusement les occasions qui les avoient fait dresser. C'estoit une des manieres d'écrire l'histoire : on a depuis façonné et poli les pierres; et les statuës ont succedé aprés les colonnes aux masses grossieres et solides que les premiers temps érigeoient.

On a mesme de grandes raisons de croire que, dans la lignée où s'est conservée la connoissance de Dieu, on conservoit aussi par écrit des memoires des anciens temps. Car les hommes n'ont jamais esté sans ce soin. Du moins est-il asseûré qu'il se faisoit des cantiques que les peres apprenoient à leurs enfans; cantiques qui, se chantant dans les festes et dans les assemblées, y perpetuoient la memoire des actions les plus éclatantes des siécles passez.

De là est née la poësie, changée dans la suite en plusieurs formes, dont la plus ancienne se conserve encore dans les odes et dans les cantiques employez par tous les anciens, et encore à present par les peuples qui n'ont pas l'usage des lettres, à loûër la Divinité et les grands hommes.

Le stile de ces cantiques, hardi, extraordinaire, naturel toutefois en ce qu'il est propre à representer la nature dans ses transports, qui marche pour cette raison par de vives et impetueuses saillies, affranchi des liaisons ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, surprend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur, et s'imprime plus aisément dans la memoire.

Parmi tous les peuples du monde, celuy où de tels cantiques ont esté le plus en usage a esté le peuple de Dieu. Moïse en marque un grand nombre [1], qu'il désigne par les premiers vers parce que le peuple sçavoit le reste. Luy-mesme en a fait deux de cette nature. Le premier [2] nous met devant les yeux le passage triomphant de la mer Rouge et les ennemis du peuple de Dieu les uns déja noyez et les autres à demi vaincus par la terreur. Par le second [3] Moïse confond l'ingratitude du peuple, en célebrant les bontez et les merveilles de Dieu. Les siécles suivans l'ont imité. C'estoit Dieu et ses œuvres merveilleuses qui faisoient le sujet des odes qu'ils ont composées : Dieu les inspiroit luy-mesme, et il n'y a proprement que le peuple de Dieu où la poësie soit venuë par enthousiasme.

Jacob avoit prononcé dans ce langage mystique

---

1. *Num.*, XXI, 14, 17, 18, 27, etc.
2. *Exod.*, XV.
3. *Deut.*, XXXII.

les oracles qui contenoient la destinée de ses enfans, afin que chaque tribu retinst plus aisément ce qui la touchoit, et apprist à loüër celuy qui n'estoit pas moins magnifique dans ses prédictions que fidele à les accomplir.

Voilà les moyens dont Dieu s'est servi pour conserver jusqu'à Moïse la memoire des choses passées.

Ce grand homme, instruit par tous ces moyens et élevé au dessus par le Saint Esprit, a écrit les œuvres de Dieu avec une exactitude et une simplicité qui attire la croyance et l'admiration non pas à luy, mais à Dieu mesme.

Il a joint aux choses passées, qui contenoient l'origine et les anciennes traditions du peuple de Dieu, les merveilles que Dieu faisoit actuellement pour sa délivrance. De cela il n'allegue point aux Israëlites d'autres témoins que leurs yeux. Moïse ne leur conte point des choses qui se soient passées dans des retraites impenétrables et dans des antres profonds; il ne parle point en l'air; il particularise et circonstantie toutes choses, comme un homme qui ne craint point d'estre démenti. Il fonde toutes leurs loix et toute leur republique sur les merveilles qu'ils ont veûës. Ces merveilles n'estoient rien moins que la nature changée tout à coup en differentes occasions pour les délivrer et pour punir leurs ennemis; la mer separée en deux, la terre entre-ouverte, un pain céleste, des eaux abondantes tirées des rochers par un coup de verge, le ciel qui leur donnoit un signal visible pour marquer leur marche,

et d'autres miracles semblables qu'ils ont veû durer quarante ans.

Le peuple d'Israël n'estoit pas plus intelligent ni plus subtil que les autres peuples, qui, s'estant livrez à leurs sens, ne pouvoient concevoir un Dieu invisible. Au contraire, il estoit grossier et rebelle autant ou plus qu'aucun autre peuple. Mais ce Dieu invisible dans sa nature se rendoit tellement sensible par de continuels miracles, et Moïse les inculquoit avec tant de force, qu'à la fin ce peuple charnel se laissa toucher de l'idée si pure d'un Dieu qui faisoit tout par sa parole, d'un Dieu qui n'estoit qu'esprit, que raison et intelligence.

De cette sorte, pendant que l'idolatrie, si fort augmentée depuis Abraham, couvroit toute la face de la terre, la seule posterité de ce patriarche en estoit exempte. Leurs ennemis leur rendoient ce témoignage; et les peuples où la verité de la tradition n'estoit pas encore tout à fait éteinte s'écrioient avec étonnement : « On ne voit point « d'idole en Jacob, on n'y voit point de présages « superstitieux, on n'y voit point de divinations « ni de sortileges : c'est un peuple qui se fie au « Seigneur son Dieu, dont la puissance est invin- « cible [1]. »

Pour imprimer dans les esprits l'unité de Dieu, et la parfaite uniformité qu'il demandoit dans son culte, Moïse répete souvent [2] que dans la Terre

1. *Num.*, XXIII, 21, 22, 23.
2. *Deut.*, XII, XIV, XV, XVI, XVII, etc.

promise ce Dieu unique choisiroit un lieu dans lequel seul se feroient les festes, les sacrifices et tout le service public. En attendant ce lieu desiré, durant que le peuple erroit dans le desert, Moïse construisit le Tabernacle, temple portatif, où les enfans d'Israël presentoient leurs vœux au Dieu qui avoit fait le ciel et la terre, et qui ne dédaignoit pas de voyager, pour ainsi dire, avec eux, et de les conduire.

Sur ce principe de religion, sur ce fondement sacré estoit bastie toute la loy; loy sainte, juste, bienfaisante, honneste, sage, prevoyante et simple, qui lioit la societé des hommes entre eux par la sainte societé de l'homme avec Dieu.

A ces saintes institutions il ajousta des céremonies majestueuses, des festes qui rappelloient la memoire des miracles par lesquels le peuple d'Israël avoit esté délivré, et, ce qu'aucun autre legislateur n'avoit osé faire, des asseûrances précises que tout leur réüssiroit tant qu'ils vivroient soumis à la loy, au lieu que leur désobéissance seroit suivie d'une manifeste et inévitable vengeance [1]. Il falloit estre asseûré de Dieu pour donner ce fondement à ses loix, et l'évenement a justifié que Moïse n'avoit pas parlé de luy-mesme.

Quant à ce grand nombre d'observances dont il a chargé les Hebreux, encore que maintenant elles nous paroissent superfluës, elles estoient alors necessaires pour separer le peuple de Dieu des autres

1. *Deut.*, XXVII, XXVIII, etc.

peuples, et servoient comme de barriere à l'idolatrie, de peur qu'elle n'entraisnast ce peuple choisi avec tous les autres.

Pour maintenir la religion et toutes les traditions du peuple de Dieu, parmi les douze tribus une tribu est choisie à laquelle Dieu donne en partage, avec les dixmes et les oblations, le soin des choses sacrées. Levi et ses enfans sont eux-mesmes consacrez à Dieu comme la dixme de tout le peuple. Dans Levi Aaron est choisi pour estre souverain pontife, et le sacerdoce est rendu héréditaire dans sa famille.

Ainsi les autels ont leurs ministres, la loy a ses défenseurs particuliers; et la suite du peuple de Dieu est justifiée par la succession de ses pontifes, qui va sans interruption depuis Aaron, le premier de tous.

Mais ce qu'il y avoit de plus beau dans cette loy, c'est qu'elle préparoit la voye à une loy plus auguste, moins chargée de céremonies et plus feconde en vertus.

Moïse, pour tenir le peuple dans l'attente de cette loy, leur confirme la venuë de ce grand prophete qui devoit sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. « Dieu, dit-il [1], vous suscitera du mi-
« lieu de vostre nation et du nombre de vos freres
« un prophete semblable à moy. Ecoutez-le. » Ce prophete semblable à Moïse, legislateur comme luy, qui peut-il estre sinon le Messie, dont la doc-

1. *Deut.*, XVIII, 15, 18.

trine devoit un jour regler et sanctifier tout l'univers ?

Jusqu'à luy il ne devoit point s'élever en tout Israël un prophéte semblable à Moïse [1], à qui Dieu parlast face à face et qui donnast des loix à son peuple. Aussi, jusqu'aux temps du Messie, le peuple, dans tous les temps et dans toutes les difficultez, ne se fonde que sur Moïse. Comme Rome réveroit les loix de Romulus, de Numa et des XII Tables; comme Athenes recouroit à celles de Solon; comme Lacedémone conservoit et respectoit celles de Lycurgue, le peuple hebreu alleguoit sans cesse celles de Moïse. Au reste, le legislateur y avoit si bien reglé toutes choses que jamais on n'a eû besoin d'y rien changer. C'est pourquoy le corps du droit judaïque n'est pas un recueil de diverses loix faites dans des temps et dans des occasions differentes. Moïse, éclairé de l'esprit de Dieu, avoit tout préveû. On ne voit point d'ordonnances ni de David, ni de Salomon, ni de Josaphat ou d'Ezechias, quoy que tous tres-zelez pour la justice. Les bons princes n'avoient qu'à faire observer la loy de Moïse, et se contentoient d'en recommander l'observance à leurs successeurs [2]. Y ajouster ou en retrancher un seul article [3] estoit un attentat que le peuple eust regardé avec horreur. On avoit besoin de la loy à

1. *Deut.*, XXXIV, 10.
2. III *Reg.*, II, etc.
3. *Deut.*, IV, 2; XII, 32, etc.

chaque moment pour regler non seulement les festes, les sacrifices, les céremonies, mais encore toutes les autres actions publiques et particulieres, les jugemens, les contrats, les mariages, les successions, les funerailles, la forme mesme des habits, et en général tout ce qui regarde les mœurs. Il n'y avoit point d'autre livre où on étudiast les préceptes de la bonne vie. Il falloit le fueilleter et le mediter nuit et jour, en recueillir des sentences, les avoir toûjours devant les yeux. C'estoit là que les enfans apprenoient à lire. La seule regle d'éducation qui estoit donnée à leurs parens estoit de leur apprendre, de leur inculquer, de leur faire observer cette sainte loy, qui seule pouvoit les rendre sages dés l'enfance. Ainsi elle devoit estre entre les mains de tout le monde. Outre la lecture assiduë que chacun en devoit faire en particulier, on en faisoit tous les sept ans, dans l'année solennelle de la rémission et du repos, une lecture publique, et comme une nouvelle publication à la feste des Tabernacles, où tout le peuple estoit assemblé durant huit jours. Moïse fit déposer auprés de l'arche l'original de la loy. Mais, de peur que dans la suite des temps elle ne fust alterée par la malice ou par la negligence des hommes, outre les copies qui couroient parmi le peuple, on en faisoit des exemplaires authentiques, qui, soigneusement reveûs et gardez par les prestres et les levites, tenoient lieu d'originaux. Les rois (car Moïse avoit bien préveu que ce peuple voudroit enfin avoir des rois comme tous les autres), les rois,

dis-je, estoient obligez par une loy expresse du *Deuteronome* à recevoir des mains des prestres un de ces exemplaires si religieusement corrigez, afin qu'ils le transcrivissent et le leussent toute leur vie. Les exemplaires ainsi reveûs par autorité publique estoient en singuliere vénération à tout le peuple : on les regardoit comme sortis immediatement des mains de Moïse, aussi purs et aussi entiers que Dieu les luy avoit dictez. Un ancien volume de cette sévere et religieuse correction, ayant esté trouvé dans la maison du Seigneur [1], sous le regne de Josias, et peut-estre estoit-ce l'original mesme que Moïse avoit fait mettre auprés de l'arche, excita la pieté de ce saint roy, et luy fut une occasion de porter ce peuple à la penitence. Les grands effets qu'a opéré dans tous les temps la lecture publique de cette loy sont innombrables. En un mot, c'estoit un livre parfait, qui, estant joint par Moïse à l'histoire du peuple de Dieu, luy apprenoit tout ensemble son origine, sa religion, sa police, ses mœurs, sa philosophie, tout ce qui sert à regler la vie, tout ce qui unit et forme la societé, les bons et les mauvais exemples, la récompense des uns et les chastimens rigoureux qui avoient suivi les autres.

Par cette admirable discipline, un peuple sorti d'esclavage et tenu quarante ans dans un desert arrive tout formé à la terre qu'il doit occuper [2]. Moïse le mene à la porte, et, averti de sa fin pro-

1. IV *Reg.*, XXII, 8, etc.; II *Par.*, XXXIV, 14, etc.
2. *Deut.*, XXXI.

chaine, il commet ce qui reste à faire à Josué. Mais, avant que de mourir, il composa ce long et admirable cantique qui commence par ces paroles[1] : « O cieux, écoutez ma voix; que la terre « preste l'oreille aux paroles de ma bouche ». Dans ce silence de toute la nature, il parle d'abord au peuple avec une force inimitable, et, prévoyant ses infidelitez, il luy en découvre l'horreur. Tout d'un coup il sort de luy-mesme comme trouvant tout discours humain au dessous d'un sujet si grand; il rapporte ce que Dieu dit, et le fait parler avec tant de hauteur et tant de bonté qu'on ne sçait ce qu'il inspire le plus, ou la crainte et la confusion, ou l'amour et la confiance.

Tout le peuple apprit par cœur ce divin cantique par ordre de Dieu et de Moïse[2]. Ce grand homme aprés cela mourut content, comme un homme qui n'avoit rien oublié pour conserver parmi les siens la memoire des bienfaits et des préceptes de Dieu. Il laissa ses enfans au milieu de leurs citoyens sans aucune distinction et sans aucun établissement extraordinaire. Il a esté admiré non seulement de son peuple, mais encore de tous les peuples du monde; et aucun legislateur n'a jamais eû un si grand nom parmi les hommes.

Tous les prophetes qui ont suivi dans l'ancienne loy et tout ce qu'il y a eu d'écrivains sacrez ont tenu à gloire d'être ses disciples. En effet, il parle

1. *Deut.*, XXXII.
2. *Ibid.*, XXXI, 19, 22.

en maistre : on remarque dans ses écrits un caractere tout particulier et je ne sçay quoy d'original qu'on ne trouve en nul autre écrit; il a dans sa simplicité un sublime si majestueux que rien ne le peut égaler, et si, en entendant les autres prophetes, on croit entendre des hommes inspirez de Dieu, c'est, pour ainsi dire, Dieu mesme en personne qu'on croit entendre dans la voix et dans les écrits de Moïse.

On tient qu'il a écrit le livre de Job. La sublimité des pensées et la majesté du stile rendent cette histoire digne de Moïse. De peur que les Hebreux ne s'énorgueïllissent en s'attribuant à eux seuls la grace de Dieu, il estoit bon de leur faire entendre qu'il avoit eû ses éleûs, mesme dans la race d'Esaü. Quelle doctrine estoit plus importante? et quel entretien plus utile pouvoit donner Moïse au peuple affligé dans le desert que celuy de la patience de Job, qui, livré entre les mains de Satan pour estre exercé par toute sorte de peines, se voit privé de ses biens, de ses enfans, et de toute consolation sur la terre; incontinent aprés, frapé d'une horrible maladie, et agité au dedans par la tentation du blasphême et du desespoir; qui neanmoins, en demeurant ferme, fait voir qu'une ame fidele soustenuë du secours divin, au milieu des épreuves les plus effroyables et malgré les plus noires pensées que l'esprit malin puisse suggerer, sçait non seulement conserver une confiance invincible, mais encore s'élever par ses propres maux à la plus haute contemplation, et reconnoistre dans les

peines qu'elle endure, avec le néant de l'homme, le suprême empire de Dieu et sa sagesse infinie? Voilà ce qu'enseigne le livre de Job [1]. Pour garder le caractere du temps, on voit la foy du saint homme couronnée par des prosperitez temporelles; mais cependant le peuple de Dieu apprend à connoistre quelle est la vertu des souffrances, et à gouster la grace qui devoit un jour estre attachée à la croix.

Moïse l'avoit goustée lorsqu'il préfera les souffrances et l'ignominie qu'il falloit subir avec son peuple aux délices et à l'abondance de la maison du roy d'Egypte [2]. Deslors Dieu luy fit gouster les opprobres de Jesus-Christ. Il les gousta encore davantage dans sa fuite précipitée et dans son exil de quarante ans. Mais il avala jusqu'au fond le calice de Jesus-Christ [3], lors que, choisi pour sauver ce peuple, il luy en fallut supporter les révoltes continuelles, où sa vie estoit en peril [4]. Il apprit ce qu'il en couste à sauver les enfans de Dieu, et fit voir de loin ce qu'une plus haute délivrance devoit un jour couster au Sauveur du monde.

Ce grand homme n'eut pas mesme la consolation d'entrer dans la Terre promise: il la vit seulement du haut d'une montagne, et n'eut point de honte d'écrire qu'il en estoit exclus par une incre-

---

1. *Job.*, XIII, 15; XIV, 14, 15; XVI, 21; XIX, 25, etc.
2. *Exod.*, II, 10, 11, 15.
3. *Hebr.*, XI, 24, 25, 26.
4. *Num.*, XIV, 10.

dulité [1] qui, toute legere qu'elle paroissoit, merita d'estre chastiée si séverement dans un homme dont la grace estoit si éminente. Moïse servit d'exemple à la severe jalousie de Dieu et au jugement qu'il exerce avec une si terrible exactitude sur ceux que ses dons obligent à une fidelité plus parfaite.

Mais un plus haut mystere nous est montré dans l'exclusion de Moïse. Ce sage legislateur, qui ne fait par tant de merveilles que de conduire les enfans de Dieu dans le voisinage de leur terre, nous sert luy-mesme de preuve que « sa loy ne mene « rien à la perfection [2] », et que, sans nous pouvoir donner l'accomplissement des promesses, elle nous les fait « saluër de loin [3] », ou nous conduit tout au plus comme à la porte de nostre heritage. C'est un Josué, c'est un Jesus, car c'estoit le vray nom de Josué, qui par ce nom et par son office representoit le Sauveur du monde; c'est cet homme si fort au dessous de Moïse en toutes choses, et superieur seulement par le nom qu'il porte; c'est luy, dis-je, qui doit introduire le peuple de Dieu dans la Terre sainte.

Par les victoires de ce grand homme, devant qui le Jourdain retourne en arriere, les murailles de Jericho tombent d'elles-mesmes et le soleil s'arreste au milieu du ciel, Dieu établit ses enfans dans la terre de Chanaan, dont il chasse par mesme moyen

---

1. *Num.*, XX, 20.
2. *Hebr.*, VII, 19.
3. *Ibid.*, XI, 13.

des peuples abominables. Par la haine qu'il donnoit pour eux à ses fideles, il leur inspiroit un extrême éloignement de leur impieté; et le chastiment qu'il en fit par leur ministere les remplit eux-mesmes de crainte pour la justice divine dont ils exécutoient les decrets. Une partie de ces peuples que Josué chassa de leur terre s'établirent en Afrique, où l'on trouva long-temps aprés, dans une inscription ancienne [1], le monument de leur fuite et des victoires de Josué. Aprés que ces victoires miraculeuses eûrent mis les Israëlites en possession de la plus grande partie de la terre promise à leurs peres, Josué et Eleazar, souverain pontife, avec les chefs des douze tribus [2], leur en firent le partage selon la loy de Moïse [3], et assignerent à la tribu de Juda le premier et le plus grand lot. Dés le temps de Moïse, elle s'estoit élevée au dessus des autres en nombre, en courage et en dignité [4]. Josué mourut, et le peuple continua la conqueste de la Terre sainte. Dieu voulut que la tribu de Juda marchast à la teste et déclara qu'il avoit livré le païs entre ses mains [5]. En effet, elle défit les Chananéens, et prit Jérusalem [6], qui devoit estre la cité sainte et la capitale du peuple de Dieu. C'estoit l'ancienne Salem, où Melchisedec

1. Procop., *de Bell. Vand.*, lib. II.
2. *Jos.*, XIII, XIV, et sqq.; *Num.*, XXVI, 53; XXXIV, 17.
3. *Jos.*, XIV, XV.
4. *Num.*, II, 3, 9; VII, 12; X, 14; I *Par.*, V, 2.
5. *Judic.*, I, 1.
6. *Ibid.*, 4, 8.

avoit regné du temps d'Abraham; Melchisedec, ce « roy de justice » (car c'est ce que veut dire son nom), et en mesme temps « roy de paix », puisque *Salem* veut dire « paix » [1], qu'Abraham avoit reconnu pour le plus grand pontife qui fust au monde, comme si Jerusalem eust esté deslors destinée à estre une ville sainte et le chef de la religion. Cette ville fut donnée d'abord aux enfans de Benjamin, qui, foibles et en petit nombre, ne purent chasser les Jebuséens, anciens habitans du païs, et demeurerent parmi eux [2]. Sous les Juges, le peuple de Dieu est diversement traité, selon qu'il fait bien ou mal. Aprés la mort des vieillards qui avoient veû les miracles de la main de Dieu, la memoire de ces grands ouvrages s'affoiblit, et la pente universelle du genre humain entraisne le peuple à l'idolatrie. Autant de fois qu'il y tombe, il est puni; autant de fois qu'il se repent, il est délivré. La foy de la Providence, et la verité des promesses et des menaces de Moïse se confirme de plus en plus dans le cœur des vrais fideles. Mais Dieu en préparoit encore de plus grands exemples. Le peuple demanda un roy, et Dieu luy donna Saül, bientost réprouvé pour ses pechez; il résolut enfin d'établir une famille royale d'où le Messie sortiroit, et il la choisit dans Juda. David, un jeune berger sorti de cette tribu, le dernier des enfans de Jessé, dont son pere ni sa famille ne

1. *Hebr.*, VII.
2. *Jud.*, I, 21.

connoissoit pas le merite, mais que Dieu trouva selon son cœur, fut sacré par Samuël dans Bethléem, sa patrie [1].

1. I *Reg.*, XVI.

CHAPITRE IV

David, Salomon, les Rois, et les Prophetes.

Icy le peuple de Dieu prend une forme plus auguste. La royauté est affermie dans la maison de David. Cette maison commence par deux rois de caractere different, mais admirables tous deux. David, belliqueux et conquerant, subjugue les ennemis du peuple de Dieu, dont il fait craindre les armes par tout l'Orient; et Salomon, renommé par sa sagesse au dedans et au dehors, rend ce peuple heuréux par une paix profonde. Mais la suite de la religion nous demande icy quelques remarques particulieres sur la vie de ces deux grands rois.

David regna d'abord sur Juda, puissant et victorieux, et en suite il fut reconnu par tout Israël. Il prit sur les Jebuséens la forteresse de Sion, qui estoit la citadelle de Jerusalem. Maistre de cette ville, il y établit par ordre de Dieu le siége de la royauté et celuy de la religion. Sion fut sa demeure : il bastit autour, et la nomma la cité de

David[1]. Joab, fils de sa sœur[2], bastit le reste de la ville, et Jerusalem prit une nouvelle forme. Ceux de Juda occuperent tout le païs, et Benjamin, petit en nombre, y demeura meslé avec eux.

L'arche d'alliance bastie par Moïse, où Dieu reposoit sur les cherubins et où les deux tables du Décalogue estoient gardées, n'avoit point de place fixe. David la mena en triomphe dans Sion[3], qu'il avoit conquise par le tout-puissant secours de Dieu, afin que Dieu regnast dans Sion et qu'il y fust reconnu comme le protecteur de David, de Jerusalem et de tout le royaume. Mais le tabernacle, où le peuple avoit servi Dieu dans le desert, estoit encore à Gabaon[4], et c'estoit là que s'offroient les sacrifices sur l'autel que Moïse avoit élevé. Ce n'estoit qu'en attendant qu'il y eust un temple où l'autel fust réüni avec l'arche, et où se fist tout le service.

Quand David eut défait tous ses ennemis et qu'il eut poussé les conquestes du peuple de Dieu jusqu'à l'Euphrate[5], paisible et victorieux, il tourna toutes ses pensées à l'établissement du culte divin[6], et, sur la mesme montagne où Abraham,

---

1. II *Reg.*, v, 6, 7, 8, 9; I *Par.*, xi, 6, 7, 8.
2. I *Par.*, ii, 16.
3. II *Reg.*, vi, 16.
4. I *Par.*, xvi, 39; xxi, 29.
5. II *Reg.*, viii; I *Par.*, xviii.
6. II *Reg.*, xxiv, 25; I *Par.*, xxi, xxii et seq.

prest à immoler son fils unique, fut retenu par la main d'un ange [1], il désigna par ordre de Dieu le lieu du temple.

Il en fit tous les desseins ; il en amassa les riches et precieux materiaux ; il y destina les depouïlles des peuples et des rois vaincus. Mais ce temple, qui devoit estre disposé par le conquerant, devoit estre construit par le pacifique. Salomon le bâtit sur le modele du tabernacle. L'autel des holocaustes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains de proposition, tout le reste des meubles sacrez du temple fut pris sur des pieces semblables que Moïse avoit fait faire dans le desert [2]. Salomon n'y ajousta que la magnificence et la grandeur. L'arche que l'homme de Dieu avoit construite fut posée dans le Saint des saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénetrable majesté de Dieu et du ciel interdit aux hommes jusqu'à ce que Jesus-Christ leur en eust ouvert l'entrée par son sang. Au jour de la dédicace du temple, Dieu y parut dans sa majesté. Il choisit ce lieu pour y établir son nom et son culte. Il y eut défense de sacrifier ailleurs. L'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple. Jerusalem devint une cité sainte, image de l'Église, où Dieu devoit habiter comme dans son veritable temple, et du ciel, où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire.

Aprés que Salomon eut basti le temple, il bas-

---

1. Joseph., *Ant. Jud.*, lib. VII, c. x.
2. III *Reg.*, vi, vii, viii ; II *Par.*, iii, iv, v, vi, vii.

tit encore le palais des rois[1], dont l'architecture estoit digne d'un si grand prince. Sa maison de plaisance, qu'on appella le Bois du Liban, estoit également superbe et délicieuse. Le palais qu'il éleva pour la reine fut une nouvelle décoration à Jerusalem. Tout estoit grand dans ces édifices; les sales, les vestibules, les galeries, les promenoirs, le trône du roy, et le tribunal où il rendoit la justice; le cedre fut le seul bois qu'il employa dans ces ouvrages. Tout y reluisoit d'or et de pierreries. Les citoyens et les étrangers admiroient la majesté des rois d'Israël. Le reste répondoit à cette magnificence, les villes, les arsenaux, les chevaux, les chariots, la garde du prince[2]. Le commerce, la navigation et le bon ordre, avec une paix profonde, avoit rendu Jerusalem la plus riche ville de l'Orient. Le royaume estoit tranquille et abondant; tout y representoit la gloire celeste. Dans les combats de David, on voyoit les travaux par lesquels il la falloit meriter; et on voyoit dans le regne de Salomon combien la joüïssance en estoit paisible.

Au reste l'élevation de ces deux grands rois et de la famille royale fut l'effet d'une élection particuliere. David célebre luy-mesme la merveille de cette élection par ces paroles[3] : « Dieu a choisi « les princes dans la tribu de Juda. Dans la maison « de Juda, il a choisi la maison de mon pere.

---

1. III *Reg.*, VII, X.
2. III *Reg.*, X; II *Par.*, VIII, IX.
3. I *Par.*, XXVIII, 4, 5.

« Parmi les enfans de mon pere, il luy a plù de « m'élire roy sur tout son peuple d'Israël; et, « parmi mes enfans (car le Seigneur m'en a donné « plusieurs), il a choisi Salomon pour estre assis « sur le trône du Seigneur, et regner sur Israël. »

Cette élection divine avoit un objet plus haut que celuy qui paroist d'abord. Ce Messie tant de fois promis comme le fils d'Abraham devoit aussi estre le fils de David et de tous les rois de Juda. Ce fut en veûë du Messie et de son regne éternel que Dieu promit à David que son trône subsisteroit éternellement. Salomon, choisi pour luy succeder, estoit destiné à representer la personne du Messie. C'est pourquoy Dieu dit de luy : « Je « seray son pere, et il sera mon fils [1] », chose qu'il n'a jamais dite avec cette force d'aucun roi ni d'aucun homme.

Aussi, du temps de David et sous les rois ses enfans, le mystere du Messie se déclare-t-il plus que jamais par des propheties magnifiques et plus claires que le soleil.

David l'a veû de loin, et l'a chanté dans ses pseaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne pensoit qu'à célebrer la gloire de Salomon, son fils; et tout d'un coup, ravi hors de luy-mesme et transporté bien loin au-delà, il a veû celuy « qui est plus que Salomon en gloire » aussi bien « qu'en sagesse [2] ». Le Messie luy a paru assis

---

1. II *Reg.*, VII, 14; I *Par*, XXII, 10.
2. Matth., VI, 29; XII, 42.

sur un trône plus durable que le soleil et que la lune. Il a veû à ses pieds « toutes les nations » vaincuës, et ensemble « benites en luy [1] », conformément à la promesse faite à Abraham. Il a élevé sa veûë plus haut encore : il l'a veû « dans les « lumieres des saints, et devant l'aurore, sortant « éternellement du sein » de son pere, « pontife « éternel », et sans successeur, ne succedant aussi à personne, créé extraordinairement, non selon l'ordre d'Aaron, mais « selon l'ordre de Melchi- « sedec », ordre nouveau, que la loy ne connoissoit pas. Il l'a veû « assis à la droite de Dieu », regardant du plus haut des cieux « ses ennemis « abbatus ». Il est étonné d'un si grand spectacle et, ravi de la gloire de son fils, il l'appelle « son « Seigneur [2] ».

Il l'a veû « Dieu, que Dieu avoit oint » pour le faire regner sur toute la terre « par sa douceur, par sa « verité et par sa justice [3] ». Il a assisté en esprit au conseil de Dieu, et a oüï de la propre bouche du Pere éternel cette parole qu'il adresse à son Fils unique : « Je t'ay engendré aujourd'huy », à laquelle Dieu joint la promesse d'un empire perpetuel, « qui s'étendra sur tous les gentils et n'aura « point d'autres bornes que celles du monde [4]. Les « peuples fremissent en vain ; les rois et les princes « font des complots inutiles ». Le Seigneur se rit

1. *Psal.*, LXXI, 5, 11. 17.
2. *Ibid.*, CIX.
3. *Ibid.*, XLIV, 3, 4, 5, 6, 7, 8.
4 *Ibid.*, II, 7, 8.

du haut des cieux [1] de leurs projets insensez, et établit malgré eux l'empire de son Christ. Il l'établit sur eux-mesmes, et il faut qu'ils soient les premiers sujets de ce Christ dont ils vouloient secoüër le joug [2]. Et, encore que le regne de ce grand Messie soit souvent prédit dans les Écritures sous des idées magnifiques, Dieu n'a point caché à David les ignominies de ce beni fruit de ses entrailles. Cette instruction estoit necessaire au peuple de Dieu. Si ce peuple encore infirme avoit besoin d'estre attiré par des promesses temporelles, il ne falloit pourtant pas luy laisser regarder les grandeurs humaines comme sa souveraine felicité et comme son unique récompense : c'est pourquoy Dieu montre de loin ce Messie tant promis et tant desiré, le modele de la perfection et l'objet de ses complaisances, abismé dans la douleur. La croix paroist à David comme le trône veritable de ce nouveau roy. Il voit « ses « mains et ses pieds percez, tous ses os marquez « sur sa peau [3] », par tout le poids de son corps violemment suspendu ; « ses habits partagez, sa « robe jettée au sort, sa langue abreuvée de fiel et « de vinaigre, ses ennemis fremissant autour de luy « et s'assouvissant de son sang [4] ». Mais il voit en mesme temps les glorieuses suites de ses humiliations : « tous les peuples de la terre se ressouvenir

1. *Psal.*, II, 1, 2, 4, 9.
2. *Ibid.*, 10, etc.
3. *Ibid.*, XXI, 17, 18, 19.
4. *Ibid.*, LXVIII, 22 ; XXI, 8, 13, 14, 17, 21, 22.

« de leur Dieu » oublié depuis tant de siécles, « les « pauvres venir » les premiers « à la table » du Messie, et en suite « les riches et les puissans, tous « l'adorer et le benir », luy présidant « dans la « grande » et nombreuse « église », c'est à dire dans l'assemblée des nations converties, et « y an- « nonçant à ses freres le nom de Dieu [1] » et ses veritez éternelles. David, qui a veû ces choses, a reconnu en les voyant que le royaume de son fils n'estoit pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas, car il sçait que le monde passe ; et un prince toûjours si humble sur le trône voyoit bien qu'un trône n'estoit pas un bien où se deussent terminer ses esperances.

Les autres prophetes n'ont pas moins veû le mystere du Messie. Il n'y a rien de grand ni de glorieux qu'ils n'ayent dit de son regne. L'un voit « Bethléem la plus petite ville de Juda » illustrée par sa naissance ; et en mesme temps, élevé plus haut, il voit une autre naissance par laquelle « il « sort de toute éternité » du sein de son Pere [2]; l'autre voit la virginité de sa mere, « un Emanuël, « un Dieu avec nous [3] » sortir de ce sein virginal, et un enfant « admirable » qu'il appelle « Dieu [4] ». Celuy-cy le voit entrer « dans son temple [5] », cet

1. *Psal.*, XX, 26, 27 et seq
2. *Mich.*, V, 2.
3. *Is.*, VII, 14.
4. *Ibid.*, IX, 6.
5. *Mal.*, III, 1.

autre le voit « glorieux dans son tombeau » où la mort a esté vaincuë [1]. En publiant ses magnificences, ils ne taisent pas ses opprobres. Ils l'ont veû « vendu », ils ont sceû le nombre et l'employ des « trente pieces d'argent dont il a esté acheté [2] ». En mesme temps qu'ils l'ont veû « grand et élevé [3] », ils l'ont veû « méprisé et méconnoissable au mi-« lieu des hommes; l'étonnement du monde », autant par sa bassesse que par sa grandeur; « le der-« nier des hommes; l'homme de douleurs chargé « de tous nos pechez; bien faisant, et méconnu; « défiguré par ses playes, et par là guerissant les « nôtres; traité comme un criminel; mené au sup-« plice avec des méchans, et se livrant, comme un « agneau » innocent, paisiblement « à la mort : « une longue posterité naistre de luy » par ce moyen, et la vengeance déployée sur son peuple incredule. Afin que rien ne manquast à la prophetie, ils ont compté les années jusqu'à sa venuë [4], et, à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnoistre.

Non seulement les prophetes voyoient Jesus-Christ, mais encore ils en estoient la figure et representoient ses mysteres, principalement celuy de la croix. Presque tous, ils ont souffert persecution pour la justice, et nous ont figuré dans leurs

1. *Is.*, XI, 10; LIII, 9.
2. *Zach.*, XI, 12, 13.
3. *Is.*, LII, 13; LIII.
4. *Dan.*, IX.

souffrances l'innocence et la verité persecutée en Nostre Seigneur. On voit Elie et Elisée toûjours menacez. Combien de fois Isaïe a-t-il esté la risée du peuple et des rois, qui à la fin, comme porte la tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur? Zacharie, fils de Joïada, est lapidé; Ezechiel paroist toujours dans l'affliction; les maux de Jeremie sont continuels et inexplicables; Daniel se voit deux fois au milieu des lions. Tous ont esté contredits et maltraitez, et tous nous ont fait voir par leur exemple que, si l'infirmité de l'ancien peuple demandoit en général d'estre soustenuë par des benedictions temporelles, néanmoins les forts d'Israël et les hommes d'une sainteté extraordinaire estoient nourris deslors du pain d'affliction, et beuvoient par avance, pour se sanctifier, dans le calice préparé au Fils de Dieu, calice d'autant plus rempli d'amertume que la personne de Jesus-Christ estoit plus sainte.

Mais ce que les prophetes ont veû le plus clairement, et ce qu'ils ont aussi déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'est la benediction répanduë sur les gentils par le Messie. « Ce reje-« ton de Jessé » et de David a paru au saint prophete Isaïe « comme un signe » donné de Dieu « aux peuples et aux gentils, afin qu'ils l'invo-« quent [1] ». L'homme de douleur, dont les playes « devoient faire nostre guérison », estoit choisi « pour « laver les gentils par une sainte aspersion », qu'on

1. *Is.*, XI, 10.

reconnoist dans son sang et dans le baptesme. « Les rois », saisis de respect en sa presence, « n'osent ouvrir la bouche devant luy. Ceux qui « n'ont jamais oüï parler de lui le voyent; et ceux « à qui il estoit inconnu sont appellez pour le con- « templer [1]. » C'est « le témoin donné aux peuples; « c'est le chef et le précepteur des gentils ». Sous luy « un peuple inconnu se joindra au peuple de « Dieu, et les gentils y accourront de tous costez [2] ». C'est « le Juste de Sion qui s'élevera comme une « lumiere; c'est son Sauveur qui sera allumé comme « un flambeau. Les gentils verront ce Juste, et « tous les rois connoistront cet homme tant célébré « dans les propheties de Sion [3] ».

Le voicy mieux décrit encore, et avec un caractere particulier. Un homme d'une douceur admirable, singulierement « choisi de Dieu et l'objet « de ses complaisances, déclare aux gentils leur « jugement; les isles attendent sa loy ». C'est ainsi que les Hebreux appellent l'Europe et les païs éloignez. « Il ne fera aucun bruit » : à peine l'entendra-t-on, tant il sera doux et paisible. « Il « ne foulera pas aux pieds un roseau brisé, ni « n'éteindra un reste fumant de toile brûlée. » Loin d'accabler les infirmes et les pecheurs, sa voix charitable les appellera, et sa main bienfaisante sera leur soustien. « Il ouvrira les yeux des

---

1. *Is.*, LII, 13, 14, 15; LIII.
2. *Ibid.*, LV, 4, 5.
3. *Ibid.*, LXII, 1, 2.

« aveugles, et tirera les captifs de leur prison[1]. » Sa puissance ne sera pas moindre que sa bonté. Son caractere essentiel est de joindre ensemble la douceur avec l'efficace : c'est pourquoy cette voix si douce passera en un moment d'une extrémité du monde à l'autre, et, sans causer aucune sédition parmi les hommes, elle excitera toute la terre. « Il « n'est ni rebutant, ni impetueux » ; et celuy que l'on connoissoit à peine quand il estoit dans la Judée ne sera pas seulement « le fondement de « l'alliance du peuple », mais encore « la lumiere « de tous les gentils[2] ». Sous son regne admirable « les Assyriens et les Egyptiens ne seront plus avec « les Israëlites qu'un mesme peuple de Dieu[3] ». Tout devient Israël, tout devient saint. Jerusalem n'est plus une ville particuliere : c'est l'image d'une nouvelle societé où tous les peuples se rassemblent; l'Europe, l'Afrique et l'Asie reçoivent des prédicateurs dans lesquels « Dieu a mis son « signe, afin qu'ils découvrent sa gloire aux gen- « tils ». Les élûs, jusques alors appellez du nom d'Israël, « auront un autre nom » où sera marqué l'accomplissement des promesses et un « amen » bienheureux. « Les prestres et les levites », qui jusqu'alors sortoient d'Aaron, « sortiront dores-navant du milieu de la gentilité[4] ». Un nouveau

1. *Is.*, XLII, 1, 2, 3, 4, 5, 6.
2. *Ibid.*, XLIX, 6
3. *Ibid.*, XIX, 24, 25
4. *Ibid.*, LX, 1, 2, 3, 4, 11; LXI, 1, 2, 3, 11; LXII, 1, 2, 11; LXV, 1, 2, 15, 16; LXVI, 19, 20, 21.

sacrifice plus pur et plus agréable que les anciens sera substitué à leur place, et on sçaura pourquoy David avoit célebré un pontife d'un nouvel ordre [1]. « Le Juste descendra du ciel comme une rosée, « la terre produira son germe, et ce sera le Sau- « veur avec lequel on verra naistre la justice [2]. » Le ciel et la terre s'uniront pour produire comme par un commun enfantement celuy qui sera tout ensemble celeste et terrestre : de nouvelles idées de vertu paroîtront au monde dans ses exemples et dans sa doctrine, et la grace qu'il répandra les imprimera dans les cœurs. Tout change par sa venuë, et Dieu « jure par luy-mesme que tout genouïl flé- « chira devant luy, et que toute langue recon- « noistra sa souveraine puissance [3] ».

Voilà une partie des merveilles que Dieu a montrées aux prophetes sous les rois enfans de David, et à David avant tous les autres. Tous ont écrit par avance l'histoire du Fils de Dieu, qui devoit aussi estre fait le fils d'Abraham et de David. C'est ainsi que tout est suivi dans l'ordre des conseils divins. Ce Messie montré de loin, comme le fils d'Abraham, est encore montré de plus prés comme le fils de David. Un empire éternel luy est promis ; la connoissance de Dieu répanduë par tout l'univers est marquée comme le signe certain et comme le fruit de sa venuë ; la conversion des gen-

1. *Malach.*, I, 10, 41.
2. *Ps.* CIX.
3. *Is.*, XIV, 8, 23, 24.

tils, et la benediction de tous les peuples du monde promise depuis si long-temps à Abraham, à Isaac et à Jacob, est de nouveau confirmée, et tout le peuple de Dieu vit dans cette attente.

Cependant Dieu continuë à le gouverner d'une maniere admirable. Il fait un nouveau pacte avec David, et s'oblige de le proteger luy et les rois ses descendans, s'ils marchent dans les préceptes qu'il leur a donnez par Moïse; sinon, il leur dénonce de rigoureux chastimens[1]. David, qui s'oublie pour un peu de temps, les éprouve le premier[2]; mais, ayant réparé sa faute par sa penitence, il est comblé de biens et proposé comme le modele d'un roy accompli. Le trône est affermi dans sa maison. Tant que Salomon, son fils, imite sa pieté, il est heureux; il s'égare dans sa vieillesse, et Dieu, qui l'épargne pour l'amour de son serviteur David, luy dénonce qu'il le punira en la personne de son fils[3]. Ainsi il fait voir aux peres que, selon l'ordre secret de ses jugemens, il fait durer aprés leur mort leurs récompenses ou leurs chastimens; et il les tient soumis à ses loix par leur interest le plus cher, c'est à dire par l'interest de leur famille. En exécution de ses decrets, Roboam, temeraire par luy-mesme, est livré à un conseil insensé : son royaume est diminué de dix tribus[4]. Pendant que

1. II *Reg.*, VII, 8 et seq.; III *Reg.*, IX, 4 et seq.; II *Par.*, VII, 17 et seq.
2. II *Reg.*, XI, XII et seq.
3. III *Reg.*, XI.
4. *Ibid.*, XII.

ces dix tribus rebelles et schismatiques se separent de leur Dieu et de leur roy, les enfans de Juda, fideles à Dieu et à David qu'il avoit choisi, demeurent dans l'alliance et dans la foy d'Abraham. Les levites se joignent à eux avec Benjamin; le royaume du peuple de Dieu subsiste par leur union sous le nom de royaume de Juda, et la loy de Moïse s'y maintient dans toutes ses observances. Malgré les idolatries et la corruption effroyable des dix tribus separées, Dieu se souvient de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Sa loy ne s'éteint pas parmi ces rebelles; il ne cesse de les rappeller à la penitence par des miracles innombrables, et par les continuels avertissemens qu'il leur envoye par ses prophetes. Endurcis dans leur crime, il ne les peut plus supporter et les chasse de la Terre promise, sans esperance d'y estre jamais rétablis [1].

L'histoire de Tobie, arrivée en ce mesme temps et durant les commencemens de la captivité des Israëlites [2], nous fait voir la conduite des éleûs de Dieu qui resterent dans les tribus separées. Ce saint homme, en demeurant parmi eux avant la captivité, sceut non seulement se conserver pur des idolatries de ses freres, mais encore pratiquer la loy et adorer Dieu publiquement dans le temple de Jerusalem, sans que les mauvais exemples ni la crainte l'en empeschassent. Captif et persecuté à

1. IV *Reg.*, XVII, 6, 7 et seq.
2. *Tob.*, I, 5, 6, 7.

Ninive, il persista dans la pieté avec sa famille[1], et la maniere admirable dont luy et son fils sont récompensez de leur foy, mesme sur la terre, montre que, malgré la captivité et la persecution, Dieu avoit des moyens secrets de faire sentir à ses serviteurs les benedictions de la loy, en les élevant toutefois par les maux qu'ils avoient à souffrir à de plus hautes pensées. Par les exemples de Tobie et par ses saints avertissemens, ceux d'Israël estoient excitez à reconnoistre du moins sous la verge la main de Dieu qui les chastioit; mais presque tous demeuroient dans l'obstination : ceux de Juda, loin de profiter des chastimens d'Israël, en imitent les mauvais exemples. Dieu ne cesse de les avertir par ses prophetes, qu'il leur envoye coup sur coup, « s'éveillant la nuit et se levant dés le matin », comme il dit luy-mesme[2], pour marquer ses soins paternels. Rebuté de leur ingratitude, il s'émeut contre eux et les menace de les traiter comme leurs freres rebelles.

---

1. *Tob.*, II, 12, 21, 22.

2. IV *Reg.*, XVII, 19; XXIII, 26, 27; II *Par.*, XXXVI, 15; *Jer.*, XXIX, 19.

CHAPITRE V

La vie et le ministere prophetique ; les jugemens de Dieu déclarez par les propheties.

Il n'y a rien de plus remarquable dans l'histoire du peuple de Dieu que ce ministere des prophetes. On voit des hommes separez du reste du peuple par une vie retirée, et par un habit particulier [1]; ils ont des demeures, où on les voit vivre dans une espece de communauté, sous un superieur que Dieu leur donnoit [2]. Leur vie pauvre et penitente estoit la figure de la mortification, qui devoit estre annoncée sous l'Évangile. Dieu se communiquoit à eux d'une façon particuliere, et faisoit éclater aux yeux du peuple cette merveilleuse communication ; mais jamais elle n'éclatoit avec tant de force que durant les temps de desordre où il sembloit que l'idolatrie alloit abolir la loy de Dieu. Durant ces temps malheureux les prophetes faisoient re-

1. I *Reg.*, XXVIII, 14 ; III *Reg.*, XIX, 19 ; IV *Reg.*, I, 8 ; *Is.*, XX, 2 ; *Zach.*, XIII, 5.

2. I *Reg.*, X, 10 ; XIX, 19, 26 ; III *Reg.*, XVIII ; IV *Reg.*, II, 3, 15, 18, 19, 25 ; IV, 10, 38 ; VI, 1, 2.

tentir de tous costez, et de vive voix, et par écrit, les menaces de Dieu et le témoignage qu'ils rendoient à sa verité. Les écrits qu'ils faisoient estoient entre les mains de tout le peuple, et soigneusement conservez en memoire perpetuelle aux siécles futurs [1]. Ceux du peuple qui demeuroient fideles à Dieu s'unissoient à eux; et nous voyons mesme qu'en Israël, où regnoit l'idolatrie, ce qu'il y avoit de fideles célebroit avec les prophetes le sabat et les festes établies par la loy de Moïse [2]. C'estoit eux qui encourageoient les gens de bien à demeurer fermes dans l'alliance. Plusieurs d'eux ont souffert la mort, et on a veû à leur exemple, dans les temps les plus mauvais, c'est à dire dans le regne mesme de Manasses [3], une infinité de fideles répandre leur sang pour la verité, en sorte qu'elle n'a pas esté un seul moment sans témoignage.

Ainsi la societé du peuple de Dieu subsistoit toûjours : les prophetes y demeuroient unis; un grand nombre de fideles persistoit hautement dans la loy de Dieu avec eux et avec « les sacrificateurs « enfans de Sadoc, qui », comme dit Ezechiel [4], « dans les temps d'égarement avoient persisté dans « l'observance des céremonies du sanctuaire ».

Cependant, malgré les prophetes, malgré les

---

1. *Exod.*, XVII, 14; *Is.*, XXX, 8; XXXIV, 16; *Jer.*, XXII, 30; XXVI, 2, 11; XXXVI; II *Par.*, XXXVI, 22; I *Esd.*, I, 1; *Dan.*, IX, 2.

2. IV *Reg.*, IV, 23.

3. *Ibid.*, XXI, 16.

4. *Ezech.*, XLIV, 15; XLVIII, 11.

prestres fideles et le peuple uni avec eux dans la pratique de la loy, l'idolatrie qui avoit ruiné Israël entraisnoit souvent dans Juda mesme et les princes et le gros du peuple. Quoy-que les rois oubliassent le Dieu de leurs peres, il supporta long-temps leurs iniquitez à cause de David, son serviteur. David est toûjours present à ses yeux. Quand les rois enfans de David suivent les bons exemples de leur pere, Dieu fait des miracles surprenans en leur faveur; mais ils sentent, quand ils dégénerent, la force invincible de sa main, qui s'appesantit sur eux. Les rois d'Egypte, les rois de Syrie et sur tout les rois d'Assyrie et de Babylone servent d'instrument à sa vengeance. L'impieté s'augmente, et Dieu suscite en Orient un roy plus superbe et plus redoutable que tous ceux qui avoient paru jusqu'alors : c'est Nabuchodonosor, roy de Babylone, le plus terrible des conquerans. Il le montre de loin aux peuples et aux rois comme le vengeur destiné à les punir [1]. Il approche, et la frayeur marche devant luy. Il prend une premiere fois Jerusalem, et transporte à Babylone une partie de ses habitans [2]. Ni ceux qui restent dans le païs, ni ceux qui sont transportez, quoy-qu'avertis les uns par Jeremie, et les autres par Ezechiel, ne font penitence. Ils préferent à ces saints prophetes « des prophetes qui leur preschoient des illusions [3] »,

1. *Jer.*, XXV, etc.; *Ezech.*, XXVI, etc.
2. IV *Reg.*, XXIV, 1; II *Par.*, XXXVI.
3. *Jer.*, XIV, 14.

et les flatoient dans leurs crimes. Le vengeur revient en Judée, et le joug de Jerusalem est aggravé; mais elle n'est pas tout à fait détruite. Enfin l'iniquité vient à son comble; l'orgueïl croist avec la foiblesse; et Nabuchodonosor met tout en poudre [1].

Dieu n'épargna pas son sanctuaire. Ce beau temple, l'ornement du monde, qui devoit estre éternel si les enfans d'Israël eussent perseveré dans la pieté [2], fut consumé par le feu des Assyriens. C'estoit en vain que les Juifs disoient sans cesse: « Le temple de Dieu, le temple de Dieu, le temple « de Dieu est parmi nous [3] », comme si ce temple eust deû les proteger tout seul. Dieu avoit résolu de leur faire voir qu'il n'estoit point attaché à un édifice de pierre, mais qu'il vouloit trouver des cœurs fideles. Ainsi il détruisit le temple de Jerusalem, il en donna le tresor au pillage; et tant de riches vaisseaux consacrez par des rois pieux furent abandonnez à un roy impie.

Mais la chute du peuple de Dieu devoit estre l'instruction de tout l'univers. Nous voyons en la personne de ce roy impie, et ensemble victorieux, ce que c'est que les conquerans. Ils ne sont pour la pluspart que des instrumens de la vengeance divine. Dieu exerce par eux sa justice, et puis il l'exerce sur eux-mesmes. Nabuchodonosor, re-

---

1. IV *Reg.*, xxv.
2. III *Reg.*, ix, 3; IV *Reg.*, xxi, 7, 8.
3. *Jer.*, vii.

vestu de la puissance divine et rendu invincible par ce ministere, punit tous les ennemis du peuple de Dieu. Il ravage les Iduméens, les Ammonites et les Moabites; il renverse les rois de Syrie; l'Egypte, sous le pouvoir de laquelle la Judée avoit tant de fois gemi, est la proye de ce roy superbe et luy devient tributaire [1]; sa puissance n'est pas moins fatale à la Judée mesme, qui ne sçait pas profiter des délais que Dieu luy donne. Tout tombe, tout est abbatu par la justice divine, dont Nabuchodonosor est le ministre : il tombera à son tour, et Dieu, qui employe la main de ce prince pour chastier ses enfans et abbatre ses ennemis, le réserve à sa main toute-puissante.

1. IV *Reg.*, XXIV, 7.

CHAPITRE VI

Jugemens de Dieu sur Nabuchodonosor, sur les rois ses successeurs, et sur tout l'empire de Babylone.

Il n'a pas laissé ignorer à ses enfans la destinée de ce roy qui les chastioit, et de l'empire des Chaldéens, sous lequel ils devoient estre captifs. De peur qu'ils ne fussent surpris de la gloire des impies et de leur regne orgueïlleux, les prophetes leur en dénonçoient la courte durée. Isaïe, qui a veû la gloire de Nabuchodonosor et son orgueïl insensé long-temps avant sa naissance, a prédit sa chute soudaine et celle de son empire [1]. Babylone n'estoit presque rien quand ce prophete a veû sa puissance, et, un peu aprés, sa ruine. Ainsi les révolutions des villes et des empires qui tourmentoient le peuple de Dieu, ou profitoient de sa perte, estoient écrites dans ses propheties. Ces oracles estoient suivis d'une prompte exécution; et les Juifs, si rudement chastiez, virent tomber avant eux, ou avec eux, ou un peu aprés, selon

1. *Is.*, XIII, XIV, XXI, XLV, XVI, XLVII, XLVIII.

les prédictions de leurs prophetes, non seulement Samarie, Idumée, Gaza, Ascalon, Damas, les villes des Ammonites et des Moabites, leurs perpetuels ennemis, mais encore les capitales des grands empires, mais Tyr la maistresse de la mer, mais Tanis, mais Memphis, mais Thebe à cent portes avec toutes les richesses de son Sesostris, mais Ninive mesme, le siége des rois d'Assyrie ses persecuteurs, mais la superbe Babylone victorieuse de toutes les autres et riche de leurs dépouïlles.

Il est vray que Jerusalem perit en même temps pour ses pechez; mais Dieu ne la laissa pas sans esperance. Isaïe, qui avoit prédit sa perte, avoit veû son glorieux rétablissement, et luy avoit mesme nommé Cyrus son liberateur, deux cens ans avant qu'il fust né[1]. Jeremie, dont les prédictions avoient esté si précises pour marquer à ce peuple ingrat sa perte certaine, luy avoit promis son retour aprés soixante et dix ans de captivité[2]. Durant ces années, ce peuple abbatu estoit respecté dans ses prophetes; ces captifs prononçoient aux rois et aux peuples leurs terribles destinées. Nabuchodonosor, qui vouloit se faire adorer, adore lui-mesme Daniel[3], étonné des secrets divins qu'il luy découvroit; il apprend de luy sa sentence bientost suivie de l'exécution[4]. Ce prince victorieux

1. *Is.*, XLIV, XLV.
2. *Jer.*, XXV, 11, 12; XXIX, 10.
3. *Dan.*, II, 46.
4. *Dan.*, IV, 1.

triomphoit dans Babylone, dont il fit la plus grande ville, la plus forte et la plus belle que le soleil eust jamais veûë [1]. C'estoit là que Dieu l'attendoit pour foudroyer son orgueïl. Heureux et invulnerable, pour ainsi parler, à la teste de ses armées et durant tout le cours de ses conquestes [2], il devoit perir dans sa maison, selon l'oracle d'Ezechiel [3]. Lors qu'admirant sa grandeur et la beauté de Babylone, il s'éleve au-dessus de l'humanité, Dieu le frape, luy oste l'esprit et le range parmi les bestes. Il revient au temps marqué par Daniel [4], et reconnoist le Dieu du ciel qui luy avoit fait sentir sa puissance; mais ses successeurs ne profitent pas de son exemple. Les affaires de Babylone se brouïllent, et le temps marqué par les propheties pour le rétablissement de Juda arrive parmi tous ces troubles. Cyrus paroist à la teste des Medes et des Perses [5] : tout cede à ce redoutable conquerant. Il s'avance lentement vers les Chaldéens, et sa marche est souvent interrompuë. Les nouvelles de sa venuë viennent de loin à loin, comme avoit prédit Jeremie [6] : enfin il se détermine. Babylone, souvent menacée par les prophetes, et toûjours superbe et impenitente, voit arriver son vainqueur qu'elle méprise. Ses richesses, ses hautes

---

1. *Dan.*, IV. 26.
2. *Jerem.*, XXVII.
3. *Ezech.*. XXI, 30.
4. *Dan.*, IV, 31.
5. Herod., lib. I ; Xenoph., lib. II, III, etc., *Pædag.*
6. *Jerem.*, LI, 46.

murailles, son peuple innombrable, sa prodigieuse enceinte qui enfermoit tout un grand païs, comme l'attestent tous les anciens[1], et ses provisions infinies luy enflent le cœur. Assiégée durant un long temps sans sentir aucune incommodité, elle se rit de ses ennemis et des fossez que Cyrus creusoit autour d'elle; on n'y parle que de festins et de réjoüïssances. Son roy Baltazar, petit-fils de Nabuchodonosor, aussi superbe que luy, mais moins habile, fait une feste solennelle à tous les seigneurs[2]. Cette feste est célebrée avec des excés inoüïs. Baltazar fait apporter les vaisseaux sacrez enlevés du temple de Jerusalem, et mesle la profanation avec le luxe. La colere de Dieu se déclare : une main celeste écrit des paroles terribles sur la muraille de la salle où se faisoit le festin. Daniel en interprete le sens; et ce prophete, qui avoit prédit la chute funeste de l'ayeul, fait voir encore au petit-fils la foudre qui va partir pour l'accabler. En exécution du decret de Dieu, Cyrus se fait tout à coup une ouverture dans Babylone. L'Euphrate, détourné dans les fossez qu'il luy préparoit depuis si long-temps, luy découvre son lit immense : il entre par ce passage impréveû. Ainsi fut livrée en proye « aux Medes, et aux Perses, et « à Cyrus », comme avoient dit les prophetes, « cette superbe Babylone[3] ». Ainsi perit avec elle

1. Herod., lib. I; Xenoph., *Pædag.*, lib. VII; Arist., *Polit.*, lib III, c. III.

2. *Dan.*, V.

3. *Is.*, XIII, 17; XXI, 2; XLV, XLVI, XLVII; *Jerem.*, LI, 11, 28.

le royaume des Chaldéens, qui avoit détruit tant d'autres royaumes [1], « et le marteau qui avoit brisé « tout l'univers fut brisé luy-mesme ». Jeremie l'avoit prédit [2]. Le Seigneur « rompit la verge « dont il avoit frapé tant de nations ». Isaïe l'avoit préveû [3]. Les peuples accoustumez au joug des rois chaldéens les voyent eux-mesmes sous le joug : « Vous voilà, dirent-ils [4], blessez comme « nous; vous estes devenus semblables à nous, « vous qui disiez dans vostre cœur : « J'éléveray « mon trône au dessus des astres, et je seray sem- « blable au Tres-Haut. » C'est ce qu'avoit prononcé le mesme Isaïe. « Elle tombe, elle tombe », comme l'avoit dit ce prophete [5], « cette grande Babylone, « et ses idoles sont brisées. Bel est renversé, et « Nabo », son grand dieu, d'où les rois prenoient leur nom, « tombe par terre [6] » : car les Perses, leurs ennemis, adorateurs du soleil, ne souffroient point les idoles ni les rois qu'on avoit fait dieux. Mais comment perit cette Babylone? comme les prophetes l'avoient declaré. « Ses eaux furent desse- « chées », comme avoit prédit Jeremie [7], pour donner passage à son vainqueur : enyvrée, endormie, trahie par sa propre joye, selon le mesme

1. *Is.*, XIV, 16, 17.
2. *Jerem.*, L, 23.
3. *Is.*, XIV, 5, 6.
4. *Ibid.*, 10.
5. *Ibid.*, XXI, 9,
6. *Ibid.*, XLVI, 1.
7. *Jerem.*, L, 38; LI, 36.

prophete, elle se trouva au pouvoir de ses ennemis, « et prise comme dans un filet sans le sçavoir[1] ». On passe tous ses habitans au fil de l'épée : car « les Medes », ses vainqueurs, comme avoit dit Isaïe[2], « ne cherchoient ni l'or ni l'argent », mais la vengeance, mais à assouvir leur haine par la perte d'un peuple cruel, que son orgueïl faisoit l'ennemi de tous les peuples du monde. « Les « couriers venoient l'un sur l'autre annoncer au « roy que l'ennemi entroit dans la ville. » Jeremie l'avoit ainsi marqué[3]. Ses astrologues, en qui elle croyoit et qui luy promettoient un empire éternel, « ne purent la sauver de son vainqueur ». C'est Isaïe et Jeremie[4] qui l'annoncent d'un commun accord. Dans cet effroyable carnage, les Juifs, avertis de loin, échaperent seuls au glaive du victorieux[5]. Cyrus, devenu par cette conqueste le maistre de tout l'Orient, reconnoist dans ce peuple tant de fois vaincu je ne sçay quoy de divin. Ravi des oracles qui avoient prédit ses victoires, il avoûë qu'il doit son empire « au Dieu du ciel » que les Juifs servoient, et signale la premiere année de son regne par le rétablissement de son temple et de son peuple[6].

---

1. *Jerem.*, L, 24; LI, 39, 57.
2. *Is.*, XIII, 15, 16, 17, 18; *Jerem.*, L, 35, 36, 37, 42.
3. *Jerem.*, LI, 31; *Is.*, XLVII, 12, 13, 14, 15; *Jerem.*, L, 36.
4. *Is.*, XLVIII, 20; *Jerem.*, L, 8, 28; LI, 6, 10, 50, etc.
5. I *Esdr.*, I, 2.
6. II *Par.*, XXXVI, 22

CHAPITRE VII

Diversité des jugemens de Dieu : jugement de rigueur sur Babylone ; jugement de misericorde sur Jerusalem.

Qui n'admireroit icy la providence divine si évidemment déclarée sur les Juifs et sur les Chaldéens, sur Jerusalem et sur Babylone? Dieu les veut punir toutes deux ; et, afin qu'on n'ignore pas que c'est luy seul qui le fait, il se plaist à le déclarer par cent propheties. Jerusalem et Babylone, toutes deux menacées dans le mesme temps et par les mesmes prophetes, tombent l'une aprés l'autre dans le temps marqué. Mais Dieu découvre icy le grand secret des deux chastimens dont il se sert : un chastiment de rigueur sur les Chaldéens ; un chastiment paternel sur les Juifs qui sont ses enfans. L'orgueïl des Chaldéens (c'estoit le caractere de la nation et l'esprit de tout cet empire) est abbatu sans retour. « Le superbe est « tombé, et ne se relevera pas », disoit Jeremie[1],

1. *Jerem.*, L, 31, 32, 40.

et Isaïe devant luy : « Babylone la glorieuse, dont « les Chaldéens insolens s'enorgueïllissoient, a « esté faite comme Sodome et comme Gomorrhe [1] », à qui Dieu n'a laissé aucune ressource. Il n'en est pas ainsi des Juifs : Dieu les a chastiez comme des enfans désobéïssans qu'il remet dans leur devoir par le chastiment, et puis, touché de leurs larmes, il oublie leurs fautes. « Ne crains point, ô Jacob, « dit le Seigneur [2], parce que je suis avec toy. Je « te chastieray avec justice, et ne te pardonneray « pas comme si tu estois innocent; mais je ne te « détruiray pas comme je détruiray les nations « parmi lesquelles je t'ay dispersé. » C'est pourquoi Babylone, ostée pour jamais aux Chaldéens, est livrée à un autre peuple; et Jerusalem, rétablie par un changement merveilleux, voit revenir ses enfans de tous costez.

---

1. *Is.*, XIII, 19.
2. *Jerem.*, XLVI, 28.

CHAPITRE VIII

Retour du peuple sous Zorobabel, Esdras et Nehemias.

Ce fut Zorobabel, de la tribu de Juda et du sang des rois, qui les ramena de captivité. Ceux de Juda reviennent en foule, et remplissent tout le païs. Les dix tribus dispersées se perdent parmi les gentils, à la réserve de ceux qui, sous le nom de Juda, et réünis sous ses étendarts, rentrent dans la terre de leurs peres.

Cependant l'autel se redresse, le temple se rebastit, les murailles de Jerusalem sont relevées. La jalousie des peuples voisins est réprimée par les rois de Perse devenus les protecteurs du peuple de Dieu. Le pontife rentre en exercice avec tous les prestres qui prouverent leur descendance par les registres publics; les autres sont rejettez[1]. Esdras, prestre luy-mesme et docteur de la loy, et Nehemias, gouverneur, réforment tous les abus que la captivité avoit introduits, et font garder la

1. I *Esdr.*, II, 62.

loy dans sa pureté. Le peuple pleure avec eux les transgressions qui luy avoient attiré ces grands chastimens, et reconnoist que Moïse les avoit prédits. Tous ensemble lisent dans les saints livres les menaces de l'homme de Dieu [1] : ils en voyent l'accomplissement; l'oracle de Jeremie [2], et le retour tant promis aprés les soixante-dix ans de captivité, les étonne et les console : ils adorent les jugemens de Dieu, et, réconciliez avec luy, ils vivent en paix.

---

1. II *Esdr.*, I, 8; VIII, IX.
2. I *Esdr.*, I, 1.

CHAPITRE IX

Dieu, prest à faire cesser les propheties, répand ses lumieres plus abondamment que jamais.

IEU, qui fait tout en son temps, avoit choisi celuy-cy pour faire cesser les voyes extraordinaires, c'est à dire les propheties, dans son peuple desormais assez instruit. Il restoit environ cinq cens ans jusques aux jours du Messie. Dieu donna à la majesté de son Fils de faire taire les prophetes durant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de celuy qui devoit estre l'accomplissement de tous leurs oracles.

Mais, vers la fin des temps où Dieu avoit résolu de mettre fin aux propheties, il sembloit qu'il vouloit répandre toutes ses lumieres et découvrir tous les conseils de sa providence, tant il exprima clairement les secrets des temps à venir.

Durant la captivité, et sur tout vers les temps qu'elle alloit finir, Daniel, réveré pour sa pieté, mesme par les rois infideles, et employé pour sa prudence aux plus grandes affaires de leur état [1],

---

1. *Dan.*, II, III, V, VIII, 27.

vit par ordre, à diverses fois et sous des figures differentes, quatre monarchies sous lesquelles devoient vivre les Israëlites [1]. Il les marque par leurs caracteres propres. On voit passer comme un torrent l'empire d'un roy des Grecs : c'estoit celuy d'Alexandre. Par sa chute on voit établir un autre empire moindre que le sien, et affoibli par ses divisions [2] : c'est celuy de ses successeurs, parmi lesquels il y en a quatre marquez dans la prophetie [3]. Antipater, Seleucus, Ptolomée et Antigonus sont visiblement désignez. Il est constant par l'histoire qu'ils furent plus puissans que les autres, et les seuls dont la puissance ait passé à leurs enfans. On voit leurs guerres, leurs jalousies, et leurs alliances trompeuses ; la dureté et l'ambition des rois de Syrie ; l'orgueïl et les autres marques qui désignent Antiochus l'Illustre, implacable ennemi du peuple de Dieu ; la brieveté de son regne et la prompte punition de ses excés [4]. On voit naistre enfin sur la fin, et comme dans le sein de ces monarchies, le regne du « Fils de l'homme ». A ce nom vous reconnoissez Jesus-Christ ; mais ce regne du Fils de l'homme est encore appellé « le regne « des saints du Tres-Haut ». Tous les peuples sont soumis à ce grand et pacifique royaume ; l'éternité luy est promise, et il doit estre le seul « dont la

1. *Dan.*, II, VII, VIII, X, XI.
2. *Ibid.*, VII, 6 ; VIII, 21, 22.
3. *Ibid.*, VIII, 8.
4. *Ibid.*, XI.

« puissance ne passera pas à un autre empire[1] ».

Quand viendra ce Fils de l'homme, et ce Christ tant desiré, et comment il accomplira l'ouvrage qui luy est commis, c'est à dire la rédemption du genre humain, Dieu le découvre manifestement à Daniel. Pendant qu'il est occupé de la captivité de son peuple dans Babylone, et des soixante et dix ans dans lesquels Dieu avoit voulu la renfermer, au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ses freres, il est tout à coup élevé à des mysteres plus hauts. Il voit un autre nombre d'années et une autre délivrance bien plus importante. Au lieu des septante années prédites par Jeremie, il voit septante semaines, à commencer depuis l'ordonnance donnée par Artaxerxe à la Longue Main, la vingtiéme année de son regne, pour rebastir la ville de Jerusalem[2]. Là est marquée en termes précis, sur la fin de ces semaines, « la rémission « des pechez, le regne éternel de la justice, l'en- « tier accomplissement des propheties, et l'onction « du Saint des saints[3]. Le Christ » doit faire sa charge et paroistre comme « conducteur » du peuple « aprés soixante-neuf semaines ». « Aprés « soixante-neuf semaines (car le prophete le ré- « pete encore) le Christ doit estre mis à mort[4] » : il doit mourir de mort violente ; il faut qu'il soit im-

1. *Dan.*, II, 44, 45 ; VII, 13, 14, 27.
2. *Ibid.*, IX, 23, etc.
3. *Ibid.*, 24.
4. *Ibid.*, 25, 26.

molé pour accomplir les mysteres. Une semaine est marquée entre les autres, et c'est la derniere et la soixante-dixiéme : c'est celle où le Christ sera immolé, où « l'alliance sera confirmée, et au milieu « de laquelle l'hostie et les sacrifices seront abo- « lis [1] », sans doute par la mort du Christ, car c'est en suite de la mort du Christ que ce changement est marqué. « Aprés cette mort du Christ « et l'abolition des sacrifices », on ne voit plus qu'horreur et confusion; on voit « la ruine de la « cité sainte et du sanctuaire, un peuple et un « capitaine qui vient pour tout perdre; l'abomina- « tion dans le temple; la derniere et irremediable « desolation [2] » du peuple ingrat envers son Sauveur.

Nous avons veû que ces semaines réduites en semaines d'années, selon l'usage de l'Écriture, font quatre cent quatre-vingt-dix ans, et nous menent précisément depuis la vingtiéme année d'Artaxerxe à la derniere semaine [3], semaine pleine de mysteres, où Jesus-Christ immolé met fin par sa mort aux sacrifices de la loy, et en accomplit les figures. Les doctes font de differentes supputations pour faire quadrer ce temps au juste. Celle que je vous ay proposée est sans embarras. Loin d'obscurcir la suite de l'histoire des rois de Perse, elle l'éclaircit;

---

1. *Dan.*, IX, 27.
2. *Ibid.*, 26, 27.
3. Voyez cy-dessus, partie I, 7e et 8e époques, l'an 216 av. J.-C. et 280 de Rome.

quoy-qu'il n'y auroit rien de fort surprenant quand il se trouveroit quelque incertitude dans les dates de ces princes, et le peu d'années dont on pourroit disputer sur un compte de quatre cent quatre-vingt-dix ans ne feront jamais une importante question. Mais pourquoy discourir davantage? Dieu a tranché la difficulté, s'il y en avoit, par une décision qui ne souffre aucune replique. Un évenement manifeste nous met au dessus de tous les rafinemens des chronologistes; et la ruine totale des Juifs, qui a suivi de si prés la mort de Nostre Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyans l'accomplissement de la prophetie.

Il ne reste plus qu'à vous en faire remarquer une circonstance. Daniel nous découvre un nouveau mystere. L'oracle de Jacob nous avoit appris que le royaume de Juda devoit cesser à la venuë du Messie; mais il ne nous disoit pas que sa mort seroit la cause de la chute de ce royaume. Dieu a révelé ce secret important à Daniel, et il luy déclare que la ruine des Juifs sera la suite de la mort du Christ et de leur méconnoissance. Marquez, s'il vous plaist, cet endroit : la suite des évenemens vous en fera bientost un beau commentaire.

CHAPITRE X

Propheties de Zacharie et d'Aggée.

Vous voyez ce que Dieu montra aû prophete Daniel un peu devant les victoires de Cyrus et le rétablissement du temple. Du temps qu'il se bastissoit, il suscita les prophetes Aggée et Zacharie, et incontinent aprés il envoya Malachie qui devoit fermer les propheties de l'ancien peuple.

Que n'a pas veû Zacharie? On diroit que le livre des decrets divins ait esté ouvert à ce prophete, et qu'il y ait leû toute l'histoire du peuple de Dieu depuis la captivité.

Les persecutions des rois de Syrie et les guerres qu'ils font à Juda luy sont découvertes dans toute leur suite [1]. Il voit Jerusalem prise et saccagée; un pillage effroyable et des desordres infinis; le peuple en fuite dans le desert, incertain de sa condition, entre la mort et la vie; à la veille de sa derniere desolation, une nouvelle lumiere luy paroistre tout à coup. Les ennemis sont vaincus; les

1. *Zach.*, XIV.

idoles sont renversées dans toute la Terre sainte : on voit la paix et l'abondance dans la ville et dans le païs, et le temple est réveré dans tout l'Orient.

Une circonstance mémorable de ces guerres est révelée au prophete. « Judas mesme combattra, « dit-il [1], contre Jerusalem » : c'estoit à dire que Jerusalem devoit estre trahie par ses enfans, et que parmi ses ennemis il se trouveroit beaucoup de Juifs.

Quelquefois il voit une longue suite de prosperitez [2]. Juda est rempli de force [3]; les royaumes qui l'ont oppressé sont humiliez [4]; les voisins qui n'ont cessé de le tourmenter sont punis; quelques-uns sont convertis et incorporez au peuple de Dieu. Le prophete voit ce peuple comblé des bienfaits divins, parmi lesquels il leur conte le triomphe aussi modeste que glorieux « du roy pauvre, du « roy pacifique, du roy Sauveur, qui entre monté « sur un asne dans sa ville de Jerusalem [5]. »

Aprés avoir raconté les prosperitez, il reprend dés l'origine toute la suite des maux [6]. Il voit tout d'un coup le feu dans le temple; tout le païs ruiné avec la ville capitale; des meurtres, des violences,

---

1. *Zach.*, XIV, 14.
2. *Ibid.*, IX, X.
3. *Ibid.*, X, 6.
4. *Ibid.*, 11.
5. *Ibid.*, IX, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.
6. *Ibid.*, XI.

un roy qui les autorise. Dieu a pitié de son peuple abandonné: il s'en rend luy-mesme le pasteur; et sa protection le soustient. A la fin il s'allume des guerres civiles, et les affaires vont en décadence. Le temps de ce changement est désigné par un caractere certain, et trois pasteurs, c'est-à-dire, selon le stile ancien, trois princes dégradez en un mesme mois, en marquent le commencement [1].

Au milieu de ces malheurs paroist encore un plus grand malheur. Un peu aprés ces divisions et dans les temps de la décadence, Dieu « est acheté « trente deniers » par son peuple ingrat; et le prophete voit tout, jusques « au champ du potier « ou du sculpteur » auquel cet argent est employé [2]. De là suivent d'extrêmes desordres parmi les pasteurs du peuple; enfin ils sont aveuglez, et leur puissance est détruite [3].

Que diray-je de la merveilleuse vision de Zacharie, qui voit « le pasteur frapé et les brebis dis- « persées » ? Que diray-je « du regard que jette le « peuple sur son Dieu qu'il a percé [4] », et des larmes que luy fait verser une mort plus lamentable que celle d'un fils unique [5] et que celle de Josias? Zacharie a veû toutes ces choses; mais ce qu'il a veû de plus grand, « c'est le Seigneur envoyé par

1. *Zach.*, XI, 8.
2. *Ibid.*, 12, 13.
3. *Ibid.*, 15, 16, 17.
4. *Ibid.*, XIII, 7.
5. *Ibid.*, XII, 10.

« le Seigneur pour habiter dans Jerusalem, d'où il « appelle les gentils pour les aggreger à son peu- « ple et demeurer au milieu d'eux[1]. »

Aggée dit moins de choses, mais ce qu'il dit est surprenant. Pendant qu'on bastit le second temple, et que les vieillards qui avoient veû le premier fondent en larmes en comparant la pauvreté de ce dernier édifice avec la magnificence de l'autre[2], le prophete, qui voit plus loin, publie la gloire du second temple et le préfere au premier[3]. Il explique d'où viendra la gloire de cette nouvelle maison : c'est que « le desiré des gentils arrivera » ; ce Messie promis depuis deux mille ans, et dés l'origine du monde, comme le Sauveur des gentils, paroistra dans ce nouveau temple. « La paix y sera « établie ; tout l'univers émeû » rendra témoignage à la venuë de son Rédempteur ; il n'y a plus « qu'un peu de temps » à l'attendre, et les temps destinez à cette attente sont dans leur dernier periode.

---

1. *Zach.*, II, 8, 9, 10, 11.
2. I *Esd.*, III, 12.
3. *Agg.*, II, 7, 8, 9, 10.

CHAPITRE XI

La prophetie de Malachie, qui est le dernier des prophetes, et l'achevement du second temple.

ENFIN le temple s'acheve; les victimes y sont immolées; mais les Juifs avares y offrent des hosties défectueuses. Malachie, qui les en reprend, est élevé à une plus haute consideration; et, à l'occasion des offrandes immondes des Juifs, il voit « l'offrande » toûjours « pure » et jamais soüillée « qui sera presentée à Dieu », non plus seulement comme autrefois dans le temple de Jerusalem, mais « depuis le soleil levant jusqu'au couchant »; non plus par les Juifs, mais « par les gentils », parmi lesquels il prédit « que le nom de Dieu sera « grand [1] ».

Il voit aussi, comme Aggée, la gloire du second temple et le Messie qui l'honore de sa presence; mais il voit en mesme temps que le Messie est le Dieu à qui ce temple est dédié. « J'envoye mon

1. *Mal.*, I, 11.

« ange, dit le Seigneur [1], pour me préparer les « voyes, et incontinent vous verrez arriver dans « son saint temple le Seigneur que vous cherchez, « et l'ange de l'alliance que vous desirez. »

Un ange est un envoyé; mais voicy un envoyé d'une dignité merveilleuse : un envoyé qui a un temple; un envoyé qui est Dieu, et qui entre dans le temple comme dans sa propre demeure; un envoyé desiré par tout le peuple, qui vient faire une nouvelle alliance, et qui est appellé pour cette raison l'ange de l'alliance, ou du testament.

C'estoit donc dans le second temple que ce Dieu envoyé de Dieu devoit paroistre; mais un autre envoyé précede et lui prépare les voyes. Là nous voyons le Messie précedé par son précurseur. Le caractere de ce précurseur est encore montré au prophete. Ce doit estre un nouvel Elie, remarquable par sa sainteté, par l'austerité de sa vie, par son autorité et par son zele [2].

Ainsi le dernier prophete de l'ancien peuple marque le premier prophete qui devoit venir aprés luy, c'est à dire cet « Elie » précurseur du Seigneur qui devoit paroistre. Jusqu'à ce temps le peuple de Dieu n'avoit point à attendre de prophete; la loy de Moïse luy devoit suffire; et c'est pourquoy Malachie finit par ces mots [3] : « Sou- « venez-vous de la loy que j'ay donnée sur le

---

1. *Mal.*, III, 1.
2. *Ibid.*, III, 1; IV, 5, 6.
3. *Ibid.*, III, 4, 5, 6.

« mont Horeb à Moïse, mon serviteur, pour tout « Israël. Je vous envoyeray le prophete Elie, qui « unira les cœurs des peres avec le cœur des « enfans », qui montrera à ceux-cy ce qu'ont attendu les autres.

A cette loy de Moïse Dieu avoit joint les prophetes qui avoient parlé en conformité, et l'histoire du peuple de Dieu faite par les mesmes prophetes, dans laquelle estoient confirmées par des experiences sensibles les promesses et les menaces de la loy. Tout estoit soigneusement écrit; tout estoit digeré par l'ordre des temps; et voilà ce que Dieu laissa pour l'instruction de son peuple, quand il fit cesser les propheties.

CHAPITRE XII

Les temps du second temple. Fruits des chastimens et des propheties précédentes : cessation de l'idolatrie et des faux prophetes.

De telles instructions firent un grand changement dans les mœurs des Israëlites. Ils n'avoient plus besoin ni d'apparition, ni de prédiction manifeste, ni de ces prodiges inoüïs que Dieu faisoit si souvent pour leur salut. Les témoignages qu'ils avoient receûs leur suffisoient; et leur incredulité, non seulement convaincuë par l'évenement, mais encore si souvent punie, les avoit enfin rendu dociles.

C'est pourquoy depuis ce temps on ne les voit plus retourner à l'idolatrie, à laquelle ils estoient si étrangement portez. Ils s'estoient trop mal trouvez d'avoir rejetté le Dieu de leurs peres. Ils se souvenoient toûjours de Nabuchodonosor et de leur ruine si souvent prédite dans toutes ses circonstances, et toutefois plûtost arrivée qu'elle n'avoit esté cruë. Ils n'estoient pas moins en admira-

tion de leur rétablissement fait contre toute apparence dans le temps et par celuy qui leur avoit esté marqué. Jamais ils ne voyoient le second temple sans se souvenir pourquoy le premier avoit esté renversé, et comment celuy-cy avoit esté rétabli : ainsi ils se confirmoient dans la foy de leurs Écritures ausquelles tout leur état rendoit témoignage.

On ne vit plus parmi eux de faux prophetes. Ils s'estoient défaits tout ensemble de la pente qu'ils avoient à les croire et de celle qu'ils avoient à l'idolatrie[1]. Zacharie avoit prédit par un mesme oracle que ces deux choses leur arriveroient. Sa prophetie eut un manifeste accomplissement. Les faux prophetes cesserent sous le second temple : le peuple rebuté de leurs tromperies n'estoit plus en estat de les écouter. Les vrais prophetes de Dieu estoient leûs et releûs sans cesse : il ne leur falloit point de commentaire ; et les choses qui arrivoient tous les jours en exécution de leurs propheties en estoient de trop fideles interpretes.

---

1. *Zach.*, XIII, 2, 3, 4, 5, 6.

CHAPITRE XIII

La longue paix dont ils jouissent, par qui prédite.

En effet, tous leurs prophetes leur avoient promis une paix profonde. On lit encore avec joye la belle peinture que font Isaïe et Ezechiel[1] des bienheureux temps qui devoient suivre la captivité de Babylone. Toutes les ruines sont réparées, les villes et les bourgades sont magnifiquement rebasties, le peuple est innombrable, les ennemis sont à bas, l'abondance est dans les villes et dans la campagne; on y voit la joye, le repos, et enfin tous les fruits d'une longue paix. Dieu promet de tenir son peuple dans une durable et parfaite tranquillité[2]. Ils en joüïrent sous les rois de Perse. Tant que cet empire se soustint, les favorables decrets de Cyrus, qui en estoit le fondateur, asseûrerent le repos des Juifs. Quoy-qu'ils ayent esté menacez de leur derniere ruine sous Assuérus,

---

1. *Is.*, XLI, 11, 12, 13; XLIII, 18, 19; XLIX, 18, 19, 20, 21; LII, 1, 2, 7; LIV, LV, etc.; LX, 15, 16, etc.; *Ezech.*, XXXVI; XXXVIII, 11, 12, 13, 14.

2. *Jer.*, XLVI, 27.

quel qu'il soit, Dieu, fléchi par leurs larmes, changea tout à coup le cœur du roy, et tira une vengeance éclatante d'Aman, leur ennemi[1]. Hors de cette conjoncture, qui passa si viste, ils furent toûjours sans crainte. Instruits par leurs prophetes à obéïr aux rois à qui Dieu les avoit soumis[2], leur fidelité fut inviolable. Aussi furent-ils toûjours doucement traitez. A la faveur d'un tribut assez leger, qu'ils payoient à leurs souverains, qui estoient plûtost leurs protecteurs que leurs maîtres, ils vivoient selon leurs propres loix : la puissance sacerdotale fut conservée en son entier; les pontifes conduisoient le peuple ; le conseil public établi premierement par Moïse avoit toute son autorité; et ils exerçoient entre eux la puissance de vie et de mort sans que personne se meslast de leur conduite. Les rois l'ordonnoient ainsi[3]. La ruine de l'empire des Perses ne changea point leurs affaires. Alexandre respecta leur temple, admira leurs propheties et augmenta leurs privileges[4]. Ils eûrent un peu à souffrir sous ses premiers successeurs. Ptolomée, fils de Lagus, surprit Jerusalem, et en emmena en Egypte cent mille captifs[5], mais il cessa bientost de les haïr. Pour mieux dire,

---

1. *Esth.*, IV, V, VII, VIII, IX.
2. *Jer.*, XXVII, 12, 17; XL, 9; *Bar.*, I, 11, 12.
3. I *Esdr.*, VII, 25, 26.
4. Joseph., *Ant. Jud.*, lib. XI, c. VIII, et lib. II, *cont. Apion.*
5. *Id.*, *Ant. Jud.*, lib. XII, c. I, II; et lib. II, *cont. Apion.*

il ne les haït jamais : il ne vouloit que les oster aux rois de Syrie, ses ennemis. En effet il ne les eut pas plûtost soumis qu'il les fit citoyens d'Alexandrie, capitale de son royaume, ou plûtost il leur confirma le droit qu'Alexandre, fondateur de cette ville, leur y avoit déja donné ; et, ne trouvant rien dans tout son État de plus fidele que les Juifs, il en remplit ses armées et leur confia ses places les plus importantes. Si les Lagides les considererent, ils furent encore mieux traitez des Seleucides sous l'empire desquels ils vivoient. Seleucus Nicanor, chef de cette famille, les établit dans Antioche[1], et, Antiochus le Dieu, son petit-fils, les ayant fait recevoir dans toutes les villes de l'Asie Mineure, nous les avons veûs se répandre dans toute la Grece, y vivre selon leur loy, et y joüir des mesmes droits que les autres citoyens, comme ils faisoient dans Alexandrie et dans Antioche. Cependant leur loy est tournée en grec par les soins de Ptolomée Philadelphe, roy d'Egypte[2]. La religion judaïque est connuë parmi les gentils, le temple de Jerusalem est enrichi par les dons des rois et des peuples, les Juifs vivent en paix et en liberté sous la puissance des rois de Syrie, et ils n'avoient gueres gousté une telle tranquillité sous leurs propres rois.

---

1. Joseph., *Ant. Jud.*, lib. XII, c. III, et lib. II, *cont. Apion*.

2. *Ibid.*, Præf. *Ant. Jud.*, et lib. XII, c. II ; et lib. II, *cont. Apion*.

CHAPITRE XIV

Interruption et rétablissement de la paix ; division dans ce peuple saint ; persecution d'Antiochus ; tout cela prédit.

Elle sembloit devoir estre éternelle s'ils ne l'eussent eux-mesmes troublée par leurs dissensions. Il y avoit trois cens ans qu'ils joüissoient de ce repos tant prédit par leurs prophetes, quand l'ambition et les jalousies qui se mirent parmi eux les penserent perdre. Quelques-uns des plus puissans trahirent leur peuple pour flater les rois ; ils voulurent se rendre illustres à la maniere des Grecs, et préférerent cette vaine pompe à la gloire solide que leur aqueroit parmi leurs citoyens l'observance des loix de leurs ancestres. Ils célebrerent des jeux comme les gentils [1]. Cette nouveauté ébloüit les yeux du peuple, et l'idolatrie revestuë de cette magnificence parut belle à beaucoup de Juifs. A ces changemens se meslerent les disputes pour le

1. *Mach.*, I, 12, 13, etc. ; II *Mach.*, III, IV, I, etc., 14, 15, 16, etc.

souverain sacerdoce qui estoit la dignité principale de la nation. Les ambitieux s'attachoient aux rois de Syrie pour y parvenir, et cette dignité sacrée fut le prix de la flaterie de ces courtisans. Les jalousies et les divisions des particuliers ne tarderent pas à causer, selon la coûtume, de grands malheurs à tout le peuple et à la ville sainte. Alors arriva ce que nous avons remarqué qu'avoit prédit Zacharie [1]. « Judas mesme combattit contre Jerusalem », et cette ville fut trahie par ses citoyens. Antiochus l'Illustre, roy de Syrie, conceut le dessein de perdre ce peuple divisé pour profiter de ses richesses. Ce prince parut alors avec tous les caracteres que Daniel avoit marquez [2] : ambitieux, avare, artificieux, cruel, insolent, impie, insensé; enflé de ses victoires, et puis irrité de ses pertes [3]. Il entre dans Jerusalem en estat de tout entreprendre : les factions des Juifs, « et non pas ses propres forces », l'enhardissoient; et Daniel l'avoit ainsi préveû [4]. Il exerce des cruautez inoüies; son orgueïl l'emporte aux derniers excés, et « il vomit des blas-« phêmes contre le Tres-Haut », comme l'avoit prédit le mesme prophete [5]. En exécution de ces propheties, et « à cause des pechez du peuple, la

---

1. *Zach.*, XIV, 14. V. cy-dessus, ch. X.

2. *Dan.*, VII, 24, 25 ; VIII, 9, 10, 11, 12, 23, 24, 25.

3. Polyb., lib. XXVI et XXXI, *in excerpt., et apud Ath.*, lib. X.

4. *Dan.*, VIII, 24.

5. *Ibid.*, VII, 8, 11, 25 ; VIII, 25.

« force luy est donnée contre le sacrifice perpe-
« petuel[1] ». Il profane le temple de Dieu, que les rois ses ancestres avoient réveré; il le pille, et répare par les richesses qu'il y trouve les ruines de son tresor épuisé. Sous prétexte de rendre conformes les mœurs de ses sujets, et en effet pour assouvir son avarice en pillant toute la Judée, il ordonne aux Juifs d'adorer les mesmes dieux que les Grecs; sur tout, il veut qu'on adore Jupiter Olympien, dont il place l'idole dans le temple mesme[2], et, plus impie que Nabuchodonosor, il entreprend de détruire les festes, la loy de Moïse, les sacrifices, la religion, et tout le peuple. Mais les succés de ce prince avoient leurs bornes marquées par les propheties. Mathatias s'oppose à ses violences et réünit les gens de bien. Judas Machabée, son fils, avec une poignée de gens, fait des exploits inoüïs, et purifie le temple de Dieu « trois « ans et demi » aprés sa profanation, comme avoit prédit Daniel[3]. Il poursuit les Iduméens et tous les autres gentils qui se joignoient à Antiochus[4], et, leur ayant pris leurs meilleures places, il revient victorieux et humble, tel que l'avoit veû Isaïe[5], chantant les loüanges de Dieu qui avoit livré en ses mains les ennemis de son peuple, et encore

---

1. *Dan.*, VIII, 11, 12, 13, 14.
2. I *Mach.*, I, 43, 46, 57; II *Mach.*, VI, 1, 2.
3. *Dan.*, VII, 25; XII, 7, 11.
4. Joseph., Prol. lib. *de Bello Jud.*, et lib. I, c. 1; VI, 11.
5. *Is.*, LXIII; I *Mach.*, IV, 15; V, 3, 26, 28, 36, 54.

tout rouge de leur sang. Il continuë ses victoires, malgré les armées prodigieuses des capitaines d'Antiochus. Daniel n'avoit donné « que six « ans[1] » à ce prince impie pour tourmenter le peuple de Dieu; et voilà qu'au terme préfix il apprend à Ecbatane les faits héroïques de Judas[2]. Il tombe dans une profonde mélancolie, et meurt, comme avoit prédit le saint prophete, miserable, « mais non de main d'homme[3] », aprés avoir reconnu, mais trop tard, la puissance du Dieu d'Israël.

Je n'ay plus besoin de vous raconter de quelle sorte ses successeurs poursuivirent la guerre contre la Judée, ni la mort de Judas, son liberateur, ni les victoires de ses deux freres Jonathas et Simon, successivement souverains pontifes, dont la valeur rétablit la gloire ancienne du peuple de Dieu. Ces trois grands hommes virent les rois de Syrie et tous les peuples voisins conjurez contre eux; et, ce qui estoit de plus déplorable, ils virent à diverses fois ceux de Juda mesme armez contre leur patrie et contre Jerusalem : chose inoüïe jusqu'alors, mais, comme on a dit, expressément marquée par les prophetes[4]. Au milieu de tant de maux, la confiance qu'ils eûrent en Dieu les rendit intrepides et invincibles. Le peuple fut toûjours heureux sous

1. *Dan.*, VIII, 14.
2. I *Mach.*, VI; II *Mach.*, IX.
3. *Dan.*, VIII, 25.
4. *Zach.*, XIV, 14; I *Mach.*, I, 12; IX, XI, 20, 21, 22; XVI; II *Mach.*, IV, 22 et sqq.

leur conduite ; et enfin du temps de Simon, affranchi du joug des gentils, il se soumit à luy et à ses enfans, du consentement des rois de Syrie.

Mais l'acte par lequel le peuple de Dieu transporte à Simon toute la puissance publique, et luy accorde les droits royaux, est remarquable. Le decret porte « qu'il en joüïra, luy et sa posterité, « jusqu'à ce qu'il vienne un fidele et veritable pro- « phete [1] ».

Le peuple, accoustumé dés son origine à un gouvernement divin et sçachant que, depuis le temps que David avoit esté mis sur le trône par ordre de Dieu, la souveraine puissance appartenoit à sa maison, à qui elle devoit estre à la fin renduë au temps du Messie, quoique d'une maniere plus mysterieuse et plus haute qu'on ne l'attendoit, mit expressément cette restriction au pouvoir qu'il donna à ses pontifes, et continua de vivre sous eux dans l'esperance de ce Christ tant de fois promis.

C'est ainsi que ce royaume absolument libre usa de son droit, et pourvut à son gouvernement. La posterité de Jacob, par la tribu de Juda et par les restes qui se rangerent sous ses étendards, se conserva en corps d'Etat, et joüït indépendamment et paisiblement de la terre qui luy avoit esté assignée.

En vertu du decret du peuple dont nous venons de parler, Jean Hyrcan, fils de Simon, succeda à

1. I *Mach.*, XIV, 41.

son pere. Sous luy les Juifs s'agrandissent par des conquestes considérables. Ils soumettent Samarie[1] (Ezechiel et Jeremie l'avoient prédit) ; ils domptent les Iduméens, les Philistins, et les Ammonites, leurs perpetuels ennemis[2], et ces peuples embrassent leur religion (Zacharie l'avoit marqué[3]). Enfin, malgré la haine et la jalousie des peuples qui les environnent, sous l'autorité de leurs pontifes qui deviennent enfin leurs rois, ils fondent le nouveau royaume des Asmonéens ou des Machabées, plus étendu que jamais si on excepte les temps de David et de Salomon.

Voilà en quelle maniere le peuple de Dieu subsista toûjours parmi tant de changemens ; et ce peuple tantost chastié, et tantost consolé dans ses disgraces, par les differens traitemens qu'il reçoit selon ses merites, rend un témoignage public à la providence qui regit le monde.

---

1. *Ezech.*, XVI, 53, 55, 61 ; *Jerem.*, XXXI, 5 ; I *Mach.*, X, 30.
2. Joseph., *Ant. Jud.*, lib. XIII, c. VIII, XVII, XVIII.
3. *Zach.*, IX, 1, 2 et sqq.

CHAPITRE XV

Attente du Messie sur quoy fondée; préparation à son regne et à la conversion des gentils.

Mais, en quelque état qu'il fust, il vivoit toûjours en attente des temps du Messie, où il esperoit de nouvelles graces plus grandes que toutes celles qu'il avoit receûës; et il n'y a personne qui ne voye que cette foy du Messie et de ses merveilles, qui dure encore aujourd'huy parmi les Juifs, leur est venuë de leurs patriarches et de leurs prophetes dés l'origine de leur nation [1]. Car, dans cette longue suite d'années, où eux-mesmes reconnoissoient que par un conseil de la providence il ne s'élevoit plus parmi eux aucun prophete, et que Dieu ne leur faisoit point de nouvelles prédictions ni de nouvelles promesses, cette foy du Messie qui devoit venir estoit plus vive que jamais. Elle se trouva si bien établie, quand le second temple fut basti, qu'il n'a plus fallu de prophete pour y confirmer le peuple. Ils vivoient sur la foy des anciennes propheties qu'ils avoient veû s'accomplir

1. Joseph., lib. I, *cont. Apion.*

si précisément à leurs yeux en tant de chefs : le reste, depuis ce temps, ne leur a jamais paru douteux, et ils n'avoient point de peine à croire que Dieu, si fidele en tout, n'accomplist encore en son temps ce qui regardoit le Messie, c'est à dire la principale de ses promesses et le fondement de toutes les autres.

En effet, toute leur histoire, tout ce qui leur arrivoit de jour en jour, n'estoit qu'un perpetuel développement des oracles que le Saint-Esprit leur avoit laissez. Si, rétablis dans leur terre aprés la captivité, ils joüirent durant trois cens ans d'une paix profonde; si leur temple fut réveré et leur religion honorée dans tout l'Orient ; si enfin leur paix fut troublée par leurs dissensions; si ce superbe roy de Syrie fit des efforts inoüis pour les détruire ; s'il prévalut quelque temps ; si un peu aprés il fut puni ; si la religion judaïque et tout le peuple de Dieu fut relevé avec un éclat plus merveilleux que jamais, et le royaume de Juda accru sur la fin des temps par de nouvelles conquestes, on a veû que tout cela se trouvoit écrit dans leurs prophetes. Oüï, tout y estoit marqué, jusqu'au temps que devoient durer les persecutions, jusqu'aux lieux où se donnerent les combats, jusqu'aux terres qui devoient estre conquises.

Je vous ay rapporté en gros quelque chose de ces propheties : le détail seroit la matiere d'un plus long discours; mais vous en voyez assez pour demeurer convaincu de ces fameuses prédictions qui font le fondement de nostre croyance : plus

on les approfondit, plus on y trouve de verité, et les propheties du peuple de Dieu ont eû durant tous ces temps un accomplissement si manifeste que depuis, quand les payens mesmes, quand un Porphyre, quand un Julien l'Apostat [1], ennemis d'ailleurs des Écritures, ont voulu donner des exemples de prédictions prophétiques, ils les ont esté chercher parmi les Juifs.

Et je puis mesme vous dire avec verité que, si durant cinq cens ans le peuple de Dieu fut sans prophete, tout l'état de ces temps estoit prophétique : l'œuvre de Dieu s'acheminoit, et les voyes se preparoient insensiblement à l'entier accomplissement des anciens oracles.

Le retour de la captivité de Babylone n'estoit qu'une ombre de la liberté et plus grande et plus nécessaire, que le Messie devoit apporter aux hommes captifs du peché. Le peuple, dispersé en divers endroits dans la haute Asie, dans l'Asie Mineure, dans l'Egypte, dans la Grece mesme, commençoit à faire éclater parmi les gentils le nom et la gloire du Dieu d'Israël. Les Écritures, qui devoient un jour estre la lumiere du monde, furent mises dans la langue la plus connuë de l'univers : leur antiquité est reconnuë. Pendant que le temple est réveré, et les Écritures répanduës parmi les gentils, Dieu donne quelque idée de leur conversion future, et en jette de loin les fondemens.

---

1. Porph., *de Abstin.*, lib. IV; *Id.*, Porph. et Jul. *apud Cyril.*, lib. V et VI, *in Julian.*

Ce qui se passoit mesme parmi les Grecs estoit une espece de préparation à la connoissance de la verité. Leurs philosophes connurent que le monde estoit regi par un Dieu bien different de ceux que le vulgaire adoroit, et qu'ils servoient eux-mesmes avec le vulgaire. Les histoires greques font foy que cette belle philosophie venoit d'Orient et des endroits où les Juifs avoient esté dispersez; mais, de quelque endroit qu'elle soit venuë, une verité si importante répanduë parmi les gentils, quoy-que combatuë, quoy-que mal suivie, mesme par ceux qui l'enseignoient, commençoit à réveiller le genre humain et fournissoit par avance des preuves certaines à ceux qui devoient un jour le tirer de son ignorance.

CHAPITRE XVI

Prodigieux aveuglement de l'idolatrie avant la venuë du Messie.

Comme toutefois la conversion de la gentilité estoit une œuvre réservée au Messie et le propre caractere de sa venuë, l'erreur et l'impieté prévaloient par tout. Les nations les plus éclairées et les plus sages, les Chaldéens, les Egyptiens, les Pheniciens, les Grecs, les Romains, estoient les plus ignorans et les plus aveugles sur la religion : tant il est vray qu'il y faut estre élevé par une grace particuliere et par une sagesse plus qu'humaine. Qui oseroit raconter les céremonies des dieux immortels et leurs mysteres impurs? Leurs amours, leurs cruautez, leurs jalousies et tous leurs autres excés estoient le sujet de leurs festes, de leurs sacrifices, des hymnes qu'on leur chantoit, et des peintures que l'on consacroit dans leurs temples. Ainsi le crime estoit adoré, et reconnu necessaire au culte des dieux. Le plus grave des philosophes défend de boire avec excés, si ce n'estoit dans les

festes de Bacchus et à l'honneur de ce dieu[1]. Un autre, aprés avoir severement blasmé toutes les images malhonnestes, en excepte celles des dieux qui vouloient estre honorez par ces infamies[2]. On ne peut lire sans étonnement les honneurs qu'il falloit rendre à Venus, et les prostitutions qui estoient établies pour l'adorer[3]. La Grece, toute polie et toute sage qu'elle estoit, avoit receû ces mysteres abominables. Dans les affaires pressantes, les particuliers et les républiques voûoient à Venus des courtisanes[4], et la Grece ne rougissoit pas d'attribuer son salut aux prieres qu'elles faisoient à leur déesse. Aprés la défaite de Xerxes et de ses formidables armées, on mit dans le temple un tableau où estoient representez leurs vœux et leurs processions avec cette inscription de Simonides, poëte fameux : « Celles-cy ont prié la déesse « Venus, qui pour l'amour d'elles a sauvé la « Grece. »

S'il falloit adorer l'amour, ce devoit estre du moins l'amour honneste; mais il n'en estoit pas ainsi. Solon, qui le pourroit croire, et qui attendroit d'un si grand nom une si grande infamie? Solon, dis-je, établit à Athenes le temple de Venus la Prostituée[5], ou de l'amour impudique. Toute la

---

1. Plat., *de Leg.*, lib. VI.
2. Arist., lib. VII, *Polit.*
3. Baruch, VI, 10, 42, 43 ; Herodot., lib. I; Strab., lib. XV.
4. Athen., lib. XIII.
5. *Ibid.*

Grece estoit pleine de temples consacrez à ce dieu, et l'amour conjugal n'en avoit pas un dans tout le païs.

Cependant ils détestoient l'adultere dans les hommes et dans les femmes ; la societé conjugale estoit sacrée parmi eux. Mais, quand ils s'appliquoient à la religion, ils paroissoient comme possedez par un esprit étranger, et leur lumiere naturelle les abandonnoit.

La gravité romaine n'a pas traité la religion plus serieusement, puisqu'elle consacroit à l'honneur des dieux les impuretez du théatre et les sanglans spectacles des gladiateurs, c'est à dire, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu et de plus barbare.

Mais je ne sçay si les folies ridicules qu'on mesloit dans la religion n'estoient pas encore plus pernicieuses, puisqu'elles luy attiroient tant de mépris. Pouvoit-on garder le respect qui est deû aux choses divines, au milieu des impertinences que contoient les fables, dont la representation ou le souvenir faisoient une si grande partie du culte divin? Tout le service public n'estoit qu'une continuelle profanation, ou plûtost une dérision du nom de Dieu; et il falloit bien qu'il y eust quelque puissance ennemie de ce nom sacré, qui, ayant entrepris de le ravilir, poussast les hommes à l'employer dans des choses si méprisables, et mesme à le prodiguer à des sujets si indignes.

Il est vray que les philosophes avoient à la fin reconnu qu'il y avoit un autre Dieu que ceux que

le vulgaire adoroit ; mais ils n'osoient l'avoûër. Au contraire, Socrate donnoit pour maxime qu'il falloit que chacun suivist la religion de son païs [1]. Platon, son disciple, qui voyoit la Grece et tous les païs du monde remplis d'un culte insensé et scandaleux, ne laisse pas de poser comme un fondement de sa république [2] « qu'il ne faut jamais rien « changer dans la religion qu'on trouve établie, et « que c'est avoir perdu le sens que d'y penser ». Des philosophes si graves, et qui ont dit de si belles choses sur la nature divine, n'ont osé s'opposer à l'erreur publique et ont desesperé de la pouvoir vaincre. Quand Socrate fut accusé de nier les dieux que le public adoroit, il s'en défendit comme d'un crime [3] ; et Platon, en parlant de Dieu qui avoit formé l'univers, dit qu'il est difficile de le trouver, et qu'il est défendu de le déclarer au peuple [4]. Il proteste de n'en parler jamais qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande verité à la moquerie.

Dans quel abisme estoit le genre humain, qui ne pouvoit supporter la moindre idée du vray Dieu ? Athenes, la plus polie et la plus sçavante de toutes les villes greques, prenoit pour athées ceux qui parloient des choses intellectuelles [5], et c'est une des raisons qui avoit fait condamner So-

1. Xenoph., *Memor.*, lib. I.
2. Plat., *de Leg.*, lib. V.
3. *Apol. Socr. apud* Plat. et Xenoph.
4. Ep. II, *ad Dionys.*
5. Diog. Laert., lib. II., Socr., III, *Plat.*

crate. Si quelques philosophes osoient enseigner que les statuës n'estoient pas des dieux comme l'entendoit le vulgaire, ils se voyoient contraints de s'en dédire; encore aprés cela estoient-ils bannis comme des impies par sentence de l'aréopage [1]. Toute la terre estoit possedée de la mesme erreur; la verité n'y osoit paroistre. Le Dieu créateur du monde n'avoit de temple ni de culte qu'en Jerusalem. Quand les gentils y envoyoient leurs offrandes, ils ne faisoient autre honneur au Dieu d'Israël que de le joindre aux autres dieux. La seule Judée connoissoit sa sainte et sévere jalousie, et sçavoit que partager la religion entre luy et les autres dieux estoit la détruire.

---

1. Diog. Laert., lib. II, *Stilp.*

CHAPITRE XVII

Corruptions et superstitions parmi les Juifs ; fausses doctrines des Pharisiens.

CEPENDANT, à la fin des temps, les Juifs mesmes qui le connoissoient, et qui estoient les dépositaires de la religion, commencerent, tant les hommes vont toûjours affoiblissant la verité, non point à oublier le Dieu de leurs peres, mais à mesler dans la religion des superstitions indignes de luy. Sous le regne des Asmonéens, et dés le temps de Jonathas, la secte des Pharisiens commença parmi les Juifs[1]. Ils s'acquirent d'abord un grand credit par la pureté de leur doctrine et par l'observance exacte de la loy; joint que leur conduite estoit douce, quoy-que réguliere, et qu'ils vivoient entre eux en grande union. Les récompenses et les chastimens de la vie future, qu'ils soustenoient avec zele, leur attiroient beaucoup d'honneur[2]. A la fin,

1. Joseph., *Ant. Jud.*, lib. XIII, c. IX.
2. *Ibid.*, c. XVIII; *Id.*, lib. II *de Bello Jud.*, VII.

l'ambition se mit parmi eux. Ils voulurent gouverner, et en effet ils se donnerent un pouvoir absolu sur le peuple; ils se rendirent les arbitres de la doctrine et de la religion, qu'ils tournerent insensiblement à des pratiques superstitieuses, utiles à leur interest et à la domination qu'ils vouloient établir sur les consciences; et le vray esprit de la loy estoit prest à se perdre.

A ces maux se joignit un plus grand mal, l'orgueïl et la presomption; mais une presomption qui alloit à s'attribuer à soy-mesme le don de Dieu. Les Juifs, accoustumez à ses bienfaits et éclairez depuis tant de siecles de sa connoissance, oublierent que sa bonté seule les avoit separez des autres peuples, et regarderent sa grace comme une dette. Race éleûë et toûjours benie depuis deux mille ans, ils se jugerent les seuls dignes de connoistre Dieu, et se crurent d'une autre espece que les autres hommes qu'ils voyoient privez de sa connoissance. Sur ce fondement, ils regarderent les gentils avec un insupportable dédain. Estre sorti d'Abraham selon la chair leur paroissoit une distinction qui les mettoit naturellement au dessus de tous les autres; et, enflez d'une si belle origine, ils se croyoient saints par nature, et non par grace : erreur qui dure encore parmi eux. Ce fut les Pharisiens qui, cherchant à se glorifier de leurs lumieres et de l'exacte observance des céremonies de la loy, introduisirent cette opinion vers la fin des temps. Comme ils ne songeoient qu'à se distinguer des autres hommes, ils multiplierent sans bornes les

pratiques exterieures, et débiterent toutes leurs pensées, quelque contraires qu'elles fussent à la loy de Dieu, comme des traditions authentiques.

CHAPITRE XVIII

Suite des corruptions parmi les Juifs; signal de leur décadence, selon que Zacharie l'avoit prédit.

ENCORE que ces sentimens n'eussent point passé par decret public en dogme de la Synagogue, ils se couloient insensiblement parmi le peuple, qui devenoit inquiet, turbulent et séditieux. Enfin les divisions qui devoient estre, selon leurs prophetes[1], le commencement de leur décadence éclaterent à l'occasion des brouïlleries survenuës dans la maison des Asmonéens. Il y avoit à peine soixante ans jusqu'à Jesus-Christ, quand Hyrcan et Aristobule, enfans d'Alexandre Jannée, entrerent en guerre pour le sacerdoce, auquel la royauté estoit annexée. C'est icy le moment fatal où l'histoire marque la premiere cause de la ruine des Juifs[2]. Pompée, que les deux freres appellerent

1. *Zach.*, XI, 6, 7, 8, etc.

2. Joseph., *Ant. Jud.*, lib. XIV, c. VIII; lib. XX, c. VIII; *De Bello Jud.*, lib. I, c. IV, V. Appian., *Bell. Syr. Mithrid.*, et *Civil.*, lib. V.

pour les regler, les assujetit tous deux, en mesme temps qu'il dépossedа Antiòchus surnommé l'Asiatique, dernier roy de Syrie. Ces trois princes, dégradez ensemble et comme par un seul coup, furent le signal de la décadence marquée en termes précis par le prophète Zacharie [1]. Il est certain par l'histoire que ce changement des affaires de la Syrie et de la Judée fut fait en mesme temps par Pompée, lors qu'aprés avoir achevé la guerre de Mithridate, prest à retourner à Rome, il regla les affaires d'Orient. Le prophete a exprimé ce qui faisoit à la ruine des Juifs, qui, de deux freres qu'ils avoient veû rois, en virent l'un prisonnier servir au triomphe de Pompée, et l'autre (c'est le foible Hyrcan) à qui le mesme Pompée osta avec le diadême une grande partie de son domaine, ne retenir plus qu'un vain titre d'autorité qu'il perdit bientost. Ce fut alors que les Juifs furent faits tributaires des Romains; et la ruine de la Syrie attira la leur, parce que ce grand royaume, réduit en province dans leur voisinage, y augmenta tellement la puissance des Romains qu'il n'y avoit plus de salut qu'à leur obéïr. Les gouverneurs de Syrie firent de continuelles entreprises sur la Judée; les Romains s'y rendirent maistres absolus, et en affoiblirent le gouvernement en beaucoup de choses. Par eux enfin le royaume de Juda passa des mains des Asmonéens, à qui il s'estoit soumis, en celles d'Herode, étranger et

1. *Zach.*, XI, 8. Voyez cy-dessus, ch. 10.

Iduméen. La politique cruelle et ambitieuse de ce roy, qui ne professoit qu'en apparence la religion judaïque, changea les maximes du gouvernement ancien. Ce ne sont plus ces Juifs maistres de leur sort sous le vaste empire des Perses et des premiers Seleucides, où ils n'avoient qu'à vivre en paix. Herode, qui les tient de prés asservis sous sa puissance, brouïlle toutes choses, confond à son gré la succession des pontifes, affoiblit le pontificat qu'il rend arbitraire, énerve l'autorité du conseil de la nation, qui ne peut plus rien ; toute la puissance publique passe entre les mains d'Herode et des Romains dont il est l'esclave, et il ébranle les fondemens de la république judaïque.

Les Pharisiens, et le peuple, qui n'écoutoit que leurs sentimens, souffroient cet estat avec impatience. Plus ils se sentoient pressez du joug des gentils, plus ils conceûrent pour eux de dédain et de haine. Ils ne voulurent plus de Messie qui ne fust guerrier et redoutable aux puissances qui les captivoient. Ainsi, oubliant tant de propheties qui leur parloient si expressément de ses humiliations, ils n'eûrent plus d'yeux ni d'oreilles que pour celles qui leur annoncent des triomphes, quoy-que bien differens de ceux qu'ils vouloient.

NOTES

Page 2, ligne 17. *A tout honneste homme.* L'*honnête homme,* au XVIIe siècle, est celui qui à une certaine naissance joint un esprit cultivé et des mœurs polies.

— 21, 22. *La loi de nature,* c'est-à-dire les temps qui ont précédé la venue de Jésus-Christ.

5, 29. *Dans une seconde partie.* Bossuet n'a jamais publié cette seconde partie qu'il nous promet ici. Ce que l'on a imprimé en 1806, sous le titre de *Continuation du Discours sur l'Histoire universelle de Bossuet,* n'est guère qu'un canevas informe, écrit, il est vrai, en grande partie par Bossuet, mais qui ne méritait pas d'être donné comme une *suite* du *Discours sur l'Histoire universelle.* (Voir notre *Introduction,* page XIII, note 1.)

9, 22. *Le génie du genre humain. Génie* au sens latin, *ingenium,* naturel. Nous ne ferons plus remarquer les mots, très nombreux, employés, dans ce Discours, au sens latin. Ce serait grossir inutilement ces notes.

12, 21. *A Callisthène pour Aristote.* Voir, à ce sujet, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (Nouvelle série, tome IV), le travail de M. Larcher *sur les observations astronomiques envoyées de Babylone par Callisthène à Aristote.*

— 26. *De la nouveauté du monde.* C'est ce que Lucrèce appelle *novitas florida mundi.*

18, note 1. *Marm. Arund., seu Æra Att.* Les *Marbres*

d'Arundel, connus aussi sous le nom de *Tables de Paros,* furent découverts en 1627 par un secrétaire du comte d'Arundel.

22, 13. *Pentateuque,* des deux mots grecs πέντε, cinq, et τεῦχος, ustensile, outil, mais ici avec le sens de *livre.*

24, 2. *Combats d'Hercule.* On dit plus ordinairement les *travaux* d'Hercule.

30, 9. *Comme l'ordonnoit la loy de Moïse.* En effet, on peut lire dans le *Lévitique,* XXV, 23 : « La terre ne sera point vendue à perpétuité ; car la terre est à moi, et vous êtes étrangers et habitants chez moi. »

31, 8. *Hesiode fleurissoit.* Plus bas, page 83, ligne 26, Bossuet écrira : « La philosophie *florissoit* dans la Grèce. »

32, 4. *Ce précieux reste.* Racine, dans *Athalie,* I, II, s'est souvenu de cette expression : « Du fidèle David c'est le *précieux reste.* »

33, 19. *Selon la loy de Moïse.* Voir la loi « touchant la lèpre et la teigne », au chapitre XIII du *Lévitique.*

34, 14. *A Elide.* On dit aujourd'hui *Elis* (ville principale de l'Élide).

35, 4. *L'état populaire,* ce que nous appelons aujourd'hui « la démocratie ». Voir plus bas, page 39, ligne 11.

37, 18. *Ptolomée,* ou Ptolémée, célèbre astronome grec. La date de sa naissance est inconnue. Ses travaux astronomiques ont commencé en 128 après J.-C., et ont duré quarante ans.

39, 20. *Sous son règne.* C'est avant ces trois mots que commence, dans toutes les éditions qui prétendent reproduire le texte de 1700, la première des longues additions faites au texte définitif de Bossuet. — Voir, à ce sujet, notre *Introduction.*

43, 20-22. *Que Nabuchodonosor ne put forcer à adorer sa statuë, ni les consumer par les flammes.* Construction

irrégulière, dont il n'est pas rare de trouver des exemples, non seulement dans Bossuet, mais aussi dans les autres grands écrivains du XVIIe siècle. Pour n'en citer qu'un, Racine dit, dans ses *Remarques sur l'Odyssée :* « C'est une herbe que Mercure arrache de la terre et en montre la nature à Ulysse. »

44, 10. *Comme une famille particulière.* Comparaison empruntée à Florus (VI) : « *Sic minima civitas maximæ* « *domus diligentia continebatur.* »

46, 14. *Dans Justin.* Livre I, ch. 1.

— 24. *Diodore.* Diodore de Sicile, dans sa *Bibliothèque historique,* livre II, ch. XXI et suivants.

47, 18. *Ctésias,* contemporain de Xénophon. Les fragments de ses ouvrages ont été recueillis dans la *Bibliothèque* de Photius.

53, 20. *Idiomes.* On dit aujourd'hui *dialectes.*

54, 22. *Tonos Concoleros.* Sardanapale est ainsi désigné dans la *Chronique* d'Eusèbe.

55, 27-28. *Le plus docte des historiens.* Denys d'Halicarnasse est, en effet, *docte et doctissime,* mais fort peu judicieux.

66, 29. *Le Père de l'Histoire.* C'est Cicéron qui a donné ce titre à Hérodote : *Herodotus Pater historiæ.* (*De Leg.,* liv. I, chap. 1.)

67, 24-25. *En lettres chaldaïques.* Les éditeurs de Versailles ont supprimé les sept lignes qui suivent, afin de pouvoir ajouter, après les mots *en lettres chaldaïques,* un long développement que Bossuet avait rédigé, probablement en vue d'une quatrième édition. — Voir notre *Introduction.* (Nous n'indiquerons plus les suppressions ou les additions faites par les éditeurs modernes au texte de 1700.)

75, 28. *Commence à éclater. Éclater* signifie ici « se manifester, se faire connaître ».

82, 24. *Conversoit avec les dieux,* avait des relations avec les dieux.

82, 31. *Luy quittent l'Espagne,* lui font l'abandon de l'Espagne.

92, 12. *Tout luy succedoit,* tout lui réussissait.

96, 15. *Aix,* en latin *Aquæ Sextiæ.*

98, 19. *Ne fit pas moins de peine,* ne donna pas moins de mal.

102, 7. *Christ.* En grec Χριστός, de χρίω, oindre.

107, 9. *Ce trop facile mari.* C'est le mot de Tacite : *Conjugum imperiis obnoxius.* (*Ann.*, XII, 1.)

108, 3. *On vit revivre Neron.* De même Juvénal a appelé Domitien « le *Néron* chauve ».

Quum jam semianimum laceraret Flavius orbem
Ultimus, et calvo *serviret Roma* Neroni.
(*Sat.*, IV, 37.)

109, 25. *Ælia,* parce que le nom de famille d'Adrien était *Ælius.*

111, 28-29. *L'Église encore naissante remplissoit toute la terre.* Tertullien avait dit, avant Bossuet, en parlant des Chrétiens : « *Hesterni sumus, et vestra omnia implevimus.* »

112, 21. *Saint Photin.* Plus connu sous le nom de saint Pothin.

— 22. *L'Église gallicane. Gallicane* signifie ici tout simplement « des Gaules ».

115, 16. *Rompu la communion,* rompu l'union, la société des fidèles.

117, 11-12. *Triompher d'une femme si célebre,* remporter le triomphe, après avoir vaincu une femme si célèbre.

118, 12. *Prétendit l'empire.* Cf. La Fontaine (*La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion*) : « Comme le plus vaillant, je *pretens* la troisième. »

119, 11. *Prest à.* On dirait aujourd'hui : *près de.*

123, 1. *Devant qu'il.* Aujourd'hui on dirait : *avant qu'il.*

124, 6. *Luy parut,* lui apparut.

125, 21. *Fut suffoquée,* fut étouffée ; lat. *suffocata* (rac. *sub* et *fauces,* gorge).

133, 4. *De bons sujets,* de sujets fidèles.

— 23. *Qui tiroient vers,* qui s'étendaient vers.

— 31. *Ne s'oublierent pas,* ne s'endormirent pas.

134, 2. *Pharamond.* Pharamond a-t-il vraiment existé? On en doute aujourd'hui. Grégoire de Tours n'en parle pas.

135, 4-5. *Demeura sans suite,* demeura sans personne qui le suivît, sans sectateurs.

— 28 *Célebrée,* répandue et admise.

136, 14. *Le chef,* la tête.

138, 31. *Henotique,* du grec ἑνότης, ητος, unité.

140, 6. *Tolose.* Depuis longtemps, cependant, on écrivait *Toulouse* ou *Thoulouse.* Voir André Du Chesne, *les Antiquitez et Recherches des villes, etc... de toute la France.*

— 12. *Frapé du foudre.* Vaugelas disait dans ses *Remarques* (1647) : « Ce mot (*foudre*) est l'un de ces mots substantifs que l'on fait masculin ou féminin comme on veut. » Corneille, dans les imprécations de Camille (*Hor.*, IV, v) avait mis d'abord :

Puissé-je de mes yeux voir tomber cette *foudre !*

En 1660, il a changé le genre de ce substantif :

Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce *foudre !*

— 18. *Sa doctrine,* son savoir.

146, 18. *N'y vouloient reconnoistre. Y,* c'est-à-dire en Jésus-Christ.

148, 29. *L'ancienne Mysie.* Bossuet a voulu dire la *Mésie.*

149, 15. *Les mesmes soumissions,* les mêmes marques de soumission.

150, 3. *Pépin Héristel,* plus connu sous le nom de Pépin d'Héristal.

152, 8. *La fameuse bataille de Tours,* plus communément appelée « la bataille de Poitiers ».

154, 6. *Par la conduite,* par l'habile politique.

161, 16. *L'infame tribut de cent filles.* Ce tribut rentre plus dans la légende que dans l'histoire.

— 27. *Qui estoit à elle,* qui était des femmes de sa maison.

164, 10. *La chronologie contentieuse.* Voir notre *Introduction,* à propos de la chronologie de Bossuet.

173, 7. *Luminaires.* C'est le mot même de la Vulgate : *Fecit Deus duo* luminaria *magna.* (*Gen.,* I, 16.)

175, 22. *La parole de conseil.* Pour créer les animaux, Dieu se sert d'une parole de commandement ; pour créer l'homme, « il tient conseil en lui-mesme ». (Voir page 174, ligne 16.)

176, 13. *Il l'inspire.* Le mot *souffle* qui suit explique ce verbe.

176, 21. *Ces âmes vivantes d'une vie.* C'est la *Grammaire* de Port-Royal (1660) qui déclara, pour la première fois, que le participe présent serait invariable. Mais les meilleurs auteurs continuèrent longtemps encore à faire accorder le participe présent avec le mot auquel il se rapporte.

177, 18-19. *Quelques philosophes,* les stoïciens.

183, 1 (et plus bas, ligne 5). *Cette semence bénite.* On ne faisait pas, au XVIIe siècle, comme de nos jours, de distinction entre *bénie* et *bénite.*

187, 20. *Quelques-uns :* Épicure et Lucrèce.

— 21. *Des premiers corps,* des atomes.

188, 14. *Qu'il estoit de soy-mesme,* que cet ordre existait par lui-même.

194, 26. *Qu'il suivoit seul. Seul* se rapporte à Dieu.

203, 13. *Affligé,* mot très énergique dont la racine rappelle les *fléaux* d'Égypte.

— 25. *Incommunicable.* « *Incommunicabile nomen lapidibus et lignis imposuerunt.* » (*Lib. Sap.*, XIV, 21.)

207, 21-23. *Dieu ayant résolu... il.* Répétition du sujet nécessitée par l'éloignement du mot *Dieu.*

208, 11. *La memoire en estoit vive.* Nous dirions aujourd'hui *vivante.*

— 26. *Pour servir de memorial Mémorial* ne s'emploie plus dans le sens de *monument.*

209, 30. *Qui n'ont pas l'usage des lettres,* qui ne connaissent pas l'écriture.

210, 4. *Par de vives et impetueuses saillies.* Bossuet reprendra cette image si expressive, en 1687, dans son *Oraison funèbre du grand Condé.*

— 25. *Enthousiasme* est ici le mot propre. Le poète est véritablement inspiré, rempli de Dieu (ἔνθεος).

211, 21. *Il ne parle point en l'air.* Expression très énergique dans sa familiarité. On dirait, dans le même sens : « Il ne leur fait point des contes en l'air. »

212, 10. *Les inculquoit,* les faisait entrer violemment, pour ainsi dire (*in, calco*), dans ces esprits « grossiers et rebelles ».

213, 3. *Service,* culte.

— 23. *Il falloit estre asseûré de Dieu,* il fallait pouvoir compter sur Dieu, être sûr de lui.

216, 20. *L'année solennelle de la rémission.* Cette année solennelle était ainsi nommée parce qu'alors les dettes étaient « remises » aux débiteurs.

219, 10. *On tient qu'il* (*Moïse*) *a écrit le livre de Job.* Voir, pour cette question, les travaux de M. Ern. Renan sur le *Livre de Job.*

222, 4. *En.* Ce pronom représente le mot *impiété* de la ligne précédente.

223, 19. *La foy de la Providence.* C'est dans le même sens que Racine a dit (*Athal.*, I, 1) :

Et Dieu trouvé fidele *en toutes ses menaces.*

Voir, page 280, ligne 4 : « Dieu si *fidele* en tout. »

227, 12. *Fut pris,* fut fait d'après.

231, 6. *Sous des idées,* sous des images.

232, 13. *Où se deussent terminer,* où dussent se borner.

234, 8. *Inexplicables.* On dirait aujourd'hui *inexprimables.*

236, 4. *L'efficace,* la force qui produit tout son effet.

— 7. *Elle excitera,* elle fera sortir de son sommeil (*excitare e somno* ou simplement *excitare*).

244, 19. *Vaisseaux,* vases sacrés. Voir page 249, ligne 12.

249, 13. *Mesle la profanation avec le luxe.* Ici luxe, comme souvent en latin *luxus,* signifie *débauche.*

— 19. *La foudre.* Nous avons vu, page 140, ligne 12, *foudre* du masculin.

257, 20. *Enfin sur la fin.* Légère négligence que Bossuet eût facilement évitée, s'il l'avait voulu.

258, 21. *Doit faire sa charge,* doit accomplir la mission dont il est chargé.

259, 20. *Semaine pleine de mysteres,* semaine où s'accompliront tant de mystères.

— 23. *Font de différentes supputations.* On supprime aujourd'hui la préposition *de* avant l'adjectif *différent* accompagnant un nom.

— 24. *Pour faire quadrer ce temps au juste,* pour que ce temps s'adapte au juste à la fin des septante semaines.

260, 1. *Quoy-qu'il n'y auroit.* On ne met plus le conditionnel après *quoique.*

— 22. *Méconnoissance,* refus de reconnaître.

262, 7. *C'estoit à dire que,* cela voulait dire que.

— 13. *Oppressé,* opprimé.

264, 2. *Les aggreger à son peuple,* les réunir à son peuple, de façon qu'ils ne fassent plus qu'un corps avec lui.

265, 6. *Hosties,* victimes.

266, 11. *Du testament. Testamentum,* dans le latin de la Vulgate, signifie *pacte, alliance.*

267, 7. *En conformité,* d'une manière conforme.

— 12. *Digeré,* distribué, arrangé.

268, 12. *Convaincuë,* rendue manifeste.

271, 1. *Assuérus, quel qu'il soit.* Voir, pages 53 et 54, ce que dit Bossuet, à propos de Cyaxare, qui est « le même nom qu'Assuérus ».

272, 19. *Leur loy est tournée en grec.* C'est la célèbre *version* dite « des Septante ». Voir page 76, ligne 6.

275, 5. *Conformes,* uniformes.

276, 5. *Préfix,* fixé d'avance.

277, 25. *Indépendamment,* sans dépendre de personne.

285, 20. *Impertinences,* choses qui ne conviennent pas, *non pertinentia.*

285, 23. *Tout le service public,* le culte, comme à la page 213, ligne 3.

286, note 4. Il est douteux que ces lettres soient de Platon.

291, 6. *Ils se couloient,* ils s'insinuaient.

— 16. *Fatal* (sens latin), marqué par le destin (ici par Dieu).

292, 1. *Pour les regler,* pour les seconder, pour régler leurs différends.

— 12. *Ce qui faisoit à la ruine,* ce qui contribuait à la ruine.

— 13. *En virent. En* explétif. Tournure fréquente au XVIIe siècle.

293, 10. *Qu'il rend arbitraire,* qu'il fait dépendre de son propre arbitre, de sa propre volonté.

TABLE

DU PREMIER VOLUME

Pages

INTRODUCTION. 1

AVANT-PROPOS. — Dessein général de cet ouvrage. Sa division en trois parties 1

PREMIERE PARTIE

LES ÉPOQUES OU LA SUITE DES TEMPS.

PREMIÉRE ÉPOQUE. — Adam, ou la Création. (Premier âge du monde.) 7

DEUXIÉME ÉPOQUE. — Noé, ou le Deluge. (Deuxiéme âge du monde.). 11

TROISIÉME ÉPOQUE. — La Vocation d'Abraham, ou le Commencement du peuple de Dieu et de l'alliance. (Troisiéme âge du monde.). 15

QUATRIÉME ÉPOQUE. — Moïse, ou la Loi écrite. (Quatrième âge du monde.) 20

CINQUIÉME ÉPOQUE. — La Prise de Troye. (Cinquiéme âge du monde.). 25

SIXIÉME ÉPOQUE. — Salomon, ou le Temple achevé. (Sixiéme âge du monde.) 28

Pages

Septiéme époque. — Romulus, ou Rome fondée. . 36

Huitiéme époque. — Cyrus, ou les Juifs rétablis. (Sixiéme âge du monde.). 57

Neuviéme époque. — Scipion, ou Carthage vaincue. 85

Dixiéme époque. — Naissance de Jesus-Christ. (Septiéme et dernier âge du monde.) 102

Onziéme époque. — Constantin, ou la Paix de l'Église 124

Douziéme époque. — Charlemagne, ou l'Etablissement du nouvel Empire. 163

SECONDE PARTIE

LA SUITE DE LA RELIGION.

Chapitre premier. — La Création et les premiers temps. 167

Chapitre II. — Abraham et les Patriarches. 190

Chapitre III. — Moïse, la loy écrite et l'introduction du peuple dans la Terre promise. 202

Chapitre IV. — David, Salomon, les Rois et les Prophétes.. 225

Chapitre V. — La vie et le ministere prophétique ; les jugemens de Dieu déclarez par les propheties. . 241

Chapitre VI. — Jugemens de Dieu sur Nabuchodonosor, sur les rois ses successeurs, et sur tout l'empire de Babylone. 246

Chapitre VII. — Diversité des jugemens de Dieu : jugement de rigueur sur Babylone; jugement de misericorde sur Jerusalem. 252

Pages

CHAPITRE VIII. — Retour du peuple sous Zorobabel, Esdras et Nehemias 254

CHAPITRE IX. — Dieu, prest à faire cesser les propheties, répand ses lumières plus abondamment que jamais. 256

CHAPITRE X. — Propheties de Zacharie et d'Aggée. 261

CHAPITRE XI. — La prophetie de Malachie, qui est le dernier des prophetes, et l'achevement du second temple 265

CHAPITRE XII. — Les temps du second temple. Fruits des chastimens et des propheties précédentes : cessation de l'idolatrie et des faux prophetes. 268

CHAPITRE XIII. — La longue paix dont ils jouissent, par qui prédite. 270

CHAPITRE XIV. — Interruption et rétablissement de la paix ; divisions dans ce peuple saint ; persecution d'Antiochus ; tout cela prédit 273

CHAPITRE XV. — Attente du Messie sur quoy fondée ; préparation à son regne et à la conversion des gentils. 279

CHAPITRE XVI. — Prodigieux aveuglement de l'idolatrie avant la venuë du Messie. 283

CHAPITRE XVII. — Corruptions et superstitions parmi les Juifs ; fausses doctrines des Pharisiens. 288

CHAPITRE XVIII. — Suite des corruptions parmi les Juifs ; signal de leur décadence, selon que Zacharie l'avoit prédit. 291

NOTES. 295

IMPRIMÉ PAR JOUAUST ET SIGAUX

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1885

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libr
University c
Date Du

a39003 001930915b
[21 .B74 1885 V1
BOSSUET, JACQUES BENIG
DISCOURS SUR L.HISTOIR

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 09 02 03 9